



HAL
open science

Arriver en France dans la deuxième moitié du 20e siècle. Onze récits d'étrangères et d'étrangers

Sylvie Schweitzer

► **To cite this version:**

Sylvie Schweitzer. Arriver en France dans la deuxième moitié du 20e siècle. Onze récits d'étrangères et d'étrangers. 2014. halshs-00783305v2

HAL Id: halshs-00783305

<https://shs.hal.science/halshs-00783305v2>

Preprint submitted on 8 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ces entretiens ont été réalisés et analysés par des étudiant-e-s du Master d'histoire moderne et contemporaine de l'Université Lyon 2, dans le cadre d'un enseignement (« Méthodologie des sources orales ») dispensé à la faculté d'Histoire de Lyon 2 par Sylvie Schweitzer, Professeure d'Histoire contemporaine.

Les personnes qui ont accepté de répondre au questionnaire n'ont pas été choisies en fonction de critères de nationalité ou d'appartenance à une génération.

Ces volontaires ont été contactées par les étudiant-e-s, sont d'âge et de nationalités divers, et plusieurs d'entre elles ont demandé l'anonymat. Nous les remercions ici vivement toutes et tous.

Elles et ils appartiennent à diverses générations (le plus âgé est né en 1939 et le plus jeune en 1986) et sont d'origines géographiques variées (Europe, Afrique du Nord et subsaharienne, Amérique centrale). Ce sont des femmes et hommes, qui ont émigré en France le plus généralement pour des raisons de travail, pour certains pour parfaire leur formation, mais aussi parfois pour des raisons politiques, comme Leila A., Algérienne. Certain-e-s ont demandé leur naturalisation, d'autres pas.

Le fil rouge qui a structuré les entretiens est celui des diverses facettes de leur arrivée et de leur installation en France : la décision de départ et les conditions du voyage; l'arrivée en France et les questions liées à l'apprentissage de la langue pour les non francophones; les liens avec la famille; les conditions de logement; les relations avec le voisinage et les éventuelles manifestations de racisme; les rapports à la religion; les éventuels projets de retour au pays.

Ce volume est organisé en deux parties. La première regroupe la retranscription intégrale des entretiens menés, qui sont classés par ordre alphabétique des personnes sollicitées. La deuxième est l'analyse des entretiens en sept grandes thématiques.

LES ENTRETIENS.....	5
WALTER AGUAYO, Equatorien, né à Quevado (Équateur) en 1986, arrivé en 2001	5
MARCELLE D'ALMEIDA, Béninoise, née en 1953 à Mida (Bénin), arrivée en 2000	12
ROCCO ALTAMURA, Italien, né en 1939 à Bari (Italie), arrivé en 1956	23
LEILA A., Algérienne réintégrée dans la nationalité française, née en 1951 à Ténès (Algérie), arrivée en 1997	37
NABILA B., Algérienne, naturalisée, née à Dijon en 1981, arrivée en 1999	51
FÉLIX KOUSSINSA, Congolais naturalisé, né en 1960 au Congo, arrivé en 1984	64
JUAN CARLOS MENGUAL, Colombien, né en 1973 en Colombie, arrivé en 1999	75
JEAN MODER, Allemand, né en 1946 à Saulgau (Allemagne), arrivé en 1953	84
DAENAM OH, Coréen, né en 1979 à Séoul (Corée), arrivé en 2005	97
OLIVIA DE OLIVEIRA, Portugaise, née en 1950 au Portugal, arrivée en 1975	109
AMOR M., Tunisien, né en 1946 à Menzel-Bourguiba (Tunisie), arrivé en 1972	115
LA SYNTHÈSE THÉMATIQUE.....	123
1. LE DÉPART, LE VOYAGE, LES REPRÉSENTATIONS DE LA FRANCE.....	123
Les motivations du départ vers la France	124
Des motivations « cachées »	125
Les représentations	125
Les souvenirs de l'arrivée en France	126
Un sentiment de solitude	127
Le voyage	128
Une étape difficile	129
2. L'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE	130
L'apprentissage linguistique: acquis et méthode d'assimilation de la langue française	130
Les difficultés et les solutions pour les contourner	133
Le rapport avec la langue maternelle	135
La famille face au départ	137
3. LA FAMILLE ET LES LIENS FAMILIAUX	140
se rapprocher de sa famille	140
Maintenir un lien entre « ici » et « là-bas »	142
4. LE LOGEMENT	143
Hébergé-e-s ou en location ?	143
Un logement payé ou gratuit ? Aidé-e-s par des associations ou pas ?	144
Les conditions de logement	144
Les années '50 et '70'	147
les années récentes	149
5. LES RELATIONS AVEC LE VOISINAGE ET LES ASSOCIATIONS.	150
Les rapports avec les communautés d'origine	151
Le rôle des associations dans l'intégration de ses nouveaux arrivants en France.	151
Racisme et ostracisme	154
Une négation du racisme?	157
6. LES RAPPORTS À LA RELIGION	158

La religion comme fil conducteur	158
Athéisme	160
La religion comme pratique sociale	160
Religion et politique	163
7. RETOURNER AU PAYS ?.....	166

LES ENTRETIENS

WALTER AGUAYO, Equatorien, né à Quevado (Équateur) en 1986, arrivé en 2001

Cet entretien a été effectué dans mon appartement, situé dans le 7^e arrondissement de Lyon. J'ai rencontré l'enquêté à Avignon, au moment de son arrivée en France, lorsque je travaillais également en tant qu'assistante de langue étrangère, mais dans un autre établissement. Nous avons un peu près le même âge et nous nous connaissons assez bien, ce qui explique l'utilisation du pronom 'tu' au cours de l'entretien.

SJ: Commençons avec les questions les plus faciles : tu t'appelles comment?

WA : Je m'appelle Walter, et mon nom c'est Aguayo

SJ : Ton date et lieu de naissance?

WA : Je suis né en Equateur, à Quevado, le 19 Novembre 1986

SJ : Tu parles quelles langues?

WA : Je parle l'Espagnol, le Français, l'Anglais et l'Italien

SJ : Passons au départ alors, avant de venir en France, tu habitais où?

WA : Avant de venir en France, j'habitais en Espagne, à Cordoue.

SJ : Mais l'Espagne n'était pas ton pays de naissance alors?

WA : Non ce n'était pas mon pays de naissance

SJ : Tu es venu en Espagne en quelle année?

WA : Je suis venu à la fin de 2001

SJ : Et avec qui?

WA : Je suis venu tout seul, parce qu'il y avait déjà ma mère et ma sœur qui étaient déjà en Espagne

SJ : Et toi, tu es venu les rejoindre?

WA : Tout à fait

SJ : Pour quels raisons étais-tu venu en Espagne?

WA : Parce que ma mère elle avait trouvé un travail en Espagne, du coup elle a ramené ma sœur et après elle m'a ramené moi pour être tous ensemble.

SJ : Et après cela, tu es venu en France à quel âge?

WA : Quand je suis venu en France, pour la première fois j'avais 20 ans.

SJ : Et pourquoi as-tu décidé de partir?

WA : Je suis venu en France d'abord pour faire mes études, et après je suis rentré en Espagne et finalement je suis revenu à nouveau pour m'installer définitivement en France en 2010

SJ : Tu as fait tes études dans quelle région en France?

WA : En France, où j'ai fait mes études, c'était à Tours.

SJ : D'accord. Et la deuxième fois?

WA : Et la deuxième fois je suis venu pour un travail, j'avais passé un concours en Espagne et donc j'avais obtenu une place comme assistant de langue étrangère à Avignon

SJ : D'accord, alors le concours c'était la raison pourquoi tu as choisi la France au lieu d'un autre pays où c'était un choix que tu as fait avant?

WA : En fait non j'avais déjà décidé de venir en France parce que j'estimais que je devais

améliorer mon français

SJ : Mais tu parlais déjà français avant de venir?

WA : Oui.

SJ : Tu es venu en France seul ou avec ta famille?

WA : Seul.

SJ : Et ta famille est toujours en Espagne ou elles sont rentrées en Équateur?

WA : Elles sont restées en Espagne.

SJ : Et connaissais-tu déjà des gens en France quand tu es venu la deuxième fois?

WA : Non.

SJ : Personne?

WA : Personne.

SJ : Même pas de l'université, de Tours?

WA : Non... je ne connaissais... non, non, en fait, bon, la première fois que je suis venu faire les études oui. Quand je suis venu il y avait des gens de ma classe qui sont venus sur la même ville, et nous n'étions pas trop copains du coup, voilà, c'est les gens qui m'ont plus ou moins légèrement aidé au début pour m'installer à Tours, surtout avec les choses de la fac, de l'université, mais quand je suis venu la deuxième fois à Avignon la deuxième fois non je ne connaissais personne.

SJ : Alors comment as-tu fait pour venir? Tu avais d'autres réseaux, de l'assistanat par exemple pour t'aider?

WA : La première fois ou la deuxième fois?

SJ : La deuxième fois.

WA : La deuxième fois j'ai passé mon concours du coup je savais que j'allais avoir un salaire, un travail. Je suis arrivé, j'ai pris une chambre dans un hôtel pour me donner le temps de chercher un logement, j'ai trouvé, voilà comme ça.

SJ : Et ça t'a pris longtemps pour trouver un appartement?

WA : Non, c'était assez pénible parce que il n'y avait pas beaucoup d'offres, sachant qu'en Avignon la ville est assez petite, bon, la centre-ville, alors c'était assez pénible parce que je ne connaissais personne, je venais juste de découvrir la ville. Ça m'a pris, non, pas beaucoup, je l'ai fait en trois jours normalement. A la fin j'ai eu un appartement grâce à une fille que j'avais connu par téléphone parce qu'elle avait passé le même concours et elle est venue aussi en France. Elle m'a dit écoute, peut-être qu'il y ait une chambre libre chez moi, viens la voir. Et voilà, grâce à elle je l'ai trouvé.

SJ : Entre temps tu as trouvé un peu stressant de chercher un appartement? Tu as rencontré des problèmes?

WA : Oui c'était très stressant parce qu'il y a surtout une pression financière, je ne pouvais pas rester indéfiniment à l'hôtel. Après 5 jours j'ai déménagé et il fallait payer 5 jours à l'hôtel, les dépenses qui vont avec et cetera.

SJ : Alors le programme de l'assistanat, il t'a trouvé ton premier travail en France. Tout ce qui allait avec, tout ce qui est administratif, ils t'ont aidé avec cela aussi ou as-tu dû le faire tout seul? La mutuelle, l'assurance...

WA : La première fois ou la deuxième fois?

SJ : La deuxième fois.

WA : En fait la deuxième fois, personne ne m'aidait à rien faire. Rien. Sauf que j'avais un poste par l'académie de Marseille, ils nous ont plus ou moins orienté dans les choses qu'il fallait faire,

mais personne ne nous a dit « vous devez faire comme ci, comme ça. » Ils nous ont plus ou moins donné des papiers, ils disaient faites ça tel jour ou tel jour, comme ça, et ça allait plus ou moins. Mais ils n'étaient pas le genre de gens qui te prenaient avec tous tes documents et tout. Simplement il y avait plein de feuilles avec plein d'informations et tout le monde avait tous ces feuilles, voilà c'était très difficile au début. Déjà tu ne comprenais pas trop bien le français, et après tu ne connaissais pas trop comment ça se passait. C'était quand même... je ne dirais pas dur... mais c'était très déconcertant.

SJ : Et comment as-tu fait pour savoir comment faire toutes ces choses d'administration?

WA : C'était un peu de bouche à l'oreille en fait. Tu étais avec des gens qui étaient dans la même situation, qui disaient « tu devrais faire comme ci, comme ça, tu pourrais aller faire ceci à tel endroit. » Voilà, c'était de bouche en oreille en fait.

SJ : Quels gens te disaient ça? Tes colocataires ou...

WA : Mes colocataires, les autres gens qui avaient passé le concours en Espagne et qui sont aussi venus en France la première ou la deuxième fois.

SJ : Et le départ lui-même, le voyage, quel moyen de locomotion as-tu utilisé pour venir en France?

WA : Je suis venu en avion, low-cost.

SJ : Et qui a payé?

WA : Ma mère.

SJ : Ca s'est passé comment?

WA : Très bien parce qu'en fait quand j'ai pris mon avion à Madrid, je suis tombé sur une fille qui venait aussi en France, à la même ville, et qui allait faire le même travail que moi, qui a passé le même concours. Du coup on a parlé tout le long du trajet, on est devenu des copains, des amis quoi.

SJ : Alors tu connaissais une personne lors de ton arrivée en France!

WA : Oui, je l'ai rencontrée dans l'avion, on a parlé pendant deux heures, le temps du vol, voilà. C'était sympa, on s'est dit bon, on se revoit.

SJ : Et qu'est-ce qu'étaient tes premiers impressions de la France?

WA : Mes premières impressions... comment dire... je ne sais pas trop expliquer. .. Je ne dirais pas que c'était ma première impression de la France mais plutôt ma première impression par rapport à une ville. A ce moment-là je connaissais déjà un peu la France mais pas tellement. Voilà, j'étais un peu perdu en fait. Mais non je ne me sentais pas mal, pas trop dépaysé en fait. Ma première impression c'était que tout était cher. Que...quoi d'autre...que c'était compliqué au début de se faire des amis en fait parce que les gens là-bas avaient déjà une vie faite et moi j'arrive et il n'y a pas beaucoup de gens bien accueillants...

SJ : Comment as-tu fait pour rencontrer des gens?

WA : Ca s'est fait déjà grâce au fait que j'habitais dans une colocation. Ça m'a permis de connaître d'autres gens aussi. Et après, petit à petit, on commençait à se rassembler avec les gens qui faisaient le même travail, les amis des colocs de colocs de colocs, les choses comme ça. Petit à petit un réseau se créait.

SJ : Et tes colocataires, il y avait une Espagnole et qui d'autre?

WA : En fait c'était une sorte de logement provisionnel pour plein de monde en fait. D'abord quand je suis arrivé il y avait une Espagnole, deux Françaises et moi. Par la suite les deux Françaises étaient parties et il y a une Française qui est arrivée, et une autre Espagnole qui est arrivée aussi.

SJ : Un peu le mélange français-espagnol alors?

WA : Oui

SJ : Et sinon, les autres gens que tu as rencontré, ils étaient hispanophones ou Français?

WA : En fait j'avais quelques amis hispanophone, je dirais que j'avais 3 ou 4, et après je rencontrais des amis à eux aussi. Après ça commençait à s'élargir, je commençais à rencontrer des gens qui faisaient le même travail que moi mais qui étaient d'autres pays : des Italiens, des Anglais.

SJ : C'était plus facile de rencontrer d'autres hispanophones et d'autres étrangers que des Français ou c'était pareil?

WA : C'était plus facile avec d'autres hispanophones parce qu'au même temps quand tu n'es pas chez toi, tu restes plus ouvert aussi. Du coup tu cherches un peu tes repères. Tu cherches aussi une personne sans la barrière de la langue. Après je me suis fait d'autres amis hispanophones, des amis des amis. C'est vrai que c'était sympathique de se retrouver avec des gens avec qui je partageais le même bagage culturel etc...

SJ : A l'arrivée tu avais quel niveau en français?

WA : Je dirais que j'avais un bon niveau. Sauf que peut-être, évidemment, la prononciation n'allait pas. J'avais alors beaucoup plus d'accent qu'à présent. Mais non, je me débrouillais pas mal.

SJ : Tu te sentais que la langue était une barrière entre toi et les Français?

WA : Non pas du tout justement je pense que même le fait de parler assez bien le français tout en ayant un accent plus marqué était justement une méthode, une bonne chose, parce qu'il me donnait une histoire, un intérêt. Les gens me parlaient de mon expérience en France, c'était un bon sujet en fait pour commencer une conversation avec des Français.

SJ : Tu as pris des cours supplémentaire de langue?

WA : Je les ai pris la première fois que je suis venu en France.

SJ : A l'université?

WA : Grâce à l'université, oui.

SJ : Et après, la deuxième fois?

WA : Non, je n'en ai pas pris.

SJ : Comment as-tu amélioré ton niveau de langue?

WA : Je pense que juste en fréquentant plus de Français, en regardant la télé, en lisant un peu la presse... je pense que c'était surtout ça : étant avec des Français, et la télé.

SJ : Et tu as fait un effort pour améliorer ton français ou c'était quelque chose qui s'est fait naturellement?

WA : Je dirais que c'était plus ou moins 50-50. D'un côté oui j'avais envie d'apprendre, chaque jour je me disais « j'ai appris ce mot-ci, » le lendemain « j'ai appris ce mot-là. » De l'autre côté ça s'est produit au fur et mesure, naturellement. Et à cause des étudiants aussi un petit peu.

SJ : Passons au travail au lycée alors, pourrais-tu me décrire ton premier travail?

WA : J'étais assistant de langue étrangère dans un lycée et dans un collège. Grosso modo ça consistait à inciter les élèves à continuer à apprendre une langue étrangère : en l'occurrence l'Espagnol. Je les ai motivés à l'aide des activités ludiques avec un fort échange de cultures mais dans un sens large. Ça vaut dire qu'on étudiait les célébrations espagnoles, leur signification, sinon les différences entre la France et l'Espagne, la musique, la danse...

SJ : Et comment as-tu trouvé cette offre du travail, ce concours, quand tu étais en Espagne?

WA : J'étudiais l'interprétation et la traduction et nous avions beaucoup de programmes à l'étranger. Du coup je savais déjà que le programme existait parce que j'avais d'autres collègues qui l'avaient déjà fait. Simplement on devait juste aller le bon jour, remplir les conditions et

cetera : c'était plutôt des démarches administratives quand j'étais là-bas.

SJ : Et ça t'a pris combien de temps de faire toutes ces démarches administratives, le concours, avant de partir d'Espagne?

WA : Je dirais presque deux mois

SJ : Et entre le concours et ton départ d'Espagne?

WA : Environ deux mois : le temps que ça prend d'être accepté officiellement, envoyer les papiers, et attendre la réponse... Sauf que après, bon, j'ai passé le concours, j'avais ma place et après il n'y avait rien, il y avait tout l'été et il fallait attendre jusqu'à ce qu'il soit temps venir.

SJ : Tu as passé combien de temps en France avant de commencer au travail?

WA : Trois jours.

SJ : D'accord!

WA : Oui, oui, trois jours, plus ou moins.

SJ : Qu'est-ce qu'étaient tes premiers expériences du travail?

WA : Ce n'était pas trop difficile sauf qu'il manquait un peu d'encadrement, c'est-à-dire que même si on a eu une 'petit formation' entre guillemets, elle ne nous était pas vraiment utile sur le terrain. Les premiers jours étaient assez faciles parce que j'avais plusieurs cours et je passais deux semaines à faire que des présentations. Ça m'a donné un peu de temps pour voir comment ça se passait en France en termes de système scolaire, des lycéens et leur comportement dans les cours, l'ambiance, d'autres choses qui m'ont permis par la suite de mieux construire des activités par la suite.

SJ : Alors tes problèmes au début étaient plus liés à la commencement d'un nouveau travail qu'au fait de travailler en France?

WA : Oui, j'avais plutôt des problèmes avec ce type de travail, justement.

SJ : Et qui te dirigeait au collège et au lycée?

WA : J'étais dans un lycée et dans un collège. Je ne passais pas beaucoup de temps dans le collège, seulement deux heures par semaine. Du coup je faisais la plupart de mon travail au lycée. J'avais un responsable qui était aussi un prof d'espagnol qui était censée de m'aider à préparer mes cours ou savoir quoi faire mais déjà le premier jour elle m'a dit « toi, tu t'emmerdes. Tu t'emmerdes, et voilà. » C'est tout.

SJ : Et tes rapports avec les professeurs et ton directeur étaient comment?

WA : Très bien, j'ai eu l'occasion avec deux profs, trois profs de dîner chez eux, ça s'est très bien passé en fait.

SJ : Et les élèves?

WA : Très bien, en fait. Il faut savoir que le système scolaire est très différent de l'Espagne, surtout au niveau de comportement d'une classe : il faut faire l'appel, veiller que personne ne sorte, les lycéens ont des heures creuse où ils n'ont pas cours. Ça change complètement du système en Espagne.

SJ : Tu trouvais ça un peu bizarre?

WA : Oui c'était étrange au début mais après on s'y habitue très vite.

SJ : Tu as eu des expériences de la xénophobie ou du racisme depuis que tu es en France?

WA : Une fois, je pense, une fois. C'était la première fois que je suis venu. A l'époque je parlais nettement moins bien français qu'à présent. C'était l'occasion d'aller visiter un appartement. Je venais d'arriver en France, je parlais pas mal français, mais parler français au téléphone c'est vraiment difficile. Et du coup c'était l'occasion d'aller visiter un appartement, j'avais l'adresse et tout j'allais le visiter. J'y suis allé, mais personne n'est venu. C'était à travers un agence et après j'y suis allé. J'ai dit « écoutez, il y a eu ce Monsieur qui m'a donné rendez-vous et il n'est pas

venu. Je suis passé pour rien. » Ils l'ont appelé et le Monsieur a dit qu'il y était et que c'était moi qui n'est pas allé. Mais que c'était la bonne adresse et le bon jour, le bon horaire et tout ça. A la fin le Monsieur a avoué qu'il ne comprenait pas trop ce que je disais et que grosso modo il ne voulait pas me louer l'appartement parce qu'il a entendu mon accent et il a avoué qu'il ne voulait pas me louer l'appartement, point. C'est tout.

SJ : Et c'était la seule fois que quelque chose comme ça s'est passé?

WA : Je pense que oui... non, pas de problèmes.

SJ : Tu sens qu'il y a des différences entre toi et les Français?

WA : Peut-être qu'ils ont un peu plus d'argent que moi (rires). A part ça, je ne dirais pas qu'il y a de grands différences, ça dépend plutôt de chaque personne en fait, mais non... Peut-être que nous sommes plus sympas, les Français sont un peu plus froid au premier abord mais après je m'y suis habitué donc je trouve ça normal maintenant.

SJ : Tu sens qu'il y a des barrières entre toi et les français parce que tu n'es pas Français de naissance?

WA : Non, pas du tout, heureusement j'ai toujours trouvé des gens très ouverts, aucun problème, au contraire, je suis tombé sur des gens qui me disaient « Ah, c'est génial, tu as un accent, je l'adore » machin, machin.

SJ : On remarque quand tu parles que tu es hispanophone?

WA : Oui, ça leur prend quelques instants avant de dire « Ah, attends, tu as un petit accent, c'est d'où ça? » Et voilà la conversation se déclenche.

SJ : Et qu'est-ce leur réponse quand ils remarquent que tu es Espagnol?

WA : Ah, c'est toujours positif. Après un moment ils disent ah oui tu es ici, pourquoi es-tu ici? Je suis venu travailler. Ah oui parce que c'est la merde dans ton pays, oui. Mais c'est toujours de façon humoristique tout cela.

SJ : Après ton travail à Avignon, tu es venu directement à Lyon?

WA : Non, après avoir fini mon travail je suis resté un mois au chômage, après j'ai travaillé dans le tourisme. Je travaillais à l'office de tourisme d'Avignon, et après au Palais de Papes. Je faisais de l'inventaire, et après je suis venu à Lyon, voilà.

SJ : Tu avais prévu quand tu es parti d'Espagne de rester en France après l'achèvement de ton premier travail ou bien c'était une décision que tu as fait plus tard?

WA : Non, je n'avais rien prévu, je voulais simplement partir d'Espagne parce que je savais quand j'ai eu fini mes études qu'il serait très difficile, presque impossible de trouver de travail, du coup je voulais une sortie et voilà, je l'ai trouvée. Quand je suis arrivé en France les choses se sont enchaînées et voilà.

SJ : Maintenant, tu penses que tu resteras en France pour toute ta vie?

WA : Je ne sais pas, mais non, peut-être pas pour toute ma vie mais je ne sais pas pour combien de temps en fait. Je n'envisage pas dans le court terme de rentrer en Espagne.

SJ : Et alors si tu rentrais quelque part, tu rentrerais en Espagne, et ne pas en Équateur?

WA : Oui parce que ça fait tellement longtemps que je ne suis pas allé en Équateur! C'est un pays qui a beaucoup changé pendant la dernière dizaine d'années et moi je pense que je sentirais vraiment dépaysé si j'allais là-bas. Moi, j'habitais en Équateur pendant mon enfance, pendant mon adolescence. Mes souvenirs sont très liés à une certaine époque de ma vie, une certaine situation, un certain milieu familial, social, qui n'a rien à voir avec le présent en fait. Tout a changé. Là-bas je ne sais pas si je m'y retrouverais plus.

SJ : Et en Espagne?

WA : L'Espagne oui, mais pour l'instant il n'y a pas des conditions propices à mon retour.

SJ : Alors les facteurs que t'influenceraient pour rester ici ou pour retourner tourneraient autour du travail?

WA : Surtout le travail. Il y a aussi un deuxième facteur qui commence à se développer beaucoup qui est surtout lié à mes relations ici : j'ai beaucoup d'amis Français, du coup j'hésiterais à rentrer en Espagne et couper les ponts avec tous ces gens-là. Je me suis dit que repartir à nouveau en Espagne serait assez dur de tout façon, pour l'instant je suis en France, je connais des gens, j'ai de très bons amis, les gens qui m'aiment bien, et que j'aime bien aussi. Du coup, au-delà du côté purement économique il y a aussi une sorte d'attachement que je commence à ressentir. (Il commence à regarder l'heure et à faire des grimaces)

SJ : J'ai presque tout demandé. Tu es croyant ou pratiquant?

WA : Non, je suis athée.

SJ : Et tu as trouvé que ton manque de religion a changé ton expérience en France?

WA : Non, parce que ça fait longtemps que je suis athée, je pense que ça fait un problème en moins en fait.

SJ : Et l'image que tu as de France, les stéréotypes, ont changés depuis que tu habites ici?

WA : Oui, beaucoup. Au début je restais assez longtemps avec des Espagnols, du coup on faisait des comparaisons entre les Espagnols et les Français tandis que maintenant ils sont tous partis et maintenant je ne connais que des Français. Alors oui, ça a changé d'un bout à l'autre en fait. Au fur et mesure que tu prends le temps de connaître les gens d'un pays tu te rends compte que c'est comme partout : il y a des gens qui sont sympathiques, il y a des gens qui ne sont pas sympathiques, il y a des gens qui sont plus ouverts, les gens qui le sont un peu moins, les gens qui aident les autres, des gens qui tuent les autres, voilà, comme partout.

SJ : Merci beaucoup

WA : De rien, je t'en prie.

MARCELLE D'ALMEIDA, Béninoise, née en 1953 à Mida (Bénin), arrivée en 2000

Marcelle d'Almeida est une coiffeuse d'origine béninoise. Mon épouse se fait coiffer à son domicile. C'est la première fois que nous nous rencontrons. L'entretien s'est déroulé dans son appartement (7^{ème} arrondissement) à Lyon dans la soirée de dimanche, dans une chambre pour être à l'écart de toute distraction. Ses quatre enfants étaient présents ainsi que son mari et deux autres hommes, tous d'origine africaine. Le contact est chaleureux. Elle m'embrasse (au lieu de me tendre la main comme le font la plupart des Africaines lors du premier contact) et me tutoie d'emblée alors que je m'efforce de la vouvoyer. Marcelle s'est bien prêtée au jeu. Le débit est rapide, elle a tendance à reprendre et répéter les mêmes bouts de phrases en boucle pour masquer ses hésitations, ce dont que la transcription ne rend pas compte sauf si c'est significatif. La durée de l'entretien, le 25 novembre 2012, n'a pas excédé 45 mn. Curieux, des enfants traînaient derrière la porte et pressaient par leur présence leur mère de sortir. Durant tout l'entretien on sentait ce besoin impérieux de parler, de partager un vécu difficile.

Née le 31 janvier 1973 au Bénin, région de Cotonou.
Arrivée en France le 5 avril 2000.
Situation au Bénin : Mariage coutumier avec D'Almeida, un enfant en bas âge.
Son père naturalisé Français réside à St Priest, une de ses sœurs réside à Paris
Religion pratiquée : catholique
Profession : Coiffeuse (Elle gérait un salon de coiffure avec une cinquantaine d'élèves).
Domicile : banlieue de Cotonou (milieu urbain)
Parle le français véhiculaire en usage au Bénin plus au minimum sa langue vernaculaire.
Situation actuelle en France: Mariée civilement, 4 enfants. Situation administrative : Venue en France avec un visa de tourisme. En situation irrégulière jusqu'en 2005. Bénéficie aujourd'hui d'une Carte de séjour de 10 ans. Dossier de naturalisation déposé. Pas de permis de conduire. Réside dans un appartement confortable dans le 7ème arrondissement de Lyon après cinq résidences successives en 12 ans.

Vous êtes d'origine béninoise, n'est-ce pas ? Quelle région ?

La capitale Cotonou. Mida c'est un peu comme la banlieue.

Vous avez quitté le Bénin quand ?

Le 5 avril 2000. Ça fait 12 ans.

Vous avez quel âge ?

Je suis née le 31 janvier 1973.

Quelle était votre situation familiale au moment où vous avez quitté le Bénin ? Vous étiez mariée à l'époque ?

A l'époque je ne suis pas encore mariée officiellement...

Mais vous aviez un compagnon...

Voilà, j'étais avec Dalmeida, on était déjà ensemble...

Vous aviez des enfants déjà ?

Oui, on avait la grande. Je suis venue en France avec mon bébé de trois mois.

Vous avez combien d'enfants maintenant ?

Quatre. La plus grande a 13 ans maintenant et le plus jeune a 5 ans.

D'accord ... donc si je calcule bien vous aviez 27 ans quand vous avez quitté le Bénin.

Alors... Qu'est-ce qui vous a poussé à venir en France ?

Moi franchement quand je suis au Bénin j'ai ma vie professionnelle. J'ai mon centre de coiffure avec une cinquantaine d'élèves. Donc ce qui m'a poussé de venir en France c'est mon père.

Il était présent ici en France ?

Oui, paix à son âme il est déjà décédé. A l'époque il était en France. Il s'est retrouvé tout seul, sa femme est retournée au pays. Ma mère est rentrée avec ses jeunes enfants donc. Du fait qu'il s'est retrouvé tout seul, il vient en vacances [au Bénin], il dit « il faut que tu viennes en France » je dis « Ecoute Papa moi je suis bien ici, j'ai ma vie, je suis avec mon mari, heu mon compagnon, qu'est ce que je vais aller faire en France ? », « Oui si possible tu devais venir en France ». C'est ça qui m'a poussée... et je suis tombée enceinte de ma fille. Du fait que j'étais enceinte je pensais qu'il allait me lâcher. Non ! Dès que j'ai accouché il m'a dit « si tu accouches tu viens en France » donc dès que j'ai accouché il m'a obligé, il a pris le visa pour moi, il a pris le billet tout tout, il m'a fait venir avec mon enfant.

Donc vous étiez plutôt réticente pour venir en France...

Voilà, franchement ce n'est pas vraiment ma volonté.

Ceci dit à un moment donné c'était quand même votre décision, il ne pouvait pas vous obliger...

Ah... voilà ...

Qu'est-ce qui a provoqué votre décision pour dire « allez ça y est j'y vais »?

C'est mon compagnon qui m'a poussé . « Ouais ce que tu fais ici au salon de coiffure au bout de quelques années cela ne va plus marcher donc il faut absolument partir » donc il y a les gens qui m'ont parlé. Il faut que... bon ...J'ai décidé de ...

Quelque part dans la tête vous aviez le projet de continuer... votre travail ?

Voilà... de coiffeuse ici en France.

Votre papa il résidait où ici ?

A Saint-Priest.

C'est lui qui s'est occupé de tout pour le visa ? C'est pas facile de quitter l'Afrique pour venir en France. Je suis bien placé pour le savoir¹...

Ah c'est compliqué mais à l'époque il y a douze ans c'est un peu facile par rapport à maintenant.

Je sais, Angéla est venu en France à la même époque, c'était encore possible ...

(rires) Ah oui c'était vraiment facile !

Enfin quand même, c'était plus facile mais il fallait quand même batailler !! Quels soucis vous avez rencontré pour le visa, les papiers...

Non je n'ai pas rencontré les soucis car lui il a tout fourni. Il travaille... Il gagne bien... Il est rentré dans tous les critères ! Pour me faciliter d'avoir un visa.

Quel métier il exerçait ?

Il est chauffeur routier.

Il avait quel âge en 2000 quand il vous a fait venir ?

Il avait la cinquantaine...

Donc il était encore actif... Et votre maman ?

Ma mère est toujours en Afrique.

Il revenait de temps en temps au pays ?

Oui, chaque année...

¹ Marcelle sait que ma femme étant originaire du Cameroun j'ai du batailler pour la faire venir en France. A plusieurs reprises lors de l'entretien de multiples connivences de ce type surgiront.

Il avait encore des liens avec sa femme ?

Oui par contre ma mère elle est remariée avec d'autres hommes.

D'accord... (murmure gêné !) Donc il s'est occupé de tout pour le visa, vous êtes arrivée en France par avion je présume...

Oui Sabéna. D'abord Bruxelles après Lyon.

Le voyage coûte cher, qui a financé ça ? C'est votre père ?

Oui c'est lui qui a acheté le billet.

Pour vous et votre compagnon ?

Non pas mon compagnon. Moi je suis venue avant mon compagnon. Moi je suis venue ici au mois d'avril après mon compagnon est venue au mois d'octobre 2000.

Et votre enfant ?

Je suis venue avec mon bébé. A l'époque mon bébé ne paye pas car il n'a pas l'âge de payer. C'est juste l'assurance.

Alors avant de parler de votre arrivée, quelle image vous aviez de la France ?

(Rire retentissant !)

Panne technique de l'enregistreur. 15 mn ont été perdu. Cette partie (21 mn) a été enregistrée le lendemain dans des conditions optimales pour compléter le questionnaire. Marcelle était seule. Bien entendu si la spontanéité n'y est plus, beaucoup d'informations inédites émergent ...

Je suis déçu parce que ce n'est pas ce que mon père m'a raconté. Ca a été très très dur pour moi.

Qu'est ce qu'il vous racontait votre père ?

Si tu viens ici tu vas travailler, tu vas gagner de l'argent, tu vas ouvrir ton salon de coiffure. Il m'a raconté plein plein de choses. Du coup dès que j'arrive il ne m'a même pas parlé des problèmes si tu es sans-papiers. Pour lui dès que tu arrives tu dois travailler. Là bas moi je pensais qu'il y a le travail qui m'attend. Donc dès que je suis arrivée je suis déçue, tout est vraiment faux, archi-faux donc il faut que je commence à me battre. Pour avoir les papiers c'est compliqué. Je ne peux pas ouvrir mon salon de coiffure. En Afrique j'ai mon CAP mais ici ce n'est pas reconnu. Donc il fallait que j'attende, que je fasse les démarches de papiers. J'attends mes papiers et dès que je les ai, il faut encore attendre. Pour l'école de coiffure il faut Bac +3 donc...

Parlons des papiers. Votre papa vous a fait voyager avec quel visa ?

Le visa touristique.

De trois mois donc...

De trois mois.

Au bout de trois mois que s'est-il passé ?

Au bout de trois mois je me suis retrouvée en situation irrégulière.

Vous êtes restée en situation irrégulière combien de temps ?

Pendant cinq ans jusqu'en 2005. (silence)

Hum, j'imagine que ça a dû poser un certain nombre de problèmes... Quand vous êtes vous signalé aux autorités ?

Ah ça c'est un point vraiment... Dès que je suis arrivée, je ... (hésite)

Vous vous êtes cachée ?

Non, non je ne me suis pas cachée. Pas du tout. Depuis que je suis arrivée le 5 avril 2000, au mois de mai avant que mon visa va finir, on est partis au tribunal pour demander la naturalisation française car mon père il est Français. Donc ils nous ont demandé des tonnes de papiers. Et puis on a fouillé les papiers et ça a traîné pendant trois ans. Sans réponse. Donc, pendant les trois ans je suis sans-papier et j'ai galéré. Je suis partie voir une association ATD quart-monde. Ils m'ont

aidé, ils ont cherché un avocat. L'avocat demande la réponse et tout tout tout. Après ils m'ont écrit parce qu'il manque encore des papiers. Donc j'ai refourni encore ces papiers donc je suis partie encore voir une avocate. J'ai payé l'avocat parce que j'ai le droit à rien du tout. Et on est partis au tribunal. Après ils m'ont pas demandé la nationalité, ils m'ont envoyé un courrier comme quoi vous allez passer à la préfecture, vous allez obtenir une carte de séjour ... exceptionnelle ! Donc c'est là où j'ai commencé petit à petit jusqu'à aujourd'hui.

Comment vous avez été reçu à la préfecture ? Ils ont été coopératifs ou ...

Non !

... Ou vous avez senti qu'on vous mettait des bâtons dans les roues...

Non, on est très très mal reçue. Très très mal reçue.

De quelle façon ?

Déjà... en tous cas ... en tous cas on est mal reçu. Déjà même pour aller faire renouveler une carte de trois mois, il fallait que tu te réveilles à deux heures, trois heures du matin. . .

Ah bon ?

Mais oui ! J'ai fait ça pendant cinq ans pour avoir ma carte de dix ans. Il fallait que tu te réveilles à deux heures pour aller te pointer devant la préfecture.

Il y avait une queue...

Il y avait une queue et si tu ne fais pas parti des premiers ... parce qu'ils arrivent le matin à 9h... il faut que tu sois là à deux heures, trois heures du matin. Parce qu'ils prennent par vagues et si l'heure a sonné ils te disent « les autres retournez chez vous ! ». Donc s'il neige, s'il pleut on est devant la préfecture sans le toit. S'il neige sur nous, s'il pleut sur nous c'est une galère, galère totale. Ça c'est une galère ! On a fait ça pendant cinq ans avec mon mari.

Et combien de fois par an ce genre de démarches ?

Tu peux aller parce qu'ils te donnent trois mois, trois mois.

Il fallait faire ça tous les trois mois pendant cinq ans ??

Voilà... Non c'est pas comme ça. Ils donnent trois mois trois fois après ils te font la carte. Si t'as plus la carte au bout de trois mois ou six mois ... Au bout d'un an il faut passer deux ou trois fois à la préfecture. Et franchement ça c'est une galère. Même si tu pars à la préfecture à quatre heures du matin tu vas rentrer chez toi vers les 15h. Maintenant ils ont amélioré un peu la situation à la préfecture ... parce que je ne suis plus dans ce cadre là.

Maintenant qu'elle est votre situation administrative ? Vous avez votre carte de séjour ...

Oui oui. J'ai ma carte et j'ai demandé la nationalité. J'ai déposé tout ça.

Vous avez bon espoir de l'obtenir ? Vous savez pas...

Je ne sais pas.

C'est un dossier encore en attente...

Oui parce que ... (rires) oui c'est encore un point parce que ... quand j'ai demandé, normalement je devais avoir la nationalité parce que mon père est Français. Et ils m'ont refusé. Pourquoi ? J'ai dit « Voilà j'ai soutenu mon mari et... (parti très confuse à retranscrire, elle explique pourquoi elle a pu effectuer les démarches administratives pour son compte) et mon mari est resté « clando » pendant sept ans.

Il est resté ??

Clando ! Clandestin. Moi je fais ça parce que mon père il est Français. D'un jour à l'autre ils vont me donner. Mais comme mon mari lui il a aucune attache ... (cherche ses mots)

On pourrait le renvoyer...

Oui. Lui il se cache. Le temps qu'il se cache pendant sept ans ils m'ont donné une carte papier. Puis après quand lui et moi on a demandé la nationalité, ils ont refusé, ils ont dit ouais voilà pour

vous punir de ce que vous avez fait, vous avez caché, vous avez protégé votre ...

On vous l'a reproché ?

Oui, (fière) moi j'ai caché mon mari sept ans sur le territoire. Comme quoi ... (devient confuse)..

Je l'ai aidé voilà ! pour rester sur le territoire ...

Ca tombe sous le coup de la loi effectivement...

On vous refuse la nationalité. Vous allez rester encore quatre ans avant de redemander parce que c'est la loi qui vous punit comme ça. (pause) Après je suis allée voir un avocat pour faire un recours.

Vous vous êtes mariée... Vous n'étiez pas mariés quand vous êtes arrivé en France ?

On est mariés en coutumier. On a déjà une fille.

Au Bénin ...

Oui et on vivait ensemble. Avant que j'arrive ici avec ma fille.

Mais aujourd'hui officiellement, êtes-vous mariés civilement ?

Oui on est mariés à la mairie du 8^{ème}.

D'accord, en quelle année ?

2008. (pause) Ce n'est pas dans le cadre du mariage qu'il a eu ces papiers, il avait déjà ses papiers parce que je ne veux pas de problèmes. C'est pour ça que je n'ai pas fait le mariage pour lui donner les papiers. Il n'a pas eu les papiers dans le cadre du mariage. C'est après ses papiers qu'on s'est marié.

Je voudrais revenir sur l'image que vous aviez de la France avant de venir. Vous avez parlé de votre père. Y a-t-il d'autres personnes qui vous parlaient de la France ?

Ouais ma grande sœur. Elle habitait Paris. Elle me dit la France c'est dur. C'est à cause d'elle que je ne voulais pas toujours arriver. Mon père... pour lui... après j'ai compris qu'il ne voulait pas rester tout seul. Sa solitude... il a tout fait pour que je vienne.

Au pays, au Bénin quelle image ont les Béninois et les Béninoises de la France ? Je pense qu'à travers la télé...

Quand je suis au Bénin je suis bien. Pour moi je ne pense pas une seconde de venir en France. Moi j'ai fait tout mon possible pour empêcher mon père. Même son billet d'avion, j'ai fait mon possible pour pas voyager et son billet est périmé. Il a oublié d'acheter le deuxième billet.

Vous n'aviez pas pris le premier vol !

Voilà, je ne voulais pas ...

Et ça l'a obligé d'acheter le ...

...le deuxième oui. Moi je veux pas venir en France.

Il était pas fâché ?

Mais !!! (rires) Ca a bardé !! J'ai fait tout mon possible car je suis bien là-bas. J'ai deux domiciles. Chez moi j'ai 50 élèves dans mon salon de coiffure... même mes chaussures c'est une élève qui essuie mes chaussures. En tous cas j'ai ma vie. Je ne souffre pas trop pour dire je vais aller en France pour aller chercher ... (pause)

Arrivée en France qu'elles ont été vos premières impressions ? Vous êtes allé dans l'appartement de votre père ?

Oui.

Qu'est-ce qui vous a marqué ici ? Les gens, le climat, l'environnement...

Déjà je suis arrivé après l'hiver... au printemps je crois. Il fait un peu frais, déjà le climat ça m'a frappé. Et de deux, je vois qu'il y a pas les gens dehors ! (sourires partagés) Tout le monde est dans son coin. Et chez nous c'était pas comme ça. J'ai l'impression que je suis rentré dans une prison... totale, franchement ! Tu es tout le temps entre les quatre murs, tu ne sors pas. Si tu vois

les gens tu dis bonjour et ils te regardent bizarrement... Au pays même s'ils te connaissent pas il te disent « Salut le beau !² » Il y a un autre accueil par rapport à ici.

Vous voulez dire que vous avez eu un sentiment de solitude quand vous êtes arrivée ?

(Acquiescement)

Vous aviez votre papa, sinon quelles autres attaches vous aviez ici à Lyon ?

Non aucun. Que mon père. Mes sœurs sont sur Paris. Joseph lui il est à l'isle d'Abeau. Mais ces enfants ils sont nés ici, ils ont l'habitude de la France. Ils sont pas ... ouais aujourd'hui on va rester dehors... En tous cas c'est d'autres images qu'il y a en France par rapport à l'Afrique. C'est une immense solitude quoi, tout le monde est dans son coin.

Qu'avez-vous fait alors pour sortir de cette solitude ? Quels étaient vos rapports avec les voisins par exemple ?

Y avait des voisins mais ...Y'a pas ... si je le vois, je le salue, à peine il me dit bonjour. Pour sortir de cette solitude c'est l'association ATD quart-monde. On commence à faire les réunions, les ateliers, tout tout tout. Tout le temps je suis au local, tout le temps. Je suis volontaire pour aller nettoyer le local, pour pouvoir un peu enlever les soucis dans ma tête.

Du coup c'est là que vous fréquentiez des Français ?

Oui.

Vous n'en fréquentiez pas avant ?

Non. Après j'en ai fréquenté beaucoup beaucoup. Dans l'association, il y a l'avocat, on discute... Donc c'est là que j'ai commencé à rentrer dans le système, connaître un peu les droits que j'ai, les droits que j'ai pas. Mais c'est à cause d'eux que je suis vraiment avancée. Sans eux je ne sais pas ce que je vais devenir aujourd'hui.

Parlons un peu du logement. Vous êtes resté avec votre père... pour combien de temps ?

Un an. Je suis restée chez mon père de Avril 2000 jusqu'en mars 2001. Après je suis partie dans un foyer CCAS. C'est la mairie qui m'a attribué ce foyer avec l'assistante sociale. Donc je suis restée là. Je paie rien du tout. Ils me donnent à manger aussi parce qu'il y a un petit restaurant. Je mange là, j'ai mon petit studio avec ma fille.

Votre mari vous avait rejoint ?

Non, mon mari est déjà en France à l'époque mais je peux pas lui demander... moi je sors car j'ai confiance en mon père qui est Français. Ils peuvent rien me faire. Mais mon mari lui il est obligé de se cacher. Il se cache donc il habite chez une copine. C'est une copine, une dame avec son mari, je lui ai demandé de garder mon mari chez eux. Ils ont accepté. Ils l'ont gardé au moins six mois. Au bout de six mois on achète un petit studio à Monchat. Si vous voyez le studio c'est vraiment ... la peine. C'est petit, c'est en bas au rez-de-chaussée mais en hiver si tu fais comme ça (elle effleure le mur) y a que de l'eau. Il fait vraiment froid. C'est vraiment ... comme on a pas les papiers... On peut rien dire quoi. On a loué ça et on habitait là. J'ai quitté mon foyer, mon mari a quitté la dame et on habitait dedans avec ma fille.

Oui, le studio était bien en location... vous l'avez pas acheté.

Oui... et ça coûte cher !! Mais... C'est vraiment vraiment... heu... un cagibi. Franchement c'est une cage. Après on est resté là au moins neuf mois. Et je suis tombé enceinte de ma deuxième fille. J'ai accouché dedans. C'est vraiment petit !

Vous avez accouché dans votre appartement ??

Voilà voilà ...

Vous n'êtes pas allée à la maternité ?

² Il faut l'entendre comme « beau-frère », surnom donné aux européens en Afrique .

Je suis partie à la maternité mais je suis retournée dans cet appartement et c'est vraiment petit. La dame qui nous a loué elle est venue nous voir et elle a dit « oh là là ça fait de la peine franchement, je vais vous donner un autre qui est plus grand, un peu plus mieux que celui-ci » . Là elle nous a donné là où Angéla venait se faire tresser derrière ici.

C'était mieux ? C'était plus grand ?

Oui. Quand j'ai eu mon papier, l'association « Toit pour tous » m'a aidé à trouver l'appartement au parc. Ils m'ont aidée parce que ça va faire deux ans trois ans donc vu ma situation ils m'ont aidé à faire des courriers, les mails pour le logement. Ils m'ont attribué un T4 à coté là-bas. Tout a commencé à se dérouler bien, comme il faut. Après on a cherché ici.

Donc si je récapitule en 12 ans vous avez changé 6 fois de résidence

Oui voilà.

Vous devez être contente d'avoir posé vos valises !

(rire satisfait)

Ca fait combien de temps que vous êtes ici ?

Ca fait deux ans.

Et le loyer ça va, vous pouvez l'assumer³?

Oui. On travaille donc on paye, on paye.

Reprise de l'entretien le dimanche 25/11

Quelles sont les autres difficultés rencontrées ? Vous parliez d'ATD quart monde, de quelle façon ils vous ont aidé ?

Ils m'ont aidé pour faire mes démarches administratives pour obtenir un titre de séjour pour rester en France et ils m'ont aidé pour pouvoir aller en vacances. C'est eux qui financent pour que je sorte un peu. Et ils m'ont beaucoup aidé pour que je rentre dans le système européen. Comment il faut faire telle démarche, pour envoyer un courrier, ils m'ont expliqué beaucoup de choses...

Quand vous êtes venue en France vous maîtrisiez déjà un peu le Français... Ca a été difficile au début ?

Non, en Afrique on parle Français mais notre français ... Vous aussi vous partez en Afrique... (rires partagés) Ah oui, c'est vraiment différent... Jusqu'à maintenant je ne maîtrise pas encore bien. Ce n'est pas vraiment... Il y a les mots qu'on comprend pas. Avec ATD Quart monde, j'ai compris petit à petit des choses un peu compliquées pour moi.

Vous avez suivi des cours de Français ?

Non jamais.

Vous n'en avez pas ressenti le besoin ?

Non ils m'ont dit que je me débrouille.

Ils vous ont proposé une formation pour pouvoir exercer le métier de coiffeuse ici en France ? Puisque ça nécessite des diplômes ...

(rires) Quand j'ai obtenu ma carte de séjour ils m'ont orienté vers une formation pour faire valoir la validité de mon projet professionnel. Donc quand je suis partie là-bas j'ai fait trois mois de formation. J'ai pris deux métiers : mon métier de coiffure et auxiliaire de vie à domicile ou dans une maison de retraite. Donc à la fin ils m'ont dit « voila madame on peut pas vous orienter pour faire une formation de plus dans la coiffure parce que vous n'avez pas le niveau pour cette formation, ça demande un bac+3. Donc sans, vous ne pouvez pas faire cette formation. Donc il faut vous orienter vers auxiliaire de vie ou aide à domicile ». C'est là que j'ai décidé de prendre

³ Précisons que l'appartement actuel est très propre, bien équipé et spacieux.

ça.

Donc vous avez suivi cette formation et vous continuez à exercer votre métier de coiffeuse à côté. ..

Et en plus aide à domicile ...

Ca fait de sacrées journées quand même. ..

Oui (avec un ton de résignation). Ca me fait de sacrées journées mais pour mon métier de coiffeuse ça me fait mal au cœur de laisser ce métier car c'est un métier que j'ai fait au moins sept ans d'apprentissage en Afrique pour pouvoir obtenir le CAP de coiffure au Bénin. Donc du jour au lendemain quand je suis venu en France j'ai abandonné ce métier et ça me fait vraiment vraiment mal et j'ai pas lâché donc j'essaye toujours de faire ça à côté.

(Digression de l'auteur sur les difficultés similaires rencontrées par son épouse qui a dû tout reprendre à zéro une fois arrivée en France ...)

Vous avez une pratique religieuse ?

Je suis catholique.

Vous êtes pratiquante ?

Oui... (ton mitigé).

En France vous pratiquez autant ? Vous allez aux offices le dimanche ou c'est ...

Oui mais comme je travaille beaucoup maintenant j'arrive plus à aller à la messe le dimanche.

Le travail vous empêche mais si vous aviez plus de temps ...

Oui ... voilà ! Mais là maintenant je travaille aussi le dimanche un sur deux la journée et tous les dimanches je finis à des (dix ?) heures le soir donc je peux pas y aller.

Si c'est pas indiscret quel revenu vous arrivez à tirer chaque mois ? Vous arrivez à vivre avec combien ?

Chaque mois je suis au moins à 1300...

Un SMIG quoi ... mais une partie n'est pas déclaré...

(fou rire, elle me montre du doigt l'enregistreur !)

Je pensais à la coiffure !!

(rires) Je fais ce métier mais comment je vais déclarer ?? Franchement si ils veulent connaître ce métier moi je vais déclarer. Bon ils vont dire voilà où est le diplôme ? Ils vont me coffrer !

(rires) Bien sûr ... (Plus sérieux) je posais aussi cette question en pensant à vos droits à la retraite...

Oui ... là je sais que c'est à l'eau ça.

Angéla m'a parlé de vos difficultés avec le permis de conduire ... parlez m'en un petit peu...

(Gros soupir)

Je sais que c'est difficile... Nous aussi on s'est arraché les cheveux avec ce problème là...

Je sais que là maintenant je ne veux plus parler car c'est vraiment compliqué. (Pause. Elle se reprend) En Afrique je conduis. Je conduisais déjà avant de venir ici donc quand je suis venue je n'ai pas pensé qu'il y avait un problème de permis sinon je vais refaire mon permis avant d'arriver. Quand j'ai eu mon papier je suis parti au Bénin et j'ai dit voilà il faut que je continue mon auto-école et j'ai eu mon permis béninois.

Quand je suis revenue en France je suis allée à la préfecture et j'ai dit voilà et ils m'ont dit « non on ne peut plus changer parce que vous êtes rentrée en France en 2000 et maintenant le permis est de 2005, vous ne pouvez pas changer, il faut que vous passiez le permis Français dans une auto-école pour faire 26 heures. On a bien vérifié, votre permis n'est pas un faux mais pour nous il faut que vous repassiez l'examen ». Après quand j'ai eu un peu l'argent je me suis inscrite à Marieton,

je leur ai montré la lettre qu'ils m'ont donnée. Ils m'ont dit « OK y'a pas de soucis ». J'ai commencé à faire le code. J'ai eu le code premier coup ! J'ai pas fait deux fois. Et quand j'ai eu mon code mon inspecteur m'a dit « ah bon ? (Ton narquois) comment vous faites ? C'est rare les gens, y'en a pas beaucoup qui réussissent le code du premier coup comme ça... mais c'est pas encore gagné, il faut penser qu'il y a encore la conduite » Y'a pas de soucis je sais que j'ai confiance en moi. Donc on a commencé. Après il me dit à chaque fois, il faut encore deux heures, il faut encore compléter trois heures jusqu'à que je me suis retrouvée avec des tonnes d'heures⁴. Je paye, je paye ... je dis, attends, je conduis bien pourquoi vous me faites payer, quand est-ce que je vais passer les examens ? Il me dit on n'a pas encore la place pour vous. Je dis bon, OK. Moi j'ai eu mon code et je paye trop. J'ai passé une cinquantaine d'heures au lieu de 26h, je vais passer à la conduite accompagnée comme ça je vais être tranquille pendant trois ans. Quand y'a la place, vous me donnez. Ils m'ont dit y'a pas de soucis. Donc j'ai commencé à conduire avec mon mari ...

Lui avait son permis ici ?

Non il avait son permis en Afrique mais il a réussi à le changer ici. Après il me convoque pour faire encore deux heures pour voir où j'en suis. A chaque fois je paye, je paye ... et je demande quand est-ce que vous allez me présenter ? On a pas encore la place pour vous. Pendant trois ans !! Et j'ai eu mon code le 3 septembre 2009. Et il faut que j'ai ceci, ceci... après ils m'ont dit : on t'a trouvé une place pour le 22 juin 2012. Il faut faire encore quatre heures. J'ai dit qu'il n'y a pas de problème. J'ai compté tout ce que j'ai payé : 3200 € ! J'ai toutes les factures là. 3200€ !!! Si je vois ça là je pleure ! Le monsieur me dit vous allez encore payer deux heures de cours puisque je vous emmène sur le lieu de votre examen à Saint Priest. Je dis OK, je conduis, il y a mon mari dans la voiture. Il m'emmène là bas (sous l'émotion le propos devient confus). Il me dit, toi et votre mari il faut que vous travaillez sur tout le secteur, on ne sait jamais !

Avec mon mari donc on fait le circuit, y'a pas de souci. Et un jour on a aperçu une voiture d'auto école devant nous et il y a quelqu'un derrière. J'ai dit il y a quelqu'un qui fait la conduite accompagnée comme moi. Et nous on a continué notre chemin, eux devant, nous derrière. Je ne pense pas une seconde que c'est un moniteur... par malchance ils prennent le parcours que nous on prend. Il y a un feu. Le monsieur descend : « oui ce que vous faites là, vous voyez pas que c'est interdit ». je dis : « on fait quoi ? » « Vous n'arrêtez pas de nous suivre ! » je dis « monsieur, on vous suit pas, c'est un parcours que moi je fais, on a même pas fait 10 mn ensemble, on peut pas sortir car c'est un chemin étroit, il y a pas d'autre endroit pour sortir. Je vous suis pas, je fais la conduite accompagnée avec mon mari ». Il est rentré dans la voiture et on est rentrés à la maison. Et le troisième jour, je suis partie pour mon examen. Je ne sais pas si c'est une complicité mais je suis tombée sur LA personne et mon dossier est entre ses mains. Il regarde mon dossier et ça m'a paru bizarre franchement . Je comprends pas, je ne le reconnais pas. Et ce jour là j'ai mis ma perruque sur la tête. Comment lui peut me reconnaître ? Je savais pas... Il a fouillé les dossiers pour prendre mon dossier en bas. Il a regardé la photo et il a dit « madame venez ici. Il y a trois jours on s'est vu sur le circuit » « j'ai dit excusez moi franchement je ne savais pas que vous faites l'examen » « Ah non moi je ne vous fais pas l'examen. Avec moi c'est plié ». il m'a dit non catégoriquement.

Donc vous en êtes toujours au même point... Vous avez repassé ?

J'ai repassé. C'est pas facile je suis repartie voir l'association. Ils ont dit que c'est pas normal. Eux ils ont envoyé courrier sur courrier et je suis partie voir un avocat, tout tout tout. Après ils

⁴ Une heure de conduite coûte environ 30€.

m'ont dit « Bon vous allez repasser l'examen ». Je suis passée et je suis rentrée chez moi. Ils m'ont même pas envoyé de courrier jusqu'à aujourd'hui. Quant je suis passée là-bas ils m'ont dit que j'ai raté.

Long silence. Marcelle paraît abattue, au bord des larmes.

Tout à l'heure vous disiez que vous construisiez une maison au pays. Finalement ... (hésitation), vous voyez votre avenir comment ? Vous avez l'intention de revenir au Bénin ?

Oui. Je veux pas rester ici. Ah non non non. Déjà le problème de permis, la France ... Chris je n'ai pas les enfants qui sont encore en bas âge. Parce que je vois que ça c'est vraiment une injustice. Jusqu'à maintenant je peux pas te montrer le dossier de refus. C'est avec eux, ils m'ont pas envoyé. J'ai dit j'ai pas encore le cœur pour aller retirer mon dossier. Je vois que vraiment c'est un raciste. Excusez-moi, c'est un problème de racisme. Du fait des manières qu'ils ont fait jusqu'à la fin, je vois que franchement ma tête leur plait pas.

Est-ce que vous avez été confrontée à ce genre de racisme avant ça ?

Non je n'ai jamais eu ça. (devient confuse) Ca m'a vraiment... même les années où ils m'ont proposé... je suis ... comment... traumatisée par cette histoire. Je ne voulais même pas voir le moniteur, même l'inspecteur qui fait les examens. Pourtant mon mari me dit, il faut garder ton sang-froid. Et j'ai pris mon sang-froid, j'ai fait toutes les manœuvres qu'ils m'ont demandé. J'ai conduit en Afrique et j'ai fait la conduite accompagnée pendant ... trois ans !!! Et je vais rater mon permis encore ??? Donc c'est ... incroyable quoi. En tous cas moi, je veux pas faire ma vie ici. Je veux rentrer chez moi. Je veux même pas leur retraite. Dès que les enfants vont grandir et puis je rentre chez moi.

Vos enfants vous voyez leur avenir où ?

Moi je vois leur avenir ici parce qu'ils sont nés ici mais moi personnellement je me sens plus là. (silence) voilà...

(Je lui souhaite beaucoup de courage, la remercie et clos l'entretien mais la discussion continue. Je laisse l'enregistreur allumé)

Franchement je me sens bien là-bas plus qu'ici ... Je me sens pas ici parce que ... Ils [les enfants] vont pas accepter c'est pour ça que je suis obligée de rester. Mais peut-être ils vont commencer à grandir...

Est-ce que c'est seulement le fait des ennuis avec l'administration, les ennuis avec le permis ou c'est aussi la façon de vivre ici qui rend les choses difficiles pour vous ?

Non... je fais bien mon travail. Je n'ai pas de problèmes. C'est le problème de permis qui m'a vraiment poussée à bout parce que ... j'ai la voiture garée et je peux pas conduire. Et il faut que je recommence tout à zéro. Il faut qu'Angéla essaye de me trouver d'autres auto-écoles. Il y a une loi qui dit qu'il faut que je repasse dans la même auto-école.

Il y a des transferts de dossier possibles pourtant...

Je peux plus... Je peux plus les voir. Déjà il y a le moniteur qui me fait une leçon. Franchement je vois qu'il est vraiment... C'est moi qui a payé toutes ces leçons mais il me traite ... vraiment si je ne suis pas déjà engagée je vais me retirer quoi.

Vous sentez qu'il ne vous respecte pas...

Voilà !

[A ce stade il est très difficile de rester insensible et neutre sur un tel sujet. Je digresse sur une expérience similaire de racisme vécu par mon épouse dans une auto-école, une expérience humiliante et au final coûteuse].

La pauvre... franchement il y a beaucoup de gens ... pour dire la vérité il y a un jeune homme qui ... (suite très confuse) Il faut que l'administration aide cette personne. (Digressions sur des

cas similaires puis elle revient à l'examen). Je te jure j'ai fait le créneau sans façon ! Toutes les manœuvres j'ai fait ! Il m'a posé les questions, j'ai tout répondu. Je ne sais pas quelles astuces ils ont cherché pour me faire échouer. Et la personne regarde l'argent que j'ai déjà dépensé, et le temps que j'ai déjà fait et depuis trois ans et ils n'ont pas trouvé des places. Moi j'ai tout analysé ça, ça me fait vraiment (mot incompréhensible).

Vous retournez souvent au Bénin ?

J'y vais deux fois par an. Je suis rentré du Bénin ça fait même pas encore deux mois.

Vous y restez combien de temps ?

Si je pars ça fait six semaines. (Digressions et plaisanteries sur le fait qu'Angéla ne pourra pas se faire coiffer en janvier)

Et là-bas qu'est-ce que vous dites aux gens qui veulent venir en France ?

Ah tout le temps je le dis. C'est pour ça qu'avec mon mari on veut pas s'engager pour une personne pour le faire venir en France. On veut pas. Si t'as déjà eu ton visa et tu viens nous voir on peut t'aider. Mais jusqu'à maintenant je n'ai fait venir personne.

Est-ce que les conditions d'accueil au Bénin et en France sont les mêmes ?

Non ce n'est pas les mêmes. Si les Français vont au Bénin, Ils sont trop bien accueillis. Mais les Africains si on vient en France on est pas accueillis. On est pas du tout, du tout, accueillis, franchement. Si y'a un Français qui est venu en Afrique et toi tu es Béninois et que vous êtes dans le même rang ils vont faire sortir le Français et faire ce qu'il veut et toi qui est Béninois ils te regardent même pas. Un jour quand je suis partie en Afrique, tout le monde devait rentrer dans le hall parce que je devais accueillir mes invités qui sont arrivés, aujourd'hui c'est interdit, personne ne rentre. On est restés dehors. Il y a un couple de Français qui est arrivé, ils ont ouvert la porte, eux sont rentrés. Ca m'a vraiment énervé. Parce que la manière dont ils nous traitent en France, eux chez nous en Afrique, ils sont comme des rois. Ils sont comme ... je ne sais comment je vais expliquer. Ca m'a vraiment énervé. J'ai dit au gars si il savait comment ils nous traitaient nous les peaux noires en France dans leur pays, vous allez pas les faire rentrer comme ça. On est comme des serpillères pour eux en France. Pourtant si eux viennent là-bas ils sont comme des reines et des rois. Ils sont pas bien...

Merci Marcelle pour ton témoignage.

ROCCO ALTAMURA, Italien, né en 1939 à Bari (Italie), arrivé en 1956

Rocco Altamura a 73 ans. Il est né le 3 mai 1939 dans les Pouilles, à Ruvo di Puglia dans la province de Bari. À cette époque le Sud de l'Italie est sous-industrialisé et agricole. Avant de quitter son village d'origine, il travaille comme son père à la campagne dans les cultures typiquement méditerranéennes: les olives, la vigne, les amandes et le blé. La pauvreté l'amène à quitter l'école à 11 ans, après le cinquième année d'école élémentaire et à devenir ouvrier agricole. Son salaire est très bas et Rocco Altamura se retrouve soutien de famille: il est l'aîné de quatre enfants et son père est devenu invalide lors de la guerre en Albanie, où il a été mobilisé en 1939. Rocco décide de partir en France en 1956 « pour faire une autre vie ». Il arrive à Lyon à 17 ans en tant que « touriste » avec le consentement de ses parents (il est encore mineur). Lors de son arrivée, il ne connaît pas la langue française, ni orale, ni écrite ; il l'apprend sur le tas et à l'école, inscrit par son entreprise en formation permanente. Rocco Altamura est très fier: à Lyon il commence à travailler dans une entreprise de bâtiment comme qu'apprenti, puis, avec le temps, il monte dans la hiérarchie jusqu'à devenir « OHQ » (ouvrier hautement qualifié).

L'entretien a été effectué à Villeurbanne chez Rocco Altamura (rue des Bienvenus) le 31 octobre 2012 et a duré une heure. Sa femme était présente et elle est intervenue de temps en temps. J'ai les mêmes origines que mon enquêté (italienne), il a donc été tentant de faire l'entretien en italien.

Quels sont votre nom et votre prénom?

Altamura Rocco.

Où et quand êtes-vous né?

In Puglia, provincia di Bari, a Ruvo di Puglia [En Puglia, province de Bari, à Ruvo di Puglia]. E sono nato il 3 maggio 1939 [Et je suis né le 3 mai 1939].

Désolée mais c'est mieux de faire l'entretien en français...

Ah bon, d'accord. Mais là, sur la date de naissance c'est pas un problème...

D'accord. Quelles langues parlez-vous?

L'italien, le français.

On a préparé une première série de questions sur le départ du pays d'origine. Quels sont le pays et la région desquels êtes-vous parti?

Je suis parti d'où je suis né, Ruvo di Puglia, j'ai pris le train à Bari et je suis venu ici à Lyon parce que j'avais une famille que... enfin, une famille... c'était pas une famille, c'était une connaissance que mon père avait connu... ils étaient à la guerre en Albanie ensemble... et ils ont fait connaissance... et comme lui il ne savait pas...

Mais avec qui avait-il fait connaissance?

Avec un monsieur qui était à la guerre comme lui, qui était du pays où je suis né. Ils étaient du même pays, tous les deux, de Ruvo di Puglia. Et ça fait que, comme lui, il savait pas écrire, bon, c'est mon père qui écrivait à sa femme et comme ça, ça, ça... Ils étaient très intimes parce que, évidemment, mon père écrivait à sa femme pour lui dire les nouvelles. Et en même temps ma maman est morte [?] quand j'étais tout petit parce que évidemment moi je suis né en '39... la guerre... mon papa, il partait... moi je suis né le 3 mai et mon papa, au mois de juin, il partait en guerre. J'étais tout petit, je connaissais pas mon papa.

Lors de votre départ de la Puglia, quel âge aviez-vous? Étiez-vous marié, par exemple?

Non, moi, je suis venu en '56. J'avais 17 ans et demi.

Vous étiez très jeune...

Voilà.

Donc vous n'aviez pas d'enfants...

Non, je n'avais pas d'enfants. J'étais célibataire. Enfin, même mon papa et ma maman, ils étaient obligés d'aller aux carabinieri pour me faire... Parce que je suis venu comme touriste ici, moi. Et c'est comme ça que j'ai pu... Ils ont été obligés d'aller chez les carabinieri pour qu'ils « firment » [signent] signent, pour me faire sortir du territoire, autrement j'avais pas le droit. J'étais pas majeur. J'avais pas le droit de venir ici parce que j'avais pas 21 ans, j'étais pas majeur, j'avais pas le droit. En suite, bon, ils m'ont fait tous les papiers, j'ai pu avoir mon passeport et je suis venu ici.

On a dit que vous êtes venu en France à 17 ans et demi...

Voilà.

Et pourquoi êtes-vous parti?

Eh bien, je suis parti parce qu'en '56, l'hiver '56, il a fait tellement froid, il y a eu tellement de neige que ma situation, là-bas, familiale... mon papa, il était paysan, il travaillait les olives, la vigne, les amandes, et tout ça... et le blé un peu, mais c'est tout. Et ça avait tout gelé. Et déjà qu'il y avait pas beaucoup de travail, on gagnait pas beaucoup, moi, je ne pouvais plus... j'ai plus voulu rester. Je dis: « Je vais essayer... ». Surtout qu'on avait cette connaissance, ici en France, quand ils venaient... parce que, comme je vous ai dit, comme mon papa a fait la guerre avec ce monsieur, quand il est venu en Italie, qu'ils sont rentrés tous les deux, ensuite bon... mon papa a été parrain d'un de ses enfants. Ça fait qu'on s'est... on a lié de... comme famille mais... on était... mon papa, il les connaissait pas du tout ces gens là. Puis, après, par la suite, ils se sont fait vraiment copains et il a baptisé [il a été parrain de] deux même, parce qu'un enfant qui est né et qui avait été baptisé est décédé et puis, il en a baptisé [il a été parrain d'] un autre. Et quand ils venaient en Italie le mois d'août en vacances, il m'a demandé, comme moi je disais qu'ici... faire le paysan... je voulais... moi, j'avais 16 ans, 17 ans... et je voulais aller au cinéma mais mes parents, ils ne pouvaient pas parce qu'ils avaient pas d'argent, ils risquaient pas de me donner quoi qu'il se soit. Et alors c'est là que j'ai décidé de venir en France pour faire une autre vie. Et je suis venu, après quand ils m'ont fait tous ces papiers, je suis venu ici.

On a dit que vous aviez une sorte de réseau personnel qui vous attendait ici...

Oui, j'avais une personne qui m'attendait quand même...

Et est-ce que vous aviez aussi un réseau institutionnel qui gérait, par exemple, les contacts avec un possible lieu d'emploi? Ou encore, est-ce qu'il y avait déjà ici à Lyon quelqu'un de votre famille? Êtes-vous le premier de votre famille à émigrer ici?

Oui, j'étais le premier. D'ailleurs, je suis l'aîné de la famille, on était quatre enfants. J'étais l'aîné moi... et oui... et c'est moi que... je suis parti le premier, j'abandonnais mes parents.

Pour ce qui concerne le voyage, quels ont été les moyens de locomotion que vous avez utilisés?

Eh bien, j'ai pris... on m'a accompagné du pays où je suis né, de Ruvo, ils m'ont accompagné à Bari et à Bari j'ai pris le train et... j'ai pris le train le soir parce qu'à cette époque c'était du charbon, c'était pas du... il y avait pas de TGV, eh... c'étaient des trains charbon qui mettaient du temps... j'ai fait Bari – Milan. À Milan il a fallu que je descende, c'était la première fois que je voyageais, moi, j'avais jamais quitté le pays... je vous explique pas!

Ça a été un choc...

Eh bien, oui... et puis... bon, on était pas, on est pas majeur, jamais quitté la famille, tout ça... me

trouver... quand je suis descendu à la gare de Milan, vu la gare comme qui était grande... et puis savoir où c'est qu'il fallait que j'aille prendre l'autre train pour venir à Lyon... En plus, bon, que je venais en France et je savais pas parler français... rien du tout.

Et vous étiez tout seul...

Et j'étais tout seul... Et c'est là que bon, en demandant, enfin, essayer de... et ça fait que j'ai attendu et puis, après, j'ai pris le train... parce qu'à Milan je suis arrivé à 06h00, 06h et demi du matin et après, j'ai pris le train vers 10h00 et je suis arrivé à 10h et demi du soir ici. Ça fait que j'ai tourné de la veille jusqu'à le lendemain soir. Et là, il y avait ce monsieur, où... j'allais chez lui... qui m'a dit de venir et puis que je suis venu avec. Il avait un fils qui avait mon âge.

Qui a payé le voyage?

C'est mes parents. Il a fallu faire le billet. Et quand je suis venu ici, bon, c'était peut-être pas le tout... et mon cousin, enfin, mon cousin... je disais après que c'était mon oncle et ma tante mais c'était rien du tout pour moi. C'était juste pour la parade des autres qui mi disaient: « Où tu es? » Je leur disais: « Bien, je suis chez ma tante et mon oncle ». Mais c'était pas ça du tout. Voilà. Et alors.. Bah, après, bon... avec son fils qui travaillait dans une usine, ils ont voulu me mettre avec lui. Et quand je suis allé voir le patron, le patron de l'usine, pour faire, on faisait des fauteuils, de... tout ce qui était mobilier, lits, fauteuils, tous les trucs comme ça. Je voulais travailler à l'intérieur, moi. Et puis là, le patron, il voulait bien, mais... à Lyon, ils ne voulaient pas, quand j'ai demandé pour me faire mes papiers... il fallait que je trouve un patron. Et comme ce monsieur, il m'a fait un papier comme quoi il voulait m'embaucher, quand je suis allé à la Chambre du Travail, ils m'ont dit: « Non, on peut pas vous faire les papiers. Si vous voulez, le seul endroit qu'on peut vous faire les papiers, si vous voulez rester en France, c'est dans le bâtiment »... Alors de là, ce monsieur qui m'a pris que je disais que c'était mon oncle qui travaillait dans une entreprise de bâtiments, il a demandé à son patron et c'était l'entreprise Bonnel et eux, ils m'ont fait un contrat. Ils m'ont embauché avec un contrat d'un an. Et ça fait que, avec ce contrat, j'ai pu obtenir ma carte de travail pour pouvoir travailler, sinon j'étais obligé de retourner en Italie... Surtout j'étais pas majeur.

On passe aux représentations: quelle image aviez-vous de la France avant l'arrivée?

Bah, je m'attendais... la France... quand on parlait de la France, c'est comme maintenant on dit l'Amérique! Bon, pour moi c'était un pays autre le Sud de l'Italie parce que, bon, il y avait beaucoup de monde qui allait dans le Nord de l'Italie mais bon... moi, j'ai eu l'opportunité de venir ici et bon, j'étais content de voir la France, quoi... Puis, après, quand je suis allé vers le soir, une nuit, c'étaient des immigrés aussi... parce que ces gens qui m'ont accueilli, oui, ils sont venus en 1947 en France. Et oui, parce qu'il a fait la guerre en Italie...

En Albanie...

Alors, in Albania [en Albanie], et puis, après, après la guerre, comme il y avait pas beaucoup de travail, il est venu ici et lui, il était maçon. Et ça fait que lui, il est venu avec un contrat, comme émigré. Et comme ça, lui, il a fait la demande à son patron, avec lui je suis allé au bureau et il m'a embauché, il m'a fait le contrat et il m'a embauché et puis là, j'ai pu avoir la carte de séjour et la carte de travail et qui était renouvelable tous les deux ans.

D'accord. On retourne aux représentations: est-ce que vous avez alors trouvé ce que vous imaginiez avant de partir?

Bon, vous savez, à cet âge là, je sait pas si on a beaucoup d'imagination, surtout à cette époque...

Bon l'imagination, moi, c'était que j'ai trouvé... quand ce monsieur il m'a amené vers les Cordeliers, qu'on était à se promener, Place des Terreaux... tout ça, je trouvais ça magnifique, bon, mais...

C'était quel mois?

C'était le mois d'août. Je suis arrivé le 2 août.

Donc il faisait chaud...

Beau, voilà.

Et pour ce qui concerne les comportements à votre égard des gens qui vous entouraient? Comment étaient-ils?

Eh bien, les gens étaient bien sympa! En plus, bon, dans le quartier où on habitait, parce que vous savez, comme à l'heure actuelle, les Algériens, les africains, si on veut, du Nord, ils vont tous ensemble. Où il y en a un, il y a les autres qui arrivent. Et nous, c'était pareil, à cette époque. Il y avait, où j'habitais, à Monplaisir-La-Plaine, là-bas vers la rue Heyrieux, c'était que des Italiens.

C'était le quartier italien...

Le quartier... c'était... en plus, c'était dans une cour et on appelait même la Cour des Miracles. Parce que, bon, c'était vraiment... il y avait que des Italiens et il y avait deux français et que ces français étaient à peu près comme nous, quoi... et puis ils nous aimaient bien. Moi, je sais que la fille de ce français, comme moi, je venais d'arriver, Eh bien, elle me faisait... quand j'avais besoin d'écriture pour mes papiers, tout ça... Eh bien, elle m'aidait à faire ce que j'avais besoin parce que moi, je ne connaissais rien. J'étais pas...

Est-ce que le quartier était grand?

C'était le 8ème. C'est vers les États-Unis, là-bas... c'est vers... si vous prenez le métro, c'est vers le Bachut, je sais pas, l'avenue Berthelot, l'avenue Ambroise [?] et puis la rue Heyrieux c'est juste après, enfin, par là-bas...

Et les immeubles étaient habités par des Italiens...

Oui, c'était pas un immeuble, c'était toutes des petites maisons et puis... un peu à l'extérieur, si on veut, du centre vraiment, c'était pas le centre là, c'était à l'extérieur. Maintenant, depuis '56-'60, tous les bâtiments qu'ils ont fait là-bas, maintenant... c'est devenu comme le centre mais... à l'époque...

C'était donc pas un cas qui vous habitiez là-bas...

Oui, là-bas... comme moi, j'habitais là-bas, d'autres, mettons comme la famille de ma femme, son grand-père et sa mère quand ils sont venus, ils habitaient vers le Tonkin, là-bas, le quartier du Tonkin, vers la Doua. Eh bien, c'étaient tous...

Est-elle aussi d'origine italienne?

Oui, ses parents... d'origine italienne.

Est-ce que vous vous souvenez de comportements xénophobes ou racistes de la part des français à votre égard?

Oui, oui, oui. À cette époque, surtout sur le travail, il y en avait beaucoup qu'ils étaient racistes et surtout ceux qu'ils avaient été à la guerre, qu'ils ont été à Montecassino et qu'ils se sont fait tabasser, enfin, ils étaient venus pour aider à libérer l'Italie d'Hitler, enfin, des Allemands, de Mussolini, alors, ils étaient pas contents... on me disait: « Salut Macar, tu viens ici maintenant travailler, et moi, je me suis... j'ai perdu mon œil là-bas! » Il y en avait un qui avait perdu un œil et bon... Il était gentil avec moi parce qu'il... mais, malgré tout, au début, avant de me connaître, Eh bien, il m'a... on se faisait insulter comme... il y a eu tous les immigrés, ça c'est la logique. Et

moi, je comprenais bien, d'ailleurs, ce qu'il disait: « Mais, vous avez raison, parce que vous êtes venu là-bas, en Italie... et puis, vous, vous... je viens pour gagner notre pain ici! » Mais, c'était la vie, moi, c'était pas de ma faute... Et j'ai dit, bon, d'ailleurs, j'ai dit, moi, j'en veux même à Mussolini parce que si je me trouve ici, c'est parce qu'il n'a pas fait ce qu'il fallait pour le Sud et en plus, mon père est parti à la guerre, il est venu invalidé de guerre! Il était malade et, d'ailleurs, c'est pour ça que moi, après, j'étais chef de famille et il fallait que je viens travailler pour gagner.

Et, avant, j'avais compris que vous aviez plus votre mère...

Oui, oui, j'avais ma maman mais les femmes, là-bas, travaillaient pas. Il y avait que les hommes même pour travailler juste à la campagne, il y avait pas d'usines, il y avait rien dans le Sud.

Maintenant on passe aux aspects administratifs: est-ce que vous aviez une carte d'identité à votre arrivée? Et, d'ailleurs, est-ce que vous pouvez m'expliquer de nouveau les différentes démarches pour obtenir votre contrat de travail?

Eh bien, justement, quand je suis venu, moi, j'avais juste la carte d'identité italienne et, puis, le passeport italien, c'est tout. Bon, et c'est là qu'ils me faisaient les papiers si je trouvais un patron qui me faisait un contrat, du moment que le patron, il m'a fait un contrat, qu'il m'embauchait chez lui pendant un an, là, on m'a pu... le Service Étrangers à la Police, ils m'ont fait un S.P.I.C [?], avec le S.P.I.C [?] et le contrat, je suis allé dans un autre bureau, pour trouver du travail et pour me faire une Carte de Travail et on m'a fait tout ça parce que j'avais quelqu'un qui me faisait travailler, parce que si je trouvais pas de patron, il me faisait pas travailler.

Comment avez-vous fait pour trouver le patron?

Par rapport au monsieur que, je suis venu ici, que lui travaillait déjà. Et lui, il en a parlé à ce patron... que lui, il avait un neveu soi-disant parce que c'était pas vrai.

Et c'était une entreprise de bâtiment...

Oui, de bâtiment.

Quels ont été vos rapports avec l'administration? Par exemple avec la mairie ou la préfecture de Lyon, avez vous eu des problèmes?

Bon, oui parce qu'il y avait tellement de monde aussi quand... à faire la queue... et puis, vous savez ils étaient pas bien... et puis, parfois, bon... nous, moi, je comprenais pas le français. Quand ils me parlaient en français, je comprenais: « Comment tu t'appelles? » Je disais mon nom et puis c'est tout! C'est sûr que c'était plus de la même chose qu'à l'heure actuelle, parce qu'à l'heure actuelle, tous les bureaux, ils parlent... et puis, tous ceux qui viennent, ils parlent presque français, c'est tout à fait différent. À cette époque c'était vraiment...

Et, en plus, quand vous viviez à la « Cour de Miracles », vous ne parliez que l'italien, j'imagine...

En plus! Bon, il y avait juste le travail et au travail aussi! Il y avait aussi des Italiens. Parce que, en principe, à cette époque, tous les maçons c'étaient des Italiens... après pas tous mais il y avait bien 40% d'Italiens.

Et donc, comment avez-vous été traité dans ces bureaux dont on a parlé?

Bon, ils étaient... Ils nous traitaient un peu comme des bêtes, ils nous... ils étaient pas tellement chaleureux avec nous. Et puis, il y avait tellement de monde... Ils étaient surmenés, ils étaient énervés. Et puis, bon, les premiers qui passaient, ils étaient bien reçus et puis, des fois, à la fin... ils en avaient marre parce que bon, soit qu'on comprenait pas ce qu'ils nous disaient, soit qu'ils s'énermaient, quoi... Et puis, c'était pas facile. Bon, mais... c'était la vie, c'était comme ça. Ça c'est surtout les premières années, à la fin... dans le moment quand il a fallu faire tous ces papiers.

Oui mais, en fait, ce qui m'intéresse c'est le début, l'arrivée en France, le premier travail...

Le premier travail c'était... j'étais... ils m'ont embauché, ils m'ont fait un contrat de travail... parce que, comme je ne connaissais rien dans le bâtiment, comme aide-maçon, comme manœuvre, quoi... ils m'ont même pas mis manœuvre, on disait « perfectionnant » à l'époque. La première fiche de paye que j'avais, c'était « perfectionnant », comme si j'apprenais, comme si j'étais un apprenti. Au moment, je n'allais pas à l'école, il y avait pas de...

Justement, ici avez-vous fréquenté l'école?

Bon, non, à cette époque, non. Par la suite oui, mais pas tout de suite.

Et après, qu'est-ce qui s'est passé?

Alors, avec cette entreprise, parce que là-bas il y avait beaucoup plus de français et puis le chef qui avait... on s'entendait pas bien... le monsieur qui m'a fait embaucher, là, un jour, avec le chef, il s'est disputé, et puis, à cette époque, il y avait beaucoup de travail, les gens, ils disaient, au chef, au patron: « Je suis pas content, donne-moi mes sous ». Et puis, le lendemain, ils allaient travailler ailleurs parce qu'il y avait beaucoup de travail. Et comme ils étaient en recherche d'ouvriers, ils avaient pas de peine à trouver du travail, à cette époque. C'est pas comme maintenant, que si vous faites une faute, « dehors », vous êtes au chômage et que vous trouvez plus de travail. Mais à cette époque, il y avait beaucoup de travail. Alors ce type, là, il a dit: « Allez, je m'en vais ». Et il est parti. Qu'est-ce qui s'est passé? Le chef était en colère parce que lui, il était parti, qu'il l'a laissé tomber, comme ça... et après, il m'en voulait, à moi. Et moi, j'en ai bavé. Le soir je rentrais à la maison, après une journée de travail parce qu'à cette époque on faisait 10 heures par jour. C'est pas comme maintenant! 10-11 heures, ça dépendait.

Où travailliez-vous à cette époque?

C'étaient des bâtiments. Moi, à cette époque, j'habitais, justement, en rue Louis Guerin, dans le 8ème, je prenais le 23 jusqu'à Bellecour et de Bellecour j'allais à Saint Jean, je prenais le 30 et j'arrivais à Saint-Julien-le-Roux. Et c'était là qu'il y avait le bâtiment qu'on faisait, c'était une école qu'on faisait, qu'on bâtissait.

Je suis curieuse par rapport au type du logement où vous avez vécu au début...

C'était avec cette famille. On était en trois dans un lit. Dans une pièce à trois.

Et quelle la composition de cette famille?

Quand ils sont partis, ils avaient que deux enfants. Il était marié, il était parti avec deux enfants et sa femme. Et puis, ici, après, il ont eu encore deux enfants. Ils étaient quatre. Le mari, la femme et quatre enfants. Et j'habitais avec eux. Et je dormais avec ses enfants parce qu'il y avait pas une chambre à part. Parce qu'à cette époque les appartements... c'était pas comme maintenant que chacun a sa chambre. Avant, avec deux chambres... ça suffisait pour tous!

Comment avez-vous appris la langue?

Je l'ai appris sur le tas. À force de fréquenter les Français, à parler... c'est comme ça que j'ai... j'écoutais et puis j'ai appris à... comme ça. Comme j'ai appris mon métier, voir travailler les autres, comment qu'ils faisaient... j'ai vu et j'ai appris.

Est-ce que vous avez aussi suivi des cours de langue le soir, par exemple?

Bon, moi... avec cette entreprise qui m'avait fait mon contrat, au bout de huit mois comme j'avais des problèmes avec le chef, là... parce que le soir je rentrais à 18 ans... oui, j'avais même pas encore 18 ans, je pleurais tout le temps. Le soir je n'avais marre parce que ce type... qui me

disputait tout le temps... et ce monsieur où je dormais que je disais que c'était mon oncle, bien, lui, il disait: « Mais, tu lui dis... ci et ça! » Moi, je savais même pas qu'est-ce que ça voulait dire. Moi, j'allais le lendemain, je lui disais: « Ci et ça! » Eh bien, c'était pire! Alors ça fait qu'au bout de huit mois...

Pourquoi vous vous disputiez?

Parce qu'il m'en voulait. Parce que ce monsieur, il est parti de l'entreprise, il ne voulait pas, il y a eu une dispute...je sais pas quoi... je comprenais pas, moi, à cette époque. Alors ça fait qu'il m'en voulait, alors moi, quand j'ai vu ça, encore que ce monsieur où j'habitais, là, il connaissait d'autres de mon pays qui travaillaient chez Pitance, dans une autre entreprise de bâtiments. Alors il m'a dit: « Écoutes, tu laisses là, tu vas voir là-bas et ils vont te prendre ». Je suis allé un soir voir ce... un chef de chantier et lui, il parlait italien. Alors là, j'ai pu m'expliquer comme il faut, parce qu'il m'a demandé pourquoi je m'en allais, ci et là... une fois que je lui ai tout dit, il m'a dit: « Bon, tu te fais pas de soucis », il m'a fait un papier, il m'a dit: « Demain » parce que c'était un jour... ah, non! L'après-midi parce que j'avais pas été travailler, l'après-midi, il m'a dit: « Tu vas à rue... » Comment s'appelle... rue de Tolstoï, *non, pas rue de Tolstoï, après rue Gambetta, là, où il y avait le bureau... avant d'arriver à Grange Blanche là...*

(Sa femme répond: « Cours Albert Thomas »)

Cours Albert Thomas, voilà, merci. Au Cours Albert Thomas, je suis allé là-bas, il y avait le bureau qu'il y avait une secrétaire, elle aussi parlait beaucoup italien parce qu'il y avait beaucoup d'Italiens, eux, ils ont fait venir des trains complets d'Italie, cette entreprise là.

Parce qu'ils avaient très besoin de main d'œuvre...

Beaucoup de main d'œuvre... ils étaient, à cette époque, quand je me suis embauché, ils étaient 1200 ouvriers. Il y avait quelques français, il y avait des gens de...

(Sa femme répond: de la Creuse)

... voilà, de la Creuse, il y avait des gens de loin, tout ça, qui venaient travailler à Lyon mais des vrais Lyonnais, il y en avait pas beaucoup, des maçons, parce qu'ils faisaient d'autres choses! Alors, ils avaient besoin de main d'œuvre étrangère. Alors la majorité, c'était les Italiens.

Parce qu'ils les payaient moins cher...

Oui, ils les payaient moins cher et puis l'italien, il est travailleur et il savait travailler. Ça, il faut pas l'oublier aussi! L'italien, il disait toujours: « Oui, oui, oui, oui » Il travaillait, il rouspétait jamais. Alors ça fait que, bon... et là, ce monsieur qui m'a fait ce papier, j'étais allé voir la secrétaire et là, ils m'ont embauché. Et comme j'étais embauché j'ai demandé mon solde à l'entreprise et comme je suis pas resté un an complet, le patron, il m'a fait payer mon contrat. Déjà qu'il me payait pas beaucoup et en plus, il a fallu que je me paye mon contrat ! Et là après, chez Pitance, c'est là que j'ai commencé en aide-maçon et puis, comme ils ont vu que je travaillais, que j'en voulais à la vie et puis que je travaillais et c'est là qu'ils m'ont poussé, qu'ils m'ont aidé et j'étais bien et c'est là qu'ils ont commencé à me passer petit-maçon, maçon... d'aide-maçon à maçon... à cette époque c'était « P1 » [OP, ouvrier professionnel 1], après « P2 », « P3 », « OHQ » [ouvrier hautement qualifié], ça veut dire ultime qualifié, vous voyez au bout des années...

Et quand je me suis marié, après, j'étais toujours chez Pitance parce que j'ai fait toute ma vie, après, chez Pitance, j'ai pas quitté l'entreprise, après. Et on était marié, j'avais même les deux filles et quand ils ont vu que moi, j'avançais beaucoup, ils ont dit: « Bon, est-ce que tu veux aller à l'école? » Même pas! Ils m'ont pas demandé si je veux! Comme j'étais aux travaux, il est venu un jour et il m'a dit: « Allez, tiens, tu vas y aller à l'école toi! » Moi je dis: « À l'école? Qu'est-ce que tu dis? Pourquoi il faut que j'aille à l'école? Je connais rien, je sais pas écrire, je sais pas

lire! » « Ça fait rien. Tu vas y aller et puis c'est la formation permanente! » On appelait ça... Et ça fait que, à cette époque, je vous ai dit que je faisais 10 heures, 10 heures et demi de travail, et le soir à 20h on allait à l'école et on sortait à 21h et demi. Deux fois par semaine. Et c'est là que j'ai commencé à apprendre à écrire comme il faut, fin, moi, bon, je commençais aussi à bricoler un peu mais pas...

Est-ce que c'était seulement des cours de langue?

Cours de langue, il y avait la langue française et il y avait aussi du dessin du plan... un plan, regarder le plan, comment qu'on fait un bâtiment, comment que ci, comment que ça... ils m'ont aidé et j'ai fait deux ans là-bas. Mais moi, malgré tout, sur le chantier, j'ai tellement voulu apprendre des trucs, il y avait des chefs là... que j'allais et puis je regardais comment qu'ils faisaient, comment qu'il était le plan, je demandais, on m'a expliqué...

Et l'école, était-elle privée?

C'était une école... comme... c'était une école privée, quoi. C'était l'État qui payait parce que l'entreprise m'a envoyé là pour la formation permanente, c'était une aide que l'État faisait au patron et il mettait à disposition des locaux et puis des professeurs qui nous apprenaient le soir.

Et vos filles, ont-elles vous aidé avec l'apprentissage de la langue?

Pas beaucoup, pas beaucoup. Bon, bien sûr et puis ma femme, elle sait pas parler italien, elle parlait que français. Alors avec ma femme je continuais à me... à apprendre à parler, quoi. C'est pas que je sais, ma femme, je me débrouille maintenant.

Elle est pas italienne, votre femme...

(Sa femme répond: non, je suis née à Villeurbanne. Mes parents, ils se sont rencontrés ici. Ils se sont mariés ici et ils ont fait une famille, quoi).

Et les deux, ils étaient Italiens...

Italiens, voilà.)

A. Rocco

Non, elle est française. Sa maman, elle est venue, elle avait 14 ans. Et elle s'est mariée là. Elle est venue d'Italie, italienne.

Est-ce que vous avez trouvé des rapports de solidarité avec votre voisinage (on parle toujours du début)?

Bon, si. On était solidaire, surtout... il y avait beaucoup d'Italiens où on était, parce qu'après on a déménagé. De là-bas, on est venu à Villeurbanne et il y avait aussi beaucoup d'Italiens mais même les Français qu'on avait à côté, ils étaient quand même assez... assez sympas et puis nous, bon, à l'époque, on était pas des gens que... parce que je n'ai jamais brûlé des voitures, je n'ai jamais été cassé, je n'ai jamais été volé, je n'ai jamais... alors ça fait que j'avais quand même le respect de tout le monde. Au contraire, même, je respectais beaucoup les Français parce qu'ils m'ont accueilli ici et qu'ils m'ont donné du travail et puis ils m'ont... alors je trouvais que... Parce que bon, un exemple: moi, je me souviens, quand je suis venu, dans la cage à escalier il y avait une petite coupelle qu'on mettait le lait avec des sous, le matin à 04h00 le laitier, il passait, il demandait d'aller dans les étages et il mettait le lait... ils avaient l'habitude de laisser, chaque palier, chaque locataire, chaque personne qui voulait et si il mettait juste, bon il prenait l'argent... et si il fallait de rendre la monnaie, il lui laissait de la monnaie. Et personne touchait rien! Et moi, ça, ça a été quelque chose... parce que moi, je venais du Sud. D'abord on voyait pas beaucoup de monnaie, pas beaucoup d'argent et puis, quand je voyais que les gens piquait pas, personne touchait... J'étais émerveillé de tout ça, pour moi ça a été quelque chose de grand.

Voilà des gens bien, des gens honnêtes, des gens formidables. Et moi, bon, c'était pas parce qu'il y avait cet argent que je touchait quoi qu'il se soit. Je passais et je touchais jamais rien parce que j'ai quand même eu une éducation de mon père et ma mère que...

Et donc le rapport avec le voisinage était bon ?

Bien, bien. Il y a pas eu beaucoup de voisinage que j'ai... bon, en plus, bon s'il faut dire ce qu'il est, moi aussi j'étais correct, et j'ai toujours voulu que les autres soient corrects...

Et peut-être aussi que vous partagiez quelque chose de commun, surtout avec votre voisinage italien...

Oui, mais il y en avait qui venaient d'Italie toute de suite, mais il y en avait qui étaient là depuis la première Guerre, comme la famille de ma femme, eux, ils étaient déjà habitués, bon, les rapports étaient bien, quoi. Mais pas plus, quoi. C'est pas parce qu'il me manquait à manger, qu'on me donnait à manger non plus! Ça... chacun dans son coin et si on avait besoin d'un conseil, bon, on lui donnait un conseil mais c'est tout, ça s'arrêtait là. Je n'ai jamais tendu la main! Parce qu'à cette époque, ça n'existait pas de tendre la main. Maintenant tout le monde... vont à la mairie... vont là, là... ils tendent la main, il y a beaucoup d'associations, avant, il y avait pas! Il y avait pas tout ça! Même, même le Consulat, des fois, quand j'y allais parce que j'avais besoin de papiers ou de quoi que ce soit... le certificat de naissance pour mes papiers et tout ça, c'était pas toujours évident! Surtout que je venais du Sud de l'Italie parce que même le Consulat, c'était à peu près, tous les gens de Rhône ou des gens du Nord, donc qu'ils étaient au Consulat. Nous, quand on arrivait, ils nous prenaient vraiment comme des bestiaux! Comme des bêtes! Et ils étaient pas tellement gentils avec nous. Sauf si on était avec eux qu'on allait faire du travail ou qu'on apportait une cagette de ci ou de là comme ça se faisait en Italie à l'époque!

Comment communiquiez-vous avec votre famille en Puglia?

D'abord avec... l'écriture, les lettres, par la poste. Et puis, après, il y a eu le téléphone et alors ça nous a sauvé beaucoup, le téléphone.

Est-ce que vous leur communiquiez vos soucis, votre tristesse?

Je leur disais pas trop, non, parce que déjà ma mère, elle était... elle voulait pas que je vienne ici. (Sa femme répond: Sa mère était contre.)

Alors, je lui disais jamais que j'étais... puis, en plus, bon après... au début quand j'allais, je ne gagnait pas beaucoup d'argent parce que j'allais tous les ans pour les vacances en Italie. Mais, ensuite, il a dû que, bon, j'ai gagné ma vie parce que j'en ai voulu, j'ai avancé, j'ai passé d'échelon, j'ai gagné bien ma vie, après! Mais, bon, pour eux... ici, en France, on trouvait des sous partout! On ne travaillait pas! On avait juste à se baisser, quoi!

Et c'était un peu ce que vous communiquiez à votre famille...

Voilà. Voyez ce que... bon. Après, moi j'étais chef de famille, je gagnais, je travaillais, je payais ma pension et le reste, j'envoyais tous les mois de l'argent pour vivre! Parce que j'étais soutien de famille, j'étais. Eh bien sûr, ma maman, elle trouvait qu'elle n'avait jamais assez! Mais moi, quand je suis venu, je n'avais pas un métier, j'étais pas déjà qualifié pour gagner beaucoup d'argent. Ils m'ont appris, j'étais un apprenti, un apprenti gagne pas beaucoup d'argent! Vous, maintenant, avec ce que vous faites, vous devez pas gagner beaucoup d'argent! Au contraire, vous coûtez encore à la famille. Tandis que moi, à 17 ans, même quand j'étais là-bas et j'allais ramasser les olives et tout, ma paye, elle allait! Parce que moi j'ai fini l'école, io fatto la quinta elementare (j'ai fais le cinquième année d'école élémentaire). J'ai fini l'école, j'ai eu 11 ans le 3 mai, sans joie. J'ai fini l'école et en juillet j'allais ramasser les amandes, on allait pomper la

vigne, j'allais apporter de l'eau avec du vitriol dedans pour tout ça. À 11 ans, j'ai commencé à travailler. Et ce que je gagnais, je gagnais pas beaucoup à cette époque, je me souviens que là-bas en Italie, le pain c'était 5 liras le kilo, 4,15 liras le kilo, eh bien, moi, je gagnais 2 kilos de pain dans une journée de 9 h, 10, 11 heures de... voilà.

Est-ce que vous fréquentiez des associations qui pouvaient, par exemple, vous aider?

Jamais.

Mais il y en avait?

Pas beaucoup. Il y avait juste la Mission Catholique mais là, il fallait aller tous les jours à la messe! Et comme moi je travaillais et puis j'avais pas le temps, j'allais pas bien. Autrement, il y avait juste la Maison des Italiens en rue du Dauphiné mais là-bas c'était pareil c'était plus des gens déjà qui étaient là depuis pas mal de temps, toujours bien habillés et moi, j'étais un malheureux, je n'allais même pas. J'avais honte d'y aller, là-bas.

Et eux, qu'est-ce qu'ils faisaient?

(Sa femme répond: Ils dansaient surtout. C'était plutôt une réunion.)

Oui, ils passaient l'après-midi, bien comme il faut parce qu'eux, ils étaient déjà bien installés et tout ça et puis... c'est tout. Oui, moi, j'étais pas le bienvenu si j'allais.

Est-ce qu'il y avait la possibilité de vous vous adresser aux assistantes sociales?

Mais à cette époque un assistant social...

(Sa femme répond: Ça existait même pas.)

Si, ça existait mais surtout chez les paysans mais les Italiens... C'est pour ça que je dis, maintenant il y a beaucoup d'associations, beaucoup d'aides pour tous, même la mairie, même l'État, tout ça... Mais avant, jamais personne.

Vu qu'on a parlé aussi de la mission catholique, est-ce que vous étiez croyant?

Oui, oui j'étais croyant. De toute façon, ma religion... Quand j'étais en Italie, les dimanches j'étais obligé d'aller à la messe parce que c'était une politique comme ça, bon, quand je suis venu ici, après j'avais plus le temps, j'avais pas... Je suis croyant mais pas pratiquant.

À l'époque de votre arrivée en France, comment voyiez-vous votre avenir?

Au début, je me demandais si j'allais rester là, au début je n'étais pas sûr, au début... comment ça se passait... je me disais, bon, je vais essayer de gagner quatre sous pour me payer mon voyage et je m'en vais.

Donc au début vous ne pensiez pas de rester toute votre vie ici...

Pas du tout. Au début non, parce que je disais bon, mes parents, ils ont eu beaucoup de frais pour m'envoyer... le voyage... et tous les habits qu'ils m'ont donné et tout. Je vais essayer de gagner un peu de sous et puis... Et puis, après, au bout de 3 ou 4 ans parce qu'au bout de 4 ans, je me suis cassé un poignet, en plus, je suis tombé et bon. Eh bien, et c'est là que l'entreprise a commencé à m'aider, à me pousser, à m'être plus... et là je commençais à gagner mieux de l'argent. Je travaillais mais je gagnais bien, alors je me suis dit bon, mais c'est bon, maintenant que je gagne de l'argent, j'ai continué à avancer et puis j'avançais dans les échelons, alors plus je gagnais et plus j'ai voulu rester et puis, en '65 j'ai connu ma femme et en '66 je me suis marié et je suis resté là. Voilà.

Combien de temps avez-vous vécu avec la famille qui vous a hébergé pendant les premiers

temps?

10 ans.

Est-ce qu'ils étaient gentils avec vous?

Oui. J'étais pas leur enfant, j'étais pas son enfant. Mais... Ils me faisaient payer ma pension, il fallait faire le ménage, il fallait faire les commissions, il fallait faire ci...

Pour retourner à votre vision du futur lors de votre arrivée en France, vous me disiez que ça a évolué...

Oui, au début je voulais pas rester mais après, bon, la vie était pas du tout la même de quand je suis arrivé. Puis, bon, moi, après, je commençais mieux à parler, je commençais mieux à comprendre, j'ai commencé à gagner de l'argent alors ça a tout changé l'opinion que j'avais et puis j'avais des copains, j'avais des copines, j'avais tout.

Comment avez-vous connu ces gens?

À l'usine, à côté de la rue où j'habitais, des amis à côté de la rue où j'habitais. Au travail, je connaissais du monde, j'avais des copains mais j'ai jamais bien fréquenté parce que j'avais déjà toute la journée avec les mêmes, si en plus le samedi et le dimanche il faudrait encore rester avec les mêmes...

Pour ce qui concerne le premier appartement où vous avez vécu, vous m'avez dit qu'il fallait que vous faisiez le ménage, est-ce que vous vous consacriez donc à des tâches que n'étaient pas à vous quand vous habitiez en Puglia?

Obligé. Moi, chez moi, même ma maman, elle m'a toujours fait faire un peu de tout, ma maman, aussi... Mais, quand je suis venu ici, que je travaillais, je faisais des choses des fois parce qu'il y avait pas des filles... c'étaient que des garçons, il y avait juste la dernière qui c'était une fille, elle était toute petite alors il fallait aider parce qu'en plus elle était un peu malade, un peu faignante si on veut même, je vais pas dire du mal, mais ça fait que il fallait que je lave par terre, il fallait faire la vaisselle, il fallait... J'ai aidé ma maman mais je le faisais pas, quand je travaillais je le faisais pas à ma maman. Ici oui, ici oui.

Pour revenir sur le travail, avez-vous connu des filières de recrutement dans votre expérience?

Non, parce que je suis venu comme touriste, moi ici. Non, moi c'était pas le cas. Et c'est pour ça que je m'en suis vu beaucoup plus pour faire les papiers! Parce que ceux qui venaient de l'Italie avec l'ufficio (le bureau) de l'Immigration, eux, ils allaient à Milan, à Milan... Parce qu'on faisait passer des papiers [d'embauche] dans les mairies ... Bon, ceux qui s'inscrivaient, après on les appelait, ils allaient à Milan, ils faisaient un essai, on leur faisait passer une visite médicale et puis un essai pour savoir s'ils savaient travailler et puis ils avaient le contrat pour venir... ça dépend de l'entreprise, ceux qui venaient à Lyon, ceux qui allaient à Paris, ceux qui allaient en Alsace, ceux qui... Mais c'était déjà tout organisé. Tandis que moi non, moi je suis venu tout seul ici et je me suis payé le voyage et il a fallu que je me débrouille, trouver un patron pour me faire un contrat et après travailler.

Est-ce qu'il y avait une organisation syndicale dans votre entreprise à laquelle vous rattacher?

À cette époque... Moi, j'ai jamais vu des syndicats... Le syndicat, il s'est formé... de ce que j'ai connu moi... il s'est formé en '68. Parce qu'avant '68, j'entendais parler du syndicat mais jamais, j'ai jamais eu de...

Pour conclure, ça a été un choix à vous de partir de l'Italie donc?

Oui, oui, oui. Je voulais partir pour faire une autre vie, avoir une vie meilleure de ce que je faisais en Italie, bien sûr, dans le Sud. Mais quand je suis venu, les débuts, ils étaient plus mauvais que ce que j'avais là-bas.

Donc la première impression...

Bon, elle était pas tellement bonne! Puis, en plus, comme j'ai dit, on était pas bien vu, après la guerre... là, on était des « Macaroni », des « Spaghetti », des « Sale Macar »... il y avait pas mal de... déjà avec les Italiens qu'il y avait ici, surtout des Italiens du Nord, parce qu'il y avait beaucoup de monde de Venice, Belluno, Trieste, Turin, tout ça... Aoste, tout ça, Turin, Perugia, il y avait aussi du monde, je me souviens, bon, même eux, on avait déjà des frictions avec parce que même quand on était avec des Italiens, c'était: « Terron! »

C'était un autre Italie...

Et c'est un autre Italie, encore maintenant. Comme moi, je leur disait: « Polentone! » e compagna (etc.) à cette époque, bon, vous voyez, déjà entre Italiens il y avait déjà problèmes. Comment voulez vous que j'ai pas des problèmes avec les Français?

Et vous, avez-vous des préjugés sur la France avant votre arrivée?

Non, non. Non, non. Pas du tout. Au contraire, moi, surtout au début j'étais bien, bien vu, c'est quand j'ai commencé à m'enquiquiner pour les papiers que j'ai commencé à être un peu... mais avant, c'était bon.

Et après, comme vous venez d'un milieu rural, d'un village, avez-vous eu des problèmes d'apprentissage des usages à l'intérieur d'une ville?

Oui, dans un village, de 37.000 habitants quand même! Mais, bon, ça n'a rien à voir avec Lyon. Bon, j'allais bien tout ça... J'allais bien...

Est-ce qu'ils y avaient des magasins similaires aux centres commerciaux?

Oui, mais il y en avait pas tant que ça, fin, à part le « Grand Bazar » et puis le « Prix Unique », c'était tout ce qu'il y avait. Il y avait pas les « Carrefour » et tout ça, c'était encore toutes des petites épiceries, tout des petits... on allait pas tellement dans les grandes surfaces.

(Sa femme répond: Oui, mais de magasins, il y en avait, pas comme dans ton village!)

Des magasins, il y en avait, voilà. Dans mon village, il y avait pas... Il y avait des magasins mais pas tant qu'ici.

Avez vous jamais pensé que votre famille aurait pu vous rejoindre ici, à Lyon?

Moi, je voulais, moi. Ma maman, elle voulait. Mais mon papa a jamais voulu quitter son pays. Alors ça fait que je suis resté tout seul ici. Et je suis encore tout seul ici.

Est-ce que vous retourniez régulièrement à Ruvo di Puglia?

Tous les ans, j'allais là-bas! Et une année même je suis allé trois fois: je suis allé pour Pâques, pour le mois d'août et pour Noël et j'ai bien fait parce que c'était la dernière fois que j'ai fait Noël avec mon papa, après il est décédé.

Après vous avez construit toute votre vie ici...

Oui, là, maintenant, pour moi... Une fois que je me suis marié ici, pour moi c'était fini!

(Sa femme répond: Et même avant!)

Et même avant! Si je me suis marié ici c'est parce que j'ai pas voulu une fille de là-bas et puis que j'ai trouvé ici, j'ai fait la vie ici, pour moi... J'avais plus envie de retourner en Italie. Surtout quand j'y allais, comme j'y allais tout le temps et que je voyais la mentalité que là-bas ils sont... Ils ont évolué, il y a pas longtemps, là-bas! Même maintenant, ils ont même trop évolué mais ils

sont toujours fainéants.

Est-ce que vous vous êtes senti bien intégré par la société française de Lyon dès les débuts?

Oui. Non, je vais pas dire que ça était trop... Je veux dire, au début, et puis au travail, vous savez, surtout dans le bâtiment, on est pas trop... Il y a quand même des points un peu de racisme, des trucs comme ça mais... Oui, mais moi j'ai pas trop subi de tout ça parce que je faisais toujours mon travail à la perfection et puis, je me faisais aimer par tout le monde. Ça fait que, au contraire, moi, j'ai pas beaucoup d'amis Italiens, j'ai beaucoup d'amis Français justement.

(Sa femme répond: et même les Italiens de ton village, tu y allais pas, chez eux.)

Non, on allait pas avec. Du même village, on se fréquentait pas trop, eux chez eux... Surtout quand je me suis marié, et comme je savais des histoires ... J'ai dit: « Non, non. On se trouve, bonjour et bonsoir. Toi chez toi. Moi chez moi. Et stop! ». J'ai jamais bien fréquenté pour éviter justement beaucoup de problèmes parce que je n'aime pas les problèmes. Et moi, le travail, bon, mon épouse après, ma femme peut le dire, j'étais bien aimé par tout le monde, là-bas, aussi bien... parce qu'après, bon, d'ouvrier je suis passé chef, de chef je suis passé contrôleur de travaux, j'ai toujours eu des bons rapports, même avec mon patron.

Et après vous êtes rester dans la même entreprise...

Tout le temps, jusqu'à la retraite.

Bon, on pourrait terminer l'entretien parce que la thématique est vraiment du départ du pays d'origine à l'arrivée en France...

Oui, le départ, ça a été dur et puis c'est tout. Puis surtout que je connaissais pas, moi, quand on est arrivé à Chambéry, pour vous dire, Modane déjà, Modane.. parce qu'avant on traversait toutes... c'est pas comme maintenant qu'il fait les grandes villes et c'est tout! Là, moi, à cette époque, on faisait.

(Sa femme demande: Quand es tu parti?)

Bon, je suis parti le soir là-bas à 18h00 et je suis arrivé le lendemain soir à 22h30.

(Sa femme: voyez...)

Et puis il fallait pas se mettre à la fenêtre parce que j'étais tout noir avec la fumée du charbon!

(Sa femme: et oui parce que le train marchait au charbon!)

Bon, et j'avais peur si le train allait plus loin tandis que là, il faisait milice [?] à Lyon mais moi je savais pas.

(Sa femme: c'était la première fois que tu prenais un train!)

C'était la première fois que je prenais un train, que je m'éloignais même... Quand je suis arrivé à Milan, sans parler italien! Moi, je parlais le patois! Des fois, quand ils parlaient, je comprenais même pas ce qu'ils disaient! Alors c'est pour ça, on était... au début, et puis, je disais aux autres: « À Lyon, Perrache! Lyon Perrache! » parce qu'il y avait pas la Part-Dieu, ça n'existait pas. Alors les autres, ils me disaient: « Oui, oui mais vous faites pas de souci! » Je savais pas ce qu'ils me disaient, parce que je comprenais pas! Quand on s'arrêtait, je disais: « Ici? », « Non, non » Tous des gestes, comme les muets! Et puis, quand je suis arrivé, qu'ils m'ont dit: « C'est là que maintenant il faut descendre! » Alors moi j'ai baissé la vitre, la fenêtre pour voir, si je voyais le gars que je voulais voir et puis, après, quand je l'ai vu: « Ouf! ». Surtout que j'avais pas 18 ans, j'avais 17 ans et trois mois. Après je n'ai plus voulu rentrer, moi. Il y en a eu beaucoup qu'ils ont eu l'idée et ils sont rentrés dans leur pays. Mais moi non. De toute façon, j'ai fait toute ma vie ici, d'ailleurs, je disais, ma maman, quand j'y allais, même dans les années '90, elle me disait: « Mais tu es plus le même! » Je lui disait: « Mais il faut pas oublier que j'ai fait 17 ans ici et que j'ai fait

50 ans, là-bas! Je veux plus être le même! » Pour moi... Quand je vais là-bas, d'abord je me disputais tout le temps là-bas! Parce que tous... la vie qu'ils menaient et comment qu'ils faisaient...

(Sa femme: et dans les magasins surtout!)

Et puis dans les magasins... voilà. Et la dernière fois, il y a deux ans parce que j'ai perdu ma sœur, qu'elle n'était pas mariée, elle était célibataire, le premier jour de l'an on était allés là-bas et puis j'ai dit: « Maintenant, s'ils veulent, ils viennent, parce que moi... j'y vais plus. »

LEILA A., Algérienne réintégrée dans la nationalité française, née en 1951 à Ténès (Algérie), arrivée en 1997

Leila a 61 ans, elle a été contrainte de quitter l'Algérie, en 1997, alors en guerre civile, parce que sa profession de magistrat au tribunal pénal l'a mise en danger. Elle m'a fait part de sa volonté de garder l'anonymat. Leila n'est pas son vrai prénom.

L'entretien a eu lieu à Annecy le samedi 17 novembre 2012 à son domicile. Il a duré une heure, dans le salon, sans aucune intervention extérieure.

J'ai eu l'occasion de faire la connaissance de sa fille, il y a quelques semaines à Lyon. C'est elle qui m'a permis de prendre contact avec sa mère, que je tiens à remercier.

Alors vous êtes née en Algérie?

Voilà.

Dans quelle région?

Ténès.

D'accord, c'est au nord?

Oui c'est le nord oui, c'est une ville côtière, c'est près de la mer. Et puis... en 1951 je suis née.

En 51... Et ça fait combien de temps que vous vivez en France?

En France, donc moi je venais en France puisque des parents étaient là, j'avais mes frères qui étaient là, donc déjà je venais en vacances. Et puis depuis que je réside... c'est l'année 97. En 97 j'ai commencé... c'est à dire que j'ai exercé une profession de... j'étais magistrat.

Magistrat à Alger?

A Alger oui, j'étais à la Cour d'appel. Et puis... plus spécialement dans cette chambre de mise en accusation. C'est à dire que l'on prépare les arrêts d'envoi pour le tribunal criminel.

Ok donc au pénal?

Au pénal voilà, moi j'étais au pénal.

Donc sur des affaires assez lourdes?

Oui oui... On contrôlait, si vous voulez, tous les cabinets d'instruction de la région d'Alger. C'est nous qui contrôlions toutes les ordonnances, etc.

Vous contrôliez? C'est à dire?

C'est à dire que les dossiers arrivaient vers nous, un juge d'instruction prenait une décision et puis si... soit le procureur, soit le prévenu n'était pas content de cette décision, il faisait un appel devant cette chambre des mises en accusation. Donc c'était nous qui devions trancher... pour l'un ou pour l'autre.

Donc au moment où vous êtes partie...

...voilà j'ai exercé... j'étais magistrat, plus exactement conseiller à la chambre d'accusation.

C'était donc en 97?

Oui, j'ai quitté en 97 mais j'ai exercé avant bien sûr. Donc j'ai quitté pourquoi? Parce qu'il y avait cette histoire de... terrorisme hein, qui était en Algérie depuis plusieurs années. Donc on recevait, tous les dossiers et puis on les traitait. Donc logiquement c'était dans l'anonymat des magistrats qui ne devaient pas figurer, qui ne devaient pas être connus, mais pensez vous ce n'est pas... toujours facile. Et en traitant certains dossiers... j'en avait plein entre les mains, et puis figuraient, des gens qui avaient été, comment dire... appréhendés dans ce cadre là.

Des gens de...?

Des gens qui s'étaient impliqués un petit peu dans ces histoires de terrorisme. Et donc à l'occasion de la lecture d'un dossier, il y avait une liste on va dire de... de personnes, de magistrats, on va dire qu'ils voulaient abattre ou qu'il voulaient... voilà. Donc en lisant le dossier je... mon nom figurait.

Vous avez vu...

Voilà.

...votre propre nom sur la liste...

Voilà voilà. J'avais tout pour travailler, même dans le cadre où il y avait le terrorisme, avec la peur, la crainte de... c'était pas facile déjà. Donc quand vous avez en plus.. entre les mains une liste et... alors là c'était plus possible.

Donc là, vous vous êtes dit, « il faut faire quelque chose, ça ne peut plus durer! »?

...oui oui, là c'était plus difficile donc... j'étais pas bien! Et... je me suis mise carrément... enfin j'ai dû aller voir un médecin pour un congé maladie, c'était plus possible de travailler... voilà sereinement. Parce qu'il y avait toujours cette peur. Vous rentrez à la maison vous vous dites... je vais trouver quelqu'un vers la porte, sur le parking. Je passais mon temps à surveiller. Les petites elles étaient à l'école, donc je me disais: « je risque d'avoir des problèmes, je ne pourrais pas aller les chercher », il fallait toujours quelqu'un... enfin c'était... toujours un peu difficile. Donc ça a duré comme ça quelques mois, ensuite c'était plus possible, donc c'est comme ça que je suis venue.

Et vous aviez...? C'était en 97, vous aviez quel âge?

Euh.... même pas 50 ans.

Et vous aviez donc deux enfants, deux filles. C'est ça?

Oui oui j'avais mes deux filles.

Elles avaient quel âge?

Eh bien..... quand on est arrivé, Nabila a été mise sur un CP/CE1, donc ça faisait quoi six/sept ans, et l'autre, la plus grande, sur un CM2, donc une dizaine d'années.

Vous étiez mariée?

Oui oui j'étais mariée par contre, donc je suis venue d'abord toute seule, j'ai essayé de me préserver, voilà... Et puis après j'ai amené mes enfants avec moi.

Ah d'accord, vous êtes d'abord venue une première fois toute seule.

Toute seule oui, oui. Je suis venue toute seule, ensuite, bon pas très longtemps après, j'ai emmené mes enfants. Il fallait que je fasse des démarches en France. Donc j'ai demandé, j'ai donné mon dossier et exposé ma situation et puis j'ai été hébergé au départ. J'avais mon frère, adjoint au maire à côté de Paris. Donc je lui ai expliqué la situation, c'est lui qui m'a reçu.

Vous ne pouviez pas avoir un statut de réfugié politique?

Eh bien au départ, donc si, j'ai fait un dossier dans ce sens, mais ils appelaient pas ça... à l'époque, ils permettaient, il y avait une loi, sous Chevènement je crois, qui avait fait un texte, dans ce sens que les gens qui étaient persécutés dans leur pays, d'un côté ou de l'autre, avaient cette possibilité de demander ce statut. J'avais fait une lettre, bon mon frère m'avait aidé un petit peu, on a adressé cette lettre et puis on m'a accepté le statut. Et donc j'ai fait venir mes enfants. Je suis quand même restée, combien? Deux ans, trois ans, seule avec les enfants après.

Vous avez donc choisi la France parce que vous aviez de la famille?

Ah oui bien sûr, et puis je parlais français...

Et vous êtes venue en avion j'imagine?

Oui oui bien sûr.

Ça n'a pas été trop compliqué d'obtenir un visa à l'époque, dans le contexte difficile qui était celui de l'Algérie?

Eh bien moi avec ma fonction on avait pas de... C'est à dire que... avec ma fonction, ma famille qui était là, enfin quand j'ai demandé des visas, il n'y avait pas de difficulté.

Et donc vous avez pu financer le trajet par vos propres moyens.

Par mes propres moyens, oui oui, bien sûr!

Vous m'avez dit que vous étiez déjà venue en France avant. Vous veniez tous les ans? Pour les vacances?

Euh... oui pratiquement.

Vous veniez dans quelle région?

Eh bien toujours sur Paris. Puisque mon frère était installé dans la région parisienne. Mon frère était à Bagnolet et puis les autres étaient Nuit sur Marne.

Ah oui donc vous connaissiez déjà la France avant de venir.

Oui oui bien sûr.

Et au moment où vous êtes partie, vous vous disiez: « bon, je vais m'installer en France pour quelques temps seulement, c'est du provisoire. »?

Oui voilà.

Quelle image vous aviez alors de la France et des Français? Est-ce que vous aviez des idées reçues par exemple, qui par la suite ce sont révélées fausses ou bien au contraire ont été confirmées?

Écoutez, moi je trouve que c'est un pays d'accueil, honnêtement, j'ai été bien accueillie. Pour moi il n'y avait pas de rejet, quand je venais puisqu'on avait même des amis avant avec lesquels on a toujours gardé des contacts, donc franchement, en plus quand j'ai fait tous mes papiers, mes dossiers, on a été sensible à ma situation, ça a été bien pris en compte par l'administration. Pour moi il n'y avait pas de rejet, et puis quand j'ai emmené les enfants à l'école aussi, il n'y a pas eu de souci.

Et quand vous êtes arrivé, comment vous vous sentiez?

Ah c'est sûr que c'est un déracinement, c'est un peu difficile, parce que même si vous étiez chez la famille, c'est un hébergement, fallait quand même s'adapter. Je ne travaillais pas, donc heureusement qu'il y avait la famille quand même, et une certaine solidarité. Je pense que si ça avait été comme ça à l'aventure ça aurait été plus dur, c'est pas évident. Parce que le temps quand même de faire toutes les démarches, ça aurait peut être été, beaucoup plus difficile.

Donc vous avez fait jouer les liens de solidarité familiale?

De solidarité familiale, oui oui!

Et c'était quelle(s) personne(s) de votre famille?

Eh bien écoutez, mes frères. J'ai une sœur aussi qui est installée là en Suisse donc qui a été beaucoup là aussi...

Et eux ils étaient là depuis combien de temps?

Oulala euh... je vais vous dire, mon frère il est arrivé, à l'âge de peut être 12 ans, même pas en sixième, CM2. Il y a plus de cinquante ans.

Il est arrivé dans les années soixante alors?

A peu près oui.

Après l'indépendance...

Oui voilà.

Ok, et donc vous m'avez dit que vous maîtrisiez complètement la langue française en arrivant. Vous l'avez apprise en Algérie, à l'école?

Oui voilà j'ai fait l'école française, mon CM2, ma sixième, c'était l'école française, avant l'indépendance. Et puis avec mes enfants, même là bas, je parlais français, donc quand ils sont arrivés, particulièrement la grande, elle n'avait pas ce barrage de la langue vraiment à l'école. Des difficultés oui, parce que c'était pas évident puisque l'enseignement était en arabe donc fallait quand même tout refaire, surtout pour la grande.

Elle avait quel âge?

Elle avait dix ans donc elle était en CM2, elle n'avait pas fait de français du tout. Elle parlait français, mes parents parlent français donc elle a baigné quand même, pas dans un milieu complètement... Mais c'était difficile pour elle, enfin l'enseignement était difficile parce que ce qu'elle avait fait, elle avait à peine commencé à faire le français. Avant le CM2, elle avait à peine commencé, tout était enseigné en arabe, donc après, la mettre sur un CM2 en France ça a été un

peu plus difficile pour elle. Tout ce qui était, on va dire un peu scientifique, mathématique, elle a pu faire la traduction. Ça, ça c'est bien passé, elle réussissait mieux. Mais tous ce qui était quand même... écriture, je veux dire français, elle a eu un peu plus de difficultés. Donc il fallait la prendre en main, c'est ce que j'ai essayé de faire. Donc après, en fin d'année, on m'a proposé, pourtant elle avait de bons résultats, mais par contre, pour écrire et tout, elle avait du mal. Elle avait du mal donc les enseignants de l'époque, l'école, m'ont fait la proposition en me disant: « écoutez, elle n'aurait aucunes difficultés à suivre en sixième mais simplement, elle aura des lacunes en français. » elle a dit: « nous, en école primaire on essaye de cadrer, on y arrive, mais peut être qu'au collège elle aura beaucoup plus de difficultés, vraiment de décrocher ou d'avoir du mal. ». Donc on m'a conseillé qu'elle refasse l'année. On m'a dit « écoutez c'est à votre bon vouloir, on peut la faire passer, c'est à vous de voir. ». Je leur ai dit « écoutez je vous laisse la décision, c'est vous qui êtes avec, je sais que je l'ai aidé comme j'ai pu, mais si vous pensez qu'elle ne va pas pouvoir suivre, que c'est perdu, là je préfère quand même qu'elle refasse l'année ». Donc elle, a refait le CM2.

Par contre Laura, on me l'a mise à cheval entre un CP/CE1, c'était pour la lecture plus ou moins. Alors elle, au bout de trois mois ça allait très bien, elle a rencontré beaucoup moins de difficultés.

Et quand vous êtes arrivée, vous vous êtes installée donc à Paris chez la famille. Mais vous êtes restée combien de temps dans cette situation d'hébergement?

Euh... peut être deux ans à peu près. Après j'ai pu avoir un logement, j'ai fait une demande, et la mairie à pu m'attribuer un logement, j'étais avec mes filles. Et mon mari n'est arrivé quand même que trois ans après.

Ça n'a pas été compliqué pendant deux ans, d'être dans cette situation d'hébergement?

C'est un petit peu difficile, parce que quand même, avec deux enfants comme ça en bas âge, et puis moi je ne travaillais pas, donc de temps en temps, j'avais une sœur qui était gérante d'une parfumerie, donc j'allais lui donner un coup de main. Et puis pour gérer les enfants, c'était pas très évident, pour leurs devoirs. Dès fois j'étais obligé de téléphoner pour savoir s'il y avait une difficulté ou quoi donc d'essayais de régler ça par téléphone. Quand je rentrais, je regardais les cartables, je vérifiais si les devoirs étaient bien faits. C'est sûr que c'était difficile, en tout cas matériellement, parce que on avait pas de salaire, on avait une petite aide, par la mairie pour pouvoir payer un peu le loyer, voilà c'était quand même... difficile.

Et comment vous avez fait au début avec l'administration?

Eh bien au départ ça a été compliqué et long, un petit peu long voilà.

Mais vous aviez la famille qui était là pour vous aider dans les tâches administratives?

Oui oui, voilà.

Et comment vous avez fait pour tisser des liens au début, pour vous constituer un réseau d'amis, de connaissances?

Bon... j'ai retrouvé une ancienne amie qui était médecin, donc comme on avait pas encore tout à fait notre sécurité sociale, que les choses n'étaient pas faites tout de suite donc gentiment, elle a accepté, quand il y avait besoin pour les filles, de m'aider, enfin de les soigner...Et puis les petites c'était des fois avec les enfants avec lesquels elles s'étaient liées voilà, avec quelques parents...

Donc un peu grâce à l'école?

Oui voilà, particulièrement pour Laura, elle était assez sociable donc j'ai eu l'occasion de connaître des parents quand elle allait voir des anniversaires où elle était invitée, on était donc... il y avait des échanges comme ça. Sinon Eh bien j'accompagnais à l'école aussi, des fois ils avaient besoin, quand il y avait une disponibilité, ça m'a permis aussi de connaître le milieu enseignant et quelques parents aussi, pour des sorties. Et puis le voisinage aussi.

Comment ça se passait avec le voisinage? Vous étiez dans un immeuble?

Oui dans une résidence oui, donc il y avait pas mal d'enfants qui partaient le matin donc on partait ensemble, je les accompagnais à l'école, ça me permettait de discuter aussi des fois... voilà Quand Laura était en... CE2, c'est ça? Oui CE2 CM1... elle était assise à coté d'une petite, elle s'était liée d'amitié avec une petite, elles étaient très copines, et puis avec d'autres... Et un jour le papa de cette petite fait un mot à sa maîtresse, donc dans le carnet de correspondance de sa fille en lui demandant que sa fille ne s'assoie plus à coté de la mienne... Donc... moi on ne m'avait rien dit, sa maîtresse n'a rien dit et puis elle demande à la petite, elle lui dit: « est ce que tu ne veux plus t'asseoir à côté de... Laura? » la fille lui a dit non, donc elle ne les changent pas de place. Et je pense que le père, enfin d'après ce que j'ai compris était un petit peu... raciste ou j'en sais rien, un peu... voilà. Donc finalement l'enseignante avait quand même répondu et la directrice aussi à l'époque... assez sèchement au papa que la petite était très bien, qu'elle avait aucun problème et qu'elle refusait de changer de place...

C'était en 97?

Oui en 97 et je peux vous assurer que l'enseignante avait été même choquée, et franchement ils ne me l'ont dit qu'après. Donc ils ont préféré régler le problème déjà à leur niveau et la petite a carrément refusé de changer de place.

Est-ce que vous avez été confrontée à d'autres comportements de ce genre?

Écoutez à l'époque je dois dire... non pas spécialement, à part cet événement là. Ça, ça m'a... c'est à dire que ça m'avait choqué dans la mesure où je me suis dit quand même, les enfants sont innocents, pourquoi essayer de leur inculquer des idées pareilles alors qu'elles sont jeunes, elles s'amusent dans la cour de l'école, elles se sont rencontrées peut être un petit peu à l'extérieur, il n'y a rien entre les enfants, pourquoi essayer de créer des problèmes, d'autant plus qu'il n'y en avait pas! Ce qui a quand même été assez grave, c'est que encore, à la limite si il y avait eu une petite chamaillerie, je peux vous dire bon, à la suite de ça le père a réagit, ma foi... Mais d'après ce que j'ai compris aussi, ma fille me disait, je crois que cette petite vivait avec sa belle mère. Et son père, parce que la petite lui racontait un peu ses histoires, et puis elle n'avait pas de très bon rapports avec la belle mère aussi, donc elle racontait à Laura ses déboires déjà à l'époque et elles s'entendaient très bien. Il n'y avait aucun souci entre elles. Comment on peut faire une lettre pour demander à deux jeunes enfants comme ça de se séparer alors qu'il n'y a rien? Oui ça c'était vraiment... à l'époque ça m'avait un petit peu choqué. Je n'ai pas compris, je n'ai pas compris cette réaction un petit peu... voilà.

Oui...

En ce qui concerne votre adaptation... Vous avez traversé la mer pour vous installer de l'autre côté, dans un pays n'ayant pas les mêmes codes, les mêmes coutumes, la même

langue... Dans cette situation, vous avez tout de même réussi à prendre vos marques?

C'est toujours difficile parce que vous aviez une vie, voilà et puis là vous changez complètement. Vous aviez un style de vie, un emploi que vous n'avez plus. Vous avez un cercle d'amis, de collègues, vous n'en avez plus. Il faut complètement changer, il faut tout reconstruire. Il faut expliquer aux filles aussi pourquoi ça change, parce que c'est vrai que c'est compliqué, et puis... oui voilà en bas âge en plus, c'est difficile. Je ne vous cache pas qu'au début moi j'essayais de ne pas en parler du tout de tout ça, parce que ça ravive des souvenirs... très durs. Parce qu'à l'époque, elles étaient jeunes, quand à deux, trois heures du matin, des tirs, des... bruits, surtout les tirs dans le quartier. Elles étaient réveillées, il fallait les prendre, il fallait leur expliquer.

Dans leur école il y a eu un échange de tir entre des terroristes et les forces de l'ordre, l'école prise en otage... Je ne vous raconte pas la panique des parents à l'extérieur. Les enfants il fallait qu'ils se cachent, la grande particulièrement s'en rappelle parfaitement: se mettre sous les tables, se cacher, courir, les impacts de balles dans l'école. C'est des choses très difficiles, donc déjà pour essayer d'oublier tout ça il faut du temps. Il faut du temps quand vous avez perdu des collègues.

Vous arrivez le matin, vous n'êtes pas sûr de retrouver tout le monde. Tous les matins on vous annonçait quelque chose. Alors vous avez encore un petit peu, on va dire se traumatisme. Vous avez encore se traumatisme, il vous faut un temps pour... Là où vous habitez vous avez l'impression... d'abord personne ne savait ce que je faisais, c'était dans l'anonymat le plus complet. Quand j'ai commencé à travailler, c'est juste peut être au bureau des ressources humaines, sinon autour de moi, il a fallu beaucoup de temps pour le dire.

Au début vous aviez surtout la volonté de tourner la page?

Voilà, plutôt oui, d'oublier un peu tout ça.

Vous vous êtes sentie à l'aise dans la société française?

Oui, C'est à dire que déjà il y avait une sécurité. Ça déjà, c'était très important. Je n'avait plus cette... parce que je vivais dans la peur, je vivais dans la peur constamment. C'était plus possible de rendre visite à des membres de la famille. Il fallait sortir toujours du même portail ou de la même... voilà. Donc déjà ça, il fallait se... se réadapter pour ne plus penser à ça parce qu'il y avait des moments... voilà. On a l'impression qu'il y a toujours quelqu'un derrière.

Vous aviez encore ce poids de...

...oui voilà.

Et maintenant, c'est encore quelque chose de...?

Eh bien, je garde, je dois dire que je garde toujours un peu cette peur, c'est pas... honnêtement, c'est pour ça que je dis moi, il n'y a rien de plus sournois que le terrorisme, honnêtement! Pour l'avoir vécu, c'est très dur, je me dis... j'ai toujours peur, quand ça s'installe quelque part, c'est très très dur. Parce que vous ne connaissez pas l'ennemi. Vous pouvez être avec un voisin, vous ne savez pas si ça peut être un voisin qui peut...être votre ennemi. C'est très dur! Très difficile, très très difficile je vous assure.... Une fois, je reviens du travail, mon mari était venu me chercher. Et puis on arrive... alors déjà on trouve une voiture en bas, la porte ouverte, comme ça, grande ouverte, quelqu'un... Vous savez, vous vous dites « c'est quoi ça! ». Et puis on arrive. Donc et au niveau de l'appartement se trouve quelqu'un. Je vous assure que je suis redescendue, mais en courant, je ne savais plus où j'étais. Heureusement mon mari a été plus courageux, il a fait

semblant de monter, de ne pas s'arrêter. En fin de compte, il demande au gars, il lui dit « mais qui vous cherchez?, vous êtes venu chercher qui? ». Le gars lui dit le nom de quelqu'un. « non, non, c'est pas là qu'il habite. » Moi heureusement que j'avais une dame qui habitait plus bas. Je lui ai dit « écoutez vous aller me chercher les filles moi je... je ne peux même pas aller à l'école ». C'est elle qui y est allé. Parce que le temps qu'elles arrivent, je ne savais pas ce qu'il s'était passé.

Et pourquoi il était là ce monsieur?

En fin de compte, il est venu juste rendre visite à quelqu'un! Mais moi, vu les conditions dans lesquelles on était, vous savez, vous suspectez tout le monde. Par exemple une panne d'électricité vous vous dites « tiens, on nous coupe l'électricité c'est que... », une panne de téléphone, vous vous dite « si on nous coupe le téléphone c'est pour nous empêcher de communiquer, il va se passer quelque chose ». Voilà comment on vivait! Tous les jours, tous les jours, vous suspectiez n'importe quelle voiture sur le parking, vous vous dites... Parce que c'était tellement banalisé, les gens ne venaient pas cagoulés, ou ne venaient pas... c'était des gens comme vous et moi, donc vous ne saviez pas... voilà... quel est votre ennemi. Je vous dis, dans le voisinage, vous pouvez avoir quelqu'un, vous ne savez pas! Donc voilà la vie que j'ai mené pendant... un moment.

Ça a duré combien de temps? Ça a commencé au début des années 90 avec le FIS2?

Oui...oui, voilà! Le FIS voilà et puis après, ça s'est dégradé voilà, du fait qu'ils n'aient pas passé aux élections, les choses ont basculé et puis...voilà. Des fois c'était... enfin pas des fois, souvent. Souvent c'était quand même des innocents qui partaient. Quand on voyait quelqu'un, même des policiers, qui n'a même pas de logement, il vit dans une cave! Mais le fait qu'il soit policier Eh bien... on l'abattait! Donc... ça, ça devenait compliqué, c'était très difficile à vivre, même si vous n'êtes pas concerné par certaines choses, je comprend... qu'il y ait de la corruption, je comprend... bon, même si vous n'êtes pas concerné, tout le monde est mis dans le même sac! C'est à dire, c'est les fonctionnaires qu'on vise, c'est le policier qu'on vise, le représentant de l'État. Donc voilà... c'était invivable! Et puis moi, là où je travaillais, j'étais en plein dedans! J'avais les premiers, les tous premiers dossiers, c'était nous qui les traitions! C'était très compliqué! Vous sortez de l'audience... avec.... la peur au ventre! Sur tout le long du chemin, vous êtes là, à regarder devant, derrière... vous arrivez... C'est pareil, la nuit vous n'êtes pas tranquille... non, c'est terrible! Le moindre tir, le moindre... vous êtes réveillée, quand on vient chercher quelqu'un dans l'immeuble Eh bien vous n'êtes pas bien, dans le quartier, vous n'êtes pas bien, donc voilà la vie qu'on menait comme je vous disais, ce n'était plus possible. Mais après quand il y a eu ça ce n'était-plus-possible! Moi je ne vivais plus!

C'est la lettre, enfin la liste, qui a été l'élément déclencheur?

Oui, c'est ça qui à déclenché... oui, oui. Là je ne pouvais plus, c'était invivable! Parce que tous les jours, je me disais: « ça y est... voilà! ».

Et cette liste elle était donc dans un dossier d'instruction?

Oui, elle était dans un... dossier d'instruction.

Mais c'était rattaché à une aff...

...a une affaire de terrorisme oui, ils ont été appréhendé et puis dans leurs aveux... voilà!

La liste, ils l'ont retrouvée chez eux, pendant la perquisition?

Ce sont des aveux qu'ils ont fait, après c'était transcrits dans les dossiers. Parce qu'ils passent d'abord chez les policiers, ensuite ça vient chez nous, à l'instruction. Donc une fois que vous voyez ça, vous vous dites « franchement, c'est plus vivable! » Parce que, à tout moment vous vous dites « ça y est... Ou c'est mes enfants, ou c'est moi, ou c'est mon mari... » C'est plus possible.

Il était préférable de partir...

Oui

Et en France, comment vous avez fait au début pour subvenir à vos besoins?

Eh bien j'étais en famille, je n'avais pas... je n'avais rien. Et ce n'est qu'après avoir eu ce logement, donc j'ai eu des aides... voilà, le RMI à un moment, ça me permettait de payer une partie du loyer, voilà...

Vous avez commencé à chercher du travail donc deux ans après votre arrivée c'est ça?

Oui oui, j'ai cherché... j'étais inscrite à l'ANPE, je regardais mais c'était difficile dans mon profil, c'était pas évident il fallait complètement refaire, et puis avec mes filles en bas âge, la priorité c'était pour mes filles. Reprendre les études et tout refaire, c'était compliqué. Je voulais essayer de faire... à un moment j'ai fait un dossier de juge de proximité. Donc j'avais été convoquée par Chambéry et tout ça...

Par Chambéry?

Eh bien la cour de Chambéry. Les magistrats m'ont convoqué suite à ma demande. Je l'avais faite au ministère et puis ils avaient transmis mon dossier là, à la cour mais après on m'a demandé l'équivalence...

Mais vous étiez déjà à Annecy?

Oui voilà, j'étais venue vers les années 2000, parce que j'avais trouvé un emploi dans la restauration.

Vous êtes venu pour l'emploi?

Voilà oui, pour l'emploi, j'avais trouvé l'emploi dans la restauration, un CDI, donc ça m'a aidé aussi. Parce que après Eh bien j'ai pu avoir le logement et puis avec le travail, faire venir mon mari dans le cadre du regroupement familial.

Et vous n'avez pas pu travailler dans le milieu de la justice?

Voilà, on m'a demandé toute cette équivalence, et puis même pour le juge de proximité, il fallait reprendre tous les cours à la fac. Mais avec mes filles, je ne pouvais pas. Je me suis inscrite à l'IUT d'Annecy. J'ai fait deux demi valeurs, c'est à dire au cour du soir, en droit des affaires et puis droit des assurances. J'ai suivi ça mais après je n'ai pas pu aller plus loin, c'était par rapport aux filles. Je ne pouvais pas me permettre de m'absenter, d'aller à Chambéry pour la fac de droit et... ça aurait été...

Vous n'avez jamais eu l'occasion de reprendre une formation en droit?

Eh bien j'ai demandé, parce que j'étais inscrite avant d'avoir ce petit... ce travail là. J'étais inscrite à l'ANPE. Ils avaient vu... ce que j'avais fait avant. A chaque fois « Eh bien non, on a rien pour

votre profil... »

Oui vous aviez un profil assez particulier.

Voilà. Donc après j'ai dit: « l'essentiel, c'est que je trouve un travail pour... eh bien pour pouvoir subvenir aux besoins ». Et puis... et c'est par moi même que j'ai pu trouver d'abord ce travail. J'étais chargé d'encadrer les enfants pour l'étude du soir, et puis j'ai fait garderie, et puis les restaurants scolaires pendant un petit moment.

Pendant combien de temps vous avez accumulé ces emplois avant d'être fixée?

Eh bien le premier emploi... c'était cantine scolaire, et puis après... J'avais cantine scolaire et garderie dans... deux endroits différents. Cantine scolaire c'était là suret la garderie je faisais sur... sur céou.

C'est où ça céou?

Céou, c'est à côté aussi.

D'accord.

A côté d'Annecy. Et puis on m'a proposé donc d'encadrer des enfants pour les cours du soir, donc Eh bien elle m'avait embauché pour faire ça.

En 99?

Voilà... Non! Plutôt 2000. 2000/2001 par là. Donc j'ai fait ça, j'étais sur quatre écoles différentes. Ça a duré pendant... deux ans et ensuite, la mairie m'a proposé des remplacements d'ADSEM, ce qu'on appelle « aide spécialisé d'école maternelle », et depuis je suis là, au niveau des écoles.

Là vous travaillez encore en école maternelle?

Je suis toujours en école maternelle oui oui.

Maintenant je vais un petit peu changer de sujet. J'aimerais aborder un peu plus le thème administratif. Quel rapport vous avez eu avec les gens de l'administration, pour trouver un emploi, pour s'inscrire à l'ANPE, pour...

...Eh bien écoutez, pour s'inscrire, c'était pas un soucis, mais le problème, à un moment donné j'ai eu une proposition pour être... comment dire, technicien de comptabilité. Il m'appelle, il me dit « il faut absolument... » voilà. Moi la comptabilité, ce n'est pas mon domaine mais comme c'est une obligation, que vous avez tout refusé, donc d'accord je suis allée passer le... parce qu'à l'époque j'étais à la cantine, je venais juste de démarrer avec cet emploi là. Et puis j'ai passé les tests, donc un petit peu de français et puis... des maths. Et donc la dame me répond tout de suite, elle me dit « écoutez il n'y a pas de soucis on peut vous prendre » en plus, bon le français était excellent. Je lui ai dit « écoutez je vais vous dire une chose. Est ce que vous pouvez m'aménager... juste les horaires? » je lui ai dit: « parce que moi je viens à peine de mettre un pied pour un emploi » et je lui dit: « honnêtement, j'ai peur de le perdre. Parce que là, je veux bien faire cette formation mais est-ce que au bout du compte, je vais avoir un emploi et est-ce que je vais pouvoir réellement...? Parce que la comptabilité honnêtement alors là c'est pas mon... les chiffres et tout c'est pas mon... mon domaine ». Elle me dit non. J'ai dit: « alors là je vous le dit franchement, je préfère chercher autre chose... ça je sais que peut être je n'y arriverai même pas. ».

Ensuite j'ai passé... je voulais faire attaché d'administration... Agent administratif! Donc il y avait aussi des tests à passer, donc c'est la même chose, je passe les tests et tout, donc elle me dit: « écoutez le français c'est le top, il n'y a aucun souci mais en maths... bon j'avais eu un peu plus que la moyenne, voilà. Quand je suis allé demander mes notes, parce que je n'avais pas été prise. Je lui ai dit: « mais je ne comprend pas, parce que vous avez vu quand même ce que j'avais fait... ». Elle me dit « non, non, non, en français il n'y a aucun souci ». Je lui dit: « d'accord mais... agent administratif, au niveau d'un guichet, je crois que c'est le français quand même qui compte beaucoup plus. Convertir des mètres en décimètres, en centimètres je comprends, mais il me semble que, quand même, ce qui est plus important, c'est peut être ça que... ». Elle me dit « oui...mais quand même... » donc voilà, elle ne m'avait pas prise.

Mais où est ce que vous alliez chercher l'énergie pour affronter tout ça? La peur en Algérie, les difficultés en France, etc.?

Eh bien écoutez moi je suis déjà de nature... je suis très volontaire, voilà...

Ça demande quand même beaucoup de volonté...

Oui oui bien sûr, c'est sûr mais... c'est vrai qu'après, quand vous avez la... par exemple l'ANPE m'envoyait... souvent c'était un organisme pour nous aider à chercher un emploi. Donc j'y suis allé, chaque semaine pratiquement, vous y allez et puis la réponse était tout le temps la même chose: « on a rien pour votre profil. ». Des fois je me disais: « mais pourquoi venir jusque là pour que l'on me réponde toujours pareil? ». Je recherche, ou bien une formation, que l'on me donne une formation et puis j'y arrive directement mais si c'est pour avoir cette réponse à chaque semaine, pour moi c'était une perte de temps.

Est ce que vous avez reçu l'aide d'associations? Par exemple d'associations d'aide aux étrangers ou quelque chose comme ça?

Non, non, non, j'ai tout fais par moi même, j'ai fait les recherches par moi même. J'allais à l'ANPE directement pour les offres d'emploi, quand il y en avait une qui m'intéressait j'appelais, je me présentais, j'ai fait mes démarches toutes seule.

Vous n'étiez pas complètement perdue donc, comme ça aurait pu être le cas pour d'autres. Vous n'aviez pas la difficulté de la langue par exemple.

Non, oui voilà

Mais vous saviez s'il existait des associations comme ça? Vous n'en avez jamais entendu parler?

C'est à dire, oui je sais qu'il y a des gens qui aident, après j'étais... c'était au niveau de la fac, mon mari prenait des cours d'informatique aux cours du soir et il avait connu, je crois par l'intermédiaire de quelqu'un, une dame qui s'occupait un peu des... des réfugiés, c'est elle qui leur préparait les dossiers et tout ça et... on s'est lié un petit peu. Eh bien elle nous a expliqué justement que... voilà elle recevait ces gens là, qu'elle les aidait, dans ce cadre là. Mais ça je savais qu'il y avait sûrement des associations qui s'occupaient de tout ça... Un moment aussi j'avais trouvé une espèce d'organisme qui s'occupait de retraités un petit peu... étrangers qui avaient des difficultés à faire leurs démarches... ils cherchaient quelqu'un, donc j'avais postulé là et c'est pareil, le poste avait été prit.

Et vous êtes née... vous m'avez dit dans les années 50?

51.

51...Ah mais vous êtes née Française alors?

Eh bien oui, à l'époque oui.

Mais quand vous êtes arrivée en France vous ne l'étiez pas?

Oui puisque après l'indépendance, on ne l'était plus, donc il fallait refaire les démarches, c'est à dire une réintégration, on va dire, de la nationalité.

Vous étiez donc Française, vous êtes devenue Algérienne, puis une nouvelle fois Française!

Oui voilà c'est un peu ça.

Vous vous sentez Française? Algérienne? Entre les deux?

Euh... Moi je vous le dit honnêtement, moi l'intégration ne me concerne pas. Parce que j'ai toujours baigné dans un milieu français. A l'époque, comme on dit l'Algérie Française, donc on avait des camarades français, des amis français avec lesquels on a toujours eu des contacts, donc on parle français, mes parents parlent français sans problème, voilà donc je suis peut être plus imprégnée de la culture française que... voilà. Très, très imprégnée, c'est pour ça, là... avec tous ces changements, j'ai beaucoup de mal, j'ai beaucoup de mal, comme je vois tous ces problèmes religieux...

Ce qu'il se passe en Algérie depuis les années 90?

Voilà, j'ai beaucoup de mal avec la mentalité qui a changé, qui a même quelque fois régressé. Parce que comme vous n'avez pas connu ça, vous avez beaucoup de mal, beaucoup de mal à comprendre. Quand on pense que quand même des femmes se sont battues, continuent de se battre, ne serait-ce que pour faire changer le cours de la famille... voilà, alors que d'autres plongent dans un obscurantisme pas possible... voilà.

Vous avez mis combien de temps avant de retourner en Algérie?

... peut être quatre ou cinq ans.

Et comment ça s'est passé? Vous avez trouvé le pays changé?

Changé oui oui.

Donc entre 97 et 2001 c'est ça?

Oui oui. Oui changé absolument.

Dans quel sens?

Écoutez, je trouve que les gens là sont trop... c'est à dire... en matière religieuse, je trouve que ça a pris trop d'ampleur. Ça a pris beaucoup trop d'ampleur. Des fois je me dis, vous avez presque plus... je ne sais pas si je peux dire un manque de liberté, mais voilà. Je vois par exemple mes belles sœurs là, qui ne portaient pas le... le foulard, ne l'ont jamais porté malgré tout ce qui s'est passé. Et puis la elle me disait, ça faisait à peine deux mois, elle me dit « parce que je me sens gênée, tout le monde le porte, toi tu es là au milieu... » Vous voyez un peu! Par contre j'ai vu une ancienne collègue, elle non. Alors qu'elle m'a dit qu'il y a pas mal de gens... parce que moi au

moment où j'y était personne ne portait ce foulard.

Quand vous étiez en Algérie, le foulard, ce n'était pas quelque chose qui était majoritairement porté?

Non, non, non.

Ça l'est devenu après...

Ça l'est devenu après oui. Parce que c'est un moyen de pression, ils ont réussi à faire peur aux femmes. Celles qui ne le portaient pas, franchement elles résistaient! Il y en avait! En tout cas quand j'y étais il y en avait! Maintenant elles sont minoritaires, c'est même l'inverse. Bon il y a encore quelques jeunes filles qui osent, qui... voilà mais bon. Et puis après vous avez aussi les discours. Quand vous discutez avec les gens, quand même vous sentez que c'est bien ancré. Mais si c'est pas... c'est pas de l'extrémisme, mais je pense que c'est beaucoup plus ancré. Avant non, on en parlait pas autant. Là, à tout bout de champ! Par contre, une de mes belles sœurs, Eh bien elle, elle est rebelle, elle, il est hors de question, elle ne le met pas. Vous voyez, dans la même famille vous trouvez... Mais c'est vrai que ça peut se comprendre, elles vous disent: « je me retrouve toute seule là au milieu... ». C'est vrai qu'il y a l'influence du groupe, de la famille...

Comment vous faisiez pour rester informée des évènements qui se passaient en Algérie?

Eh bien du fait des actualités, voilà.

Mais vous suiviez de près ou pas?

Non, pas particulièrement, non, non, honnêtement non. De temps en temps vous apprenez quelque chose mais voilà...

Et comment vous avez fait pour... Votre mari est venu deux ans après?

Trois ans après

Trois ans. Comment vous avez fait pendant trois ans pour maintenir un lien comme ça, aussi particulier, avec votre mari?

Eh bien c'était le téléphone, voilà, on s'appelait de temps en temps. Il était venu une fois en vacances, il avait pu avoir un visa il est venu, il est resté avec nous un mois, peut être un mois et demi mais pour pouvoir venir définitivement, il fallait qu'il attende les papiers.

Pourquoi il n'est pas venu en même temps que vous?

Eh bien parce qu'il fallait faire les démarches, les démarches administratives

Alors ça a été beaucoup plus rapide pour vous...

Oui par ma profession.

Et lui il faisait quoi?

Eh bien lui il était comme l'ANPE, fonctionnaire dans un organisme comme l'ANPE.

Et il a mis trois ans pour obtenir un visa?

Oui oui, ça a été long! Parce qu'il fallait avoir un logement...il fallait au moins l'emploi, il fallait

que cet organisme vienne vérifier si vous aviez un logement conforme, et puis il y a la nationalité, ça a pris du temps!

Alors il a fait comme vous aussi, il est né Français, il est devenu Algérien et est redevenu Français!

Oui voilà!

Et quand est ce que vous avez été naturalisée française?

Je crois que c'était en 2004.

Et avec vos proches? Vos anciens collègues? Vous avez rompu le lien?

Non j'ai une ou deux collègues avec lesquelles j'ai un contact.

En ce qui concerne vos filles, est ce que vous avez cherché à maintenir un lien entre elles et l'Algérie ou pas du tout?

Eh bien la grande, elle a pu aller voir ses grands parents, elle a eu plus de contacts, par contre Laura, elle, y est allée une fois, elle était jeune et depuis elle n'y est plus retournée.

Elles maîtrisent l'arabe?

Laura pas grand chose, elle comprend peut être un petit peu, mais elle ne le parle pas. La grande oui, elle le comprend puis elle parle un petit peu.

Et quand vous êtes venue, ça devait être du provisoire? Vous comptiez retourner en Algérie après?

Franchement, l'idée du retour, vu la situation, on avait pas cette intention. Vu que la situation ne s'améliorait pas en plus. Et puis c'était surtout pour mes filles. Il était hors de question qu'elles évoluent dans un milieu pareil. C'était beaucoup plus pour elles après que pour moi. Parce que je me disait: « c'est impossible ». Avec ce changement comme ça, ça serait trop difficile pour elles, d'autant plus qu'elles n'ont jamais vécu, aussi bien avec leur père qu'avec moi, et même l'entourage, elles n'ont jamais vécu dans un milieu fermé, très religieux, très pratiquant... Donc je ne les voyais pas évoluer... voilà, elles auraient été malheureuses.

Et aujourd'hui vous n'envisagez pas de retour? Votre vie est là, en France?

Moi oui, très honnêtement oui.

Eh bien merci beaucoup, merci de m'avoir aussi bien reçu et d'avoir accepté de répondre à mes questions.

NABILA B., Algérienne, naturalisée, née à Dijon en 1981, arrivée en 1999

Nabila B.,

J'ai 31 ans. Je suis née le 18 octobre 1981, à Dijon... Oui, à Dijon. Et je parle l'arabe, qui est ma langue maternelle, même si je suis née à Dijon, puisque j'ai pas grandi après à Dijon, je suis rentrée en Algérie, enfin, quand j'étais bébé. Voila, je parle donc arabe, français, anglais, du turc un peu. Par plaisir, j'ai appris le turc. Et l'espagnol.

Quand tu es revenue en France après, tu revenais d'ou ?

Je venais d'Algérie, j'ai grandi en Algérie jusqu'en 1999. Je suis née en 1981, je suis repartie quand j'étais bébé, j'ai grandi en Algérie, à Oran précisément, donc dans l'Est Algérien et je suis venue après mon bac, donc en Juillet 1999.

Et donc, ce départ vers la France, tu l'as fait dans quelles circonstances ?

Je l'ai fait... C'était un projet familial puisque, comme beaucoup de familles algériennes, celles qui pouvaient fuir les années 90 en Algérie et s'installer en France, ils le faisaient. Et comme une de mes sœurs et moi, on était nées en France, on avait le droit du sol, on était Françaises, comment on dit ? ...par naturalisation. Quand on était en Algérie mes parents avaient fait les démarches pour qu'on puisse avoir la nationalité française. Donc on l'a obtenue, et c'est comme ça qu'on a pu venir, avec ces documents-là, s'installer, mes parents et nous, s'installer en France. Pour pouvoir être accueillis d'un point de vue administratifs. Ma mère et une de mes soeurs sont venues en 1997, pour commencer à préparer le terrain, essayer de trouver un travail, un logement et mon père et moi on est venus en 1999. Donc voilà, on est venus en deux parties et c'était... Voila, c'était un choix de fuite d'Algérie, fuite du terrorisme.

Et pour moi, pourquoi je suis restée avec mon père jusqu'en 1999, c'est parce que je devais passer mon bac là-bas, ils voulaient pas me mettre en difficulté par rapport à mes études et donc on a patienté deux ans. La famille a été séparée, pour des raisons déjà financières et puis pour mes études. Ma sœur, elle avait passé son bac en 1997, donc voilà, elle a commencé sa fac ici, en France, et moi quand je suis arrivée après mon bac, je me suis inscrite à la fac. Donc, ça a coïncidé avec mon début d'études universitaires.

Donc quand tu es arrivée, il y avait déjà des membres de ta famille qui étaient là, vu qu'il y avait une partie qui était venue deux ans avant pour préparer votre arrivée ?

Voila donc, il y avait ma mère qui avait réussi à... Au départ, elle est allée s'installer chez mon oncle. Avec ma soeur, ils ont habité là-bas, elle a trouvé du travail, enfin elle a travaillé au noir pendant quelques années. Et puis finalement, elle a pu avoir des contrats déclarés ce qui lui a permis d'obtenir un appartement et nous accueillir, mon père et moi, quand on est arrivés en 1999, dans des conditions un peu confortables. Même si, on était dans une [3"32'] situation financière assez compliquée puisque quand même, on étaient aidés par beaucoup d'associations, par exemple, Aralis pour le logement, le Secours populaire pour les vêtements et puis la nourriture tout ça. Donc on a bénéficié pendant quelques temps, quand même, des aides associatives pour nous installer confortablement. Voila.

Donc tu disais que l'arrivée avait été confortable, mais le voyage en lui-même, ça s'est passé comment ?

Ca s'est passé... Alors, mon déplacement, concrètement, il s'est passé en bateau, voilà, c'est un beau souvenir, le voyage en bateau. Et 36h de bateau pour arriver en France, je suis arrivée à Marseille et de Marseille on a pris le train pour arriver à Lyon. Ca a été un déchirement, quelque part pour moi, parce que... Après le bac, j'aurais bien voulu passer mes vacances avec mes amis pour fêter le bac, faire la fac avec mes amis d'enfance. J'avais un chéri là-bas à l'époque et j'aurais bien voulu rester avec lui. Voilà [rires]. C'était un arrachement quand même, et en même temps une joie de retrouver ma mère et ma sœur, parce que, pendant deux ans, on étaient séparées. C'était quand même dur à gérer, j'avais pas la maturité pour, entre quinze et dix-sept ans et demi. Sans la mère et la sœur, c'était compliqué de vivre qu'avec un père. Et puis, la condition de vie en Algérie, aussi, c'était compliqué.

Oui, les années 90... Et vous êtes partis, immédiatement après ton bac ?

Oui, alors moi je suis allée, dès que j'ai eu... Non, dès que j'ai passé mon bac, j'ai attendu quelques semaines et je suis venue en France, en bateau. Et j'ai eu les résultats du bac en France. Deux jours après, j'ai eu mes résultats du bac, en France. Donc, j'ai pas pu fêter ça avec mes amis vraiment. Et mon père, il devait boucler des démarches administratives, tout ça, et puis venir. Donc, il est venu après. Deux semaines après.

Donc tu a fait le trajet en bateau toute seule, d'accord. Et pour le payement du trajet, ça s'est passé comment ?

C'est mes parents qui ont géré ça. C'était leur choix, donc c'est eux qui ont géré cette venue là. **Et est-ce que tu avais gardé, des souvenirs... Tu m'a dit que tu étais partie quand tu étais bébé de France ?**

J'ai aucun souvenir de quand j'étais en France.

Et c'était quoi les représentations que tu avais de la France avant d'y revenir ?

Les représentations... Finalement, pour moi c'était une découverte, la France parce que même si je suis née en France, je me sentais pas française, c'est pas mon pays, c'était pas mon pays. Maintenant, oui. Ma représentation de la France, c'était ce que je voyais à la télé en Algérie, c'était Club Dorothee, Hélène et les garçons [rires], le cinéma français, la [6'40'] culture française, ce qu'on voit dans les publicités. Comme beaucoup d'algériens ou d'étrangers à la France, la France, on la connaît par la télé, pas par d'autres biais. Si, ma mère, elle me racontait des épisodes de son travail en France quand elle y était dans les années 80. Avec mon père et tout ça, mais voilà, j'imaginai des choses avec peut-être quelques vagues souvenirs... Même pas en fait, c'est plutôt mes sœurs qui me rappelaient des choses, des petites choses. Mais moi, j'avais pas de représentations de la France, hors télévision.

Et comment ça s'est passé, justement, quand tu es arrivée par rapport à ce que tu imaginai, par rapport à ces représentations... Quelles ont été tes premières impressions à ton arrivée ?

Le truc qui m'a marqué le plus, je m'en rappelle, quand je suis arrivé à Marseille, c'était les grandes publicités dans la ville. Les grands panneaux publicitaires. Pour moi, ça faisait plein de couleurs, donc voilà je découvrais, des publicités, notamment sur la lingerie que j'avais jamais vu en Algérie. Dans des grandes affiches, tout ça. Et je me dis : « Ah tiens, on est dans un pays où on accepte ça, tout le monde passe devant ce genre d'affiches ». C'était des trucs comme ça. Et les vêtements, les restaurants. Plus de mixité dans l'espace public. C'était ces premiers éléments qui m'avaient interpellés. Des femmes sur les terrasses des cafés toutes seules, ça m'avait intrigué. J'avais pas trop vu ça en Algérie.

Donc quand tu est arrivée, tu a continué tes études, tu a repris immédiatement après le bac.

Oui, j'ai commencé la fac.

Et il n'y a pas eu de problèmes administratifs ?

Non, parce que des fois on demande des validations de diplômes, et puis dans mon cas, ils m'ont pas demandé. Ni à ma soeur non plus, quand elle s'était inscrite. Donc je sais pas pourquoi, mais ça s'est passé naturellement. J'avais mon diplôme, que j'ai traduit et donc j'ai demandé l'inscription à la fac. Ma soeur m'avait fait ma pré inscription avant de venir. Donc c'était ma soeur qui s'était occupée de cette partie-là puisqu'elle était en France. Et comme je connaissais pas les différents cursus en France, je me suis systématiquement inscrite en cursus scientifiques au départ. C'était à la DOUA, donc une année de biologie.

Tu parlais français couramment en arrivant ?

Je parlais français couramment, parce que quand même en Algérie, c'est un pays assez francophone. Parce que j'avais appris depuis le CM2, le français à l'école et que ma mère nous parlait pas mal moitié français/moitié algérien à la maison. Par la télévision, je l'avais beaucoup appris. Par contre, j'avais pas le bagage lexical... j'avais pas forcément une fluidité de paroles comme je l'ai aujourd'hui. Voila, donc j'avais.. J'ai depuis pas mal progressé en français, mais au départ, j'étais quand même mal à l'aise pour parler en français. [9"40]

Et quand tes parents ont voulu revenir, comment est-ce qu'ils ont fait par rapport aux aspects purement administratifs, pour avoir un visa ? Il n'y a pas eu de problèmes de ce côté-là ?

Comme ils avaient demandé nos... ma nationalité à moi et ma soeur, en Algérie, quand on étaient encore mineurs. Ils avaient le droit en tant que parents d'enfants mineurs. C'était ça, parce que pour les algériens... Déjà, le droit du sol débloque des situations et puis l'histoire entre l'Algérie et la France faisait que ils avaient plus de facilités par rapport à des critères l'Algérie française, les grands-parents nés sous l'Algérie française. Donc il y avait quand même tout un socle juridique qui faisait que c'était facile, plutôt facile pour qu'ils aient des papiers. Sachant qu'ils ont eu des titres de séjours de très courtes durées. Ca fait seulement un an et demi qu'ils ont eu la nationalité française.

Ils ont déposé une demande en arrivant ?

Oui voilà, et ça a traîné des années. Ca fait seulement un an et demi qu'ils ont pu avoir un droit de vote.

Et pendant des années...

Ils ont eu des titres de séjour de six mois, six mois, deux ans, après dix ans, voilà. Je sais pas comment ça fonctionnait exactement mais courtes puis longues durées.

Et j'imagine que dans ces années-là, ces premières années, ils devaient souvent aller à la préfecture ou à la mairie ?

Oui, j'ai souvent accompagné ma mère pour faire la queue pendant des heures à la préfecture pour obtenir des documents. Des temps interminables, un mauvais traitement, de la part de la préfecture, des étrangers. Ils te parlent mal, ils te renseignent pas correctement. Voila, il y a eu tout cet épisode là. C'est difficile à gérer pour les parents aussi.

Et il y a eu des attitudes racistes ?

Malveillantes, pas racistes forcément, mais malveillantes. Malveillantes, dénigrantes... Voilà, pas racistes mais dénigrantes.

Et tu les vivais comment, ces situations ?

J'avais mal aux tripes, parce qu'il s'agissait de mes parents déjà... Et puis parce que je voyais comment ça fonctionnait pour les autres personnes, qui venaient de loin, qui avaient des enfants en bas age, qui devaient faire la queue avec leurs enfants, qui venaient dormir dans

leurs voitures à 4h, 5h du matin pour être là les premiers à faire la queue. Enfin, voilà donc c'était assez douloureux. Et euh, je le vivais mal émotionnellement, moi, j'avais mes papiers français mais pour mes parents c'était quand même dur de les voir dans cette situation là, sachant qu'en Algérie, on vivait une vie plutôt digne et tout et de nous voir dans cette indignité là quelque part à certains moments. Parce que, il y a le coté où on était très [12"12'] soutenus par plein d'associations, comme je disais tout à l'heure, mais il y a le coté aussi, de manque de dignité par rapport au traitement administratif.

Et justement, tu parlais de la vie très digne que tes parents avaient en Algérie, ils faisaient quoi en fait, comme métier ?

Ils étaient dans l'enseignement, tous les deux, mon père était directeur d'école, ma mère dans l'enseignement, puis après elle s'est mise au foyer parce que c'était trop dure pour elle de sortir, de gérer les problèmes de société. C'est une femme assez féministe, elle refusait de se soumettre à l'ordre établi par les islamistes intégristes, en Algérie donc elle a fait le choix de rester, à un moment donné, à la maison, de plus sortir.

Et toi-même, tes premières années, puisque tu m'a dit que tu t'es inscrite tout de suite à la fac en arrivant, donc tes premières années à la fac, justement, comment ça s'est passé ?

La première année a été très difficile pour moi, parce que déjà, fallait que j'étudie en français, notamment tout ce qui est matière scientifique, physique, chimie, sciences alors que j'avais tout étudié en arabe, alors le changement de raisonnement d'une langue à l'autre, c'était difficile. Je trouvais dur de suivre, de m'inscrire dans ce nouveau monde, dans ce nouveau pays, dans ces nouveaux rapports. Je savais pas trop comment me positionner. J'avais dans ma tête... J'étais là et puis dans ma tête j'avais l'idée de revenir en Algérie. Je voulais pas m'investir et m'installer réellement... Et j'ai vécu toute la première année avec l'attente de repartir pendant l'été en Algérie pour voir mes amis, mon amoureux avec qui on était resté à distance, mon grand-père, mes cousins cousines, tout ça. Pendant un an, j'ai pas fait l'effort, finalement, de m'intégrer, de rencontrer des gens, de m'investir émotionnellement, et puis j'ai lamentablement foirée mon année de fac. Parce que j'avais pas l'énergie pour faire cet effort là que je ne voulais pas, parce que c'était pas mon choix de venir en France. Et puis quand je suis retournée en Algérie, l'été, j'ai revu tout le monde, mais je me suis rapidement rendu compte de la chance que j'avais d'être en France, des possibilités que j'avais pour évoluer dans ma vie, par rapport à l'état de l'Algérie, par rapport au manque de débouchés des gens que je revoyais. Moi, j'avais la possibilité d'évoluer sur plein de choses et eux, ils avaient un avenir bouché. L'été en Algérie, ça a été le déclic pour moi, pour me projeter en France, de m'investir du coup dans les choses après.

Et du coup, cet investissement, enfin... En revenant, tu t'es investi dans quoi ?

Du coup je me suis pas mal investi, j'étais bénévole au Secours populaire ou j'aidais pas mal au secours populaire, déjà comme une forme de remerciement, par rapport à ce qu'ils nous ont donnés. Des cours de soutien scolaire, des sorties d'été, tout ça... Là où je pouvais mettre en place, enfin, donner du temps de bénévolat pour l'association, pour faire vivre des temps de solidarité en France, je le faisais. Voilà, donc j'avais mes études, je me suis [15"11'] inscrite en sciences humaines, pour le coup, en littérature et histoire de l'art. Voilà j'ai changé de cursus ou j'ai rencontré d'autres personnes... Voilà, j'ai fait une année de bio et après, j'ai changé de cursus et je suis allé en sciences humaines, ça m'intéressait beaucoup plus. C'était plus facile, les étudiants en sciences humaines sont plus accessibles que les scientifiques, donc c'était plus facile d'avoir des relations au-delà de relations de collègues. Donc je

commençais aussi à avoir des activités de danse,... C'était aussi l'occasion de rencontrer d'autres gens. Et voilà, donc j'ai rapidement voulu remercier à ma manière en donnant du temps de bénévolat dans le milieu associatif et après je me suis rendu intéressé à différents événements, type biennale de la danse... ou j'agrandissais un peu mon réseau.

Et tu me disais que quand tes parents sont arrivés en France... enfin, quand ils sont revenus à Lyon, vous habitiez dans quel quartier, en fait ?

On a eu de l'aide au début, on a habité dans le vieux lion, c'était Aralis qui nous avait trouvé un appartement pas cher dans le vieux Lyon, puisqu'ils ont quelques appartements repartis dans la ville et qu'ils placent des familles en fonction des possibilités. Après, on trouvé un appart, ma mère faisait des ménages chez une personne avec un appart un louer, donc on l'a loué pas cher et on a habité à Villeurbanne. Et puis après moi j'ai rapidement commencé à travailler, je voulais aussi avoir mon indépendance financière, j'ai commencé à travailler, j'ai rapidement... Pour mes 20 ans, 21 ans, j'ai pris mon premier appartement et j'ai habité dans le 3ème ou j'ai payé mon appartement, j'ai bossé pour payer mon appart, mes études, tout ça.

Tu travaillais dans quoi ?

Dans la restauration, dans l'administration, donc par intérim, euh, voilà, des cours de soutien scolaires, j'ai fait plein de boulots étudiants, j'ai même travaillé chez Mc Do au passage [rires]. Donc j'avais fait plein de boulots, par intérim, j'avais différentes missions, ça allait du travail administratif au maquillage des enfants pour Halloween [rires]. Voilà, plein de choses, diverses et variées, mais qui permettaient de payer mes études.

Et tes parents quand ils sont arrivés, tu m'a dit que ta mère faisait des ménages, et ton père, quand il est arrivé en France, lui comment est-ce qu'il a fait pour... Qu'est-ce qu'il a trouvé comme travail ? Comment est-ce qu'il a fait ?

Alors du coup, comme son statut de directeur d'école n'était pas forcément reconnu, il fallait qu'il fasse une validation de ses diplômes, une conversion de ses diplômes, voilà. Par contre, lui, il a eu une sacrée chance parce que il est resté six mois, non peut-être un peu plus au chômage, et puis il a eu une sacrée chance, parce qu'il a postulé pour être éducateur spécialisé, donc CEPAJ, ça dépend de la SLEA, donc l'insertion des jeunes par le travail tout ça... Et il a été embauché, et tout de suite, au bout de quelques temps, il a eu un CDI donc dans ce travail-là, donc il est devenu éducateur spécialisé, et ma mère, donc elle a [18"26'] fait plein de boulots différents. Du ménage à la restauration, plein de choses. A des périodes sans travail parce qu'elle en trouvait pas. Et maintenant, dans ces dernières années, elle a trouvé, dans le milieu scolaire, voilà donc elle est aide scolaire pour des enfants handicapés.

Donc ton père, quand il a trouvé ce travail d'éducateur spécialisé... il a pas eu besoin d'une validation d'un diplôme pour avoir ce poste-là ?

Non, il a passé l'entretien et ... il y a eu, je sais pas, ... une alchimie... Le directeur lui a fait confiance sur ses capacités à pouvoir être éducateur spécialisé. Parce que mon père, il a aussi beaucoup travaillé dans les colonies de vacances, voilà pendant des années, donc il y a eu une expérience professionnelle en plus de son statut de directeur d'école. Ce qui fait que voilà, il avait le bagage pour ce genre de profession.

D'accord, tu me disais que tu t'étais beaucoup investie dans des associations, le Secours populaire, dans la biennale de la danse, tout ça... Donc, toi tu t'es beaucoup investie au retour de ton séjour en Algérie, à l'été, donc un an après ton arrivée. Donc, comment ça s'est passé ?

Ben, on est toujours bien accueilli dans ce genre d'associations, parce qu'ils ont toujours besoin de bénévoles. D'ailleurs, très bien accueillie parce que le Secours populaire, ils

voulaient que je fasse partie de leur conseil national, j'ai pris des responsabilités au Secours populaire en tant que représentante de la branche lyonnaise. Mais je mesurais pas trop l'intérêt, les paramètres de tout ça, donc j'ai pas poursuivi plus loin et puis après, j'étais pas mal prise par mes études et mon travail pour financer mes études et mon appart. Ce qui fait que j'ai eu une baisse d'activité, j'y allais vraiment ponctuellement sur les grandes fêtes pour faire les emballages cadeau et tout. Mais je me suis pas investie plus que ça, par contre, je m'intéressais beaucoup au milieu associatif. Je regardais beaucoup ce qui se faisait, mais assez rapidement j'ai commencé à me dire que ce qui est intéressant c'est de pousser plus loin. Si je dois militer, je pousserai plus loin, mais dans le côté politique, ça m'intéresserait plus, le côté politique. Et j'ai commencé à m'intéresser un peu plus à la vie politique française, à regarder comment ça se passait dans les partis, à observer les positions des uns et des autres, ce qui a fait que voilà finalement, je suis tombé dedans, et j'ai eu la passion de ça et que j'ai fait le choix d'adhérer au parti communiste en 2004.

D'accord.

Entre 2000 et 2004, j'ai eu toute cette réflexion là, et en 2004 ça a abouti par une adhésion au parti communiste.

Et par rapport à ça, est-ce que ton statut d'immigrée a posé des problèmes... Pas forcément des problèmes, est-ce que ton statut d'immigrée a eu des conséquences, une influence sur ton engagement associatif et militant ? [21''36']

Peut-être que je suis tombé dans la bonne période entre guillemets, parce que c'était très à la mode, et c'est toujours très à la mode, la diversité culturelle et de travailler avec des gens d'origine étrangère. Donc c'était... je sais pas comment ça se passait avant mais en tout cas je pense que je suis tombé dans le moment sociétal où c'était propice à intégrer des gens issus de l'immigration pour qu'ils accèdent à la citoyenneté au delà de la nationalité. Le moment où on réfléchissait à séparer la nationalité de la citoyenneté, créer des conseils municipaux d'étrangers, d'afficher partout un quota de diversité. Voilà, je le dis avec un peu d'ironie mais en même temps, je pense que j'ai été... J'ai adhéré pour des questions politiques de société française, les questions culturelles, qui m'intéressaient beaucoup à cette période-là, et toujours, et du coup j'ai pas été sollicitée en tant qu'immigrée qui va parler de discrimination et de racisme et compagnie. J'ai été très rapidement sollicitée sur les questions de la culture ce qui m'a permis de pas jouer la carte, entre guillemets, de l'arabe de service. Et puis ce que je dis souvent, en plaisantant, ce que j'avais la triple peine, j'étais jeune, femme, et maghrébine, donc c'était [rires] c'était plutôt confortable de venir adhérer dans ce cadre-là. Voilà, donc je répondais à plusieurs quotas à la fois, cohabitait plusieurs cases à la fois. Après j'étais plutôt toujours bien accueillie, j'ai beaucoup appris, on m'a beaucoup transmis une culture politique. Ça m'a beaucoup apporté.

Et est-ce que tu es restée en contact avec la communauté algérienne de Lyon ?

Non, du tout.

Non ?

Non, j'ai beaucoup d'amis de différentes origines, j'ai pas spécialement cherché à me mettre dans un groupe algérien ou maghrébin en général. Après, oui, j'ai deux, trois amis algériens dans tout le lot des amis que j'ai [rires]. Voilà, mais non, j'ai pas spécialement cherché... j'ai peut-être eu trop tendance à aller chercher d'autres cultures, d'autres origines parce que la aussi ce qui m'avait beaucoup interpellé en arrivant en France, c'est la mixité qu'il y a. Des gens d'origines diverses et variées, on entend parler toutes les langues du monde dans un seul quartier et je trouvais ça magnifique et c'est peut-être ça qui m'a beaucoup séduit. Et je me

disais : « ah, j'aimerais bien avoir des amis, je sais pas, chinois, des amis irlandais, des amis du Sénégal, des amis français, enfin voilà des amis. Finalement, c'est ça que je cherchais, je cherchais pas à me recréer une communauté algérienne en France.

Tu me disais que pendant ta première année en France, tu avais cet objectif de retour ?

Voilà, mais j'ai pas pour autant cherché à rencontrer des algériens en France. A cette période là. J'avais l'objectif du retour, c'était pour retourner avec les gens que je connais, que j'aime. C'était pas forcément pour me retrouver avec des algériens, quoi. Et du coup dans cette période-là, j'ai pas cherché à connaître des algériens, par exemple. La première [24"36'] année ou je suis revenue en France, j'ai pas cherché à aller dans ces réseaux-là, j'ai pas cherché du tout.

Et tes parents, est-ce qu'ils ont essayés en arrivant de s'intégrer dans ce genre de milieux, ou pas ?

Mes parents, pareils, je pense que j'ai pris ça d'eux. C'est-à-dire qu'ils ont pas cherché forcément à s'inscrire dans une vie communautaire, communautariste. Ils étaient plutôt en quête de logement, de vie sociale, de liberté qui leur a manqué pendant des années, de souffler, de respirer. De faire des barbecues dans une forêt, des trucs qu'on pouvait plus faire en Algérie, parce que quand on allait dans une forêt, on tombait sur des terroristes [rires]. Des trucs comme ça... Respirer, vivre seulement, ils avaient juste besoin de vivre.

Tu me parlais de solidarité, justement. Quand eux ils sont arrivés, dans cet appartement d'Aralis dans le vieux Lyon, comment ça s'est passé, en fait, les rapports avec les voisins ?

Il n'y en avait pas beaucoup, on croisait pas les voisins, dans le vieux Lyon. Donc on se disait bonjour, bonsoir dans les escaliers, mais il n'y a pas eu de relations. Par contre là ou je peut peut-être constater quelque chose, c'est que depuis qu'ils sont en France, mes parents, ils ont très peu d'amis, ils vivent dans la bulle familiale. Mais ils ont de moins en moins de vie sociale depuis qu'ils sont en France, je sais pas à quoi c'est du. Et mes parents qui lisaient beaucoup, qui étaient très cultivés. Par exemple, en Algérie, qui s'intéressaient à ... Voilà, depuis qu'ils sont en France, je trouve qu'il y a... ils sont de moins en moins dans cette dynamique-là, de culture quoi. Je sais pas à quoi c'est du, autant en Algérie, j'ai toujours grandi avec une bibliothèque remplie de livres, et en France, ils ont pas eu ce réflexe d'avoir une bibliothèque avec des livres. Ils ont deux, trois livres comme ça, pour faire déco, pour faire joli. Mais ils ont plus cette démarche là. Et je sais pas à quoi c'est du, donc d'un point de vue sociologique, ça m'intéresserait de savoir pourquoi mes parents, arrivés en France, ils se sont extraits de la vie sociale... Voilà, ils sont sociables, ils sont sympas et tout mais ils ont pas vraiment d'amis, il n'y a pas d'amis qui viennent dîner chez eux. C'est vraiment les enfants qui viennent dîner chez eux et ça s'arrête là. Et les conjoints des filles et les petits-enfants, maintenant qu'il y a un petit-fils et tout ça. Voilà, ils ont pas de sorties à part quand il fait beau, aller à Miribel et encore avec les enfants.

D'accord, donc ils se sont vraiment repliés sur...

Ben là, je trouve qu'il y a un repli, et c'est même pas... pour le coup, c'est même pas, ni communautaire, ni extracommunautaire... C'est vraiment dans le repli familial.

Et ça a été progressif ou ça a été dès qu'ils sont arrivés ?

Ca a été progressif, parce qu'au départ, ils étaient plutôt... ils aimaient plutôt rencontrer des gens dans le milieu associatif, déjà par exemple, les gens du Secours populaire sont devenus des amis, ils ont dînés chez eux, ils s'invitaient, ils faisaient que de sortir ensemble et tout. Et d'année en année, ça s'est complètement, ils sont maintenant... Et puis, si [27"35'] on n'est pas

là, les filles, à aller les voir le week-end, à faire des choses avec eux, ben ils font rien. A part faire des courses et rentrer à la maison, quoi. Donc je sais pas pourquoi.

Ils ont quel âge, juste pour information ?

Mon père, il a 65 ans bientôt, ma mère 61 ans.

Pour rester dans la famille, tout à l'heure tu m'as dit que ton oncle était resté en France... enfin, était en France quand ta mère y est arrivé avec ta soeur ? Et en fait, il est arrivé quand ?

Lui il est arrivé, bien dix ans avant. Il était jeune, il a pris son billet d'avion. A l'époque c'était facile d'avoir son visa. Donc il est venu, il est parti de rien quoi. il est venu s'installer en France. il est parti de rien. il a fait sa vie ici, il s'est marié. Il a eu des enfants et tout. Et comme beaucoup de familles qui viennent s'installer à l'étranger, on vient toujours dans une ville où il y a un pied-à-terre, et c'est pour ça qu'on est venu à Lyon. Parce qu'on avait ce pied à terre là.

C'est pour ça que vous êtes pas retournés à Dijon, que vous êtes venus à Lyon, ou il y avait quelqu'un.

Oui parce qu'à Dijon, on n'avait personne, pas de lien. La ville où il y avait un lien, c'était Lyon.

Donc ton oncle, tu m'as dit, était venu dix ans avant vous, vous reveniez. Donc, en fait, tes parents sont venus en France dans les années 70-80 et sont repartis dans les années 80 et ton oncle est arrivé en France après que eux soient revenus en Algérie.

Oui, c'est des parcours de vie différents.

Et vous êtes restés en lien, et c'est lui qui vous a accueilli.

Après, forcément, quand on est à l'étranger, on téléphone toujours en Algérie, donc on avait toujours des nouvelles, et le jour où mes parents se sont décidés pour venir en France, on lui a demandé si c'était possible de nous héberger, le temps de se créer un lien en France. Donc lui, il a dit d'accord, je peux vous héberger. Voilà.

A quel moment... enfin, quand est-ce que vous avez fait le passage de l'appartement de ton oncle à un appartement séparé ? C'est avant ou après que vous soyez arrivés, vous ?

Non, c'était avant, parce que en 1997, ma mère elle est venue s'installer avec ma sœur, chez mon oncle, quelques mois. Ça s'est pas bien passé, parce que c'était lourd quand même d'héberger la... c'est son frère, quoi, mais c'est quand même dur d'avoir deux adultes en plus à la maison. Pour sa femme, c'était pas facile. Donc avec le recul, on se dit que ça pouvait qu'éclater, mais sur le coup ça a été dur jusqu'au moment où il l'a jeté dehors. Donc, elle a eu quelques mois où elle a habité chez lui avec ma sœur et puis à un moment donné, il [30'03'] l'a quasiment mis à la porte. Et voilà. Et puis ma mère elle s'est quand même bien battue, elle a commencé à avoir un réseau, pour voilà, de l'aide et tout ça, et c'est comme ça qu'elle est rentrée en contact avec Aralis, et qu'Aralis lui a trouvé un logement. Donc après, nous on est venus, dans le logement Aralis, s'installer et puis au bout de quelques mois, on a pu trouver à Villeurbanne.

Très bien, donc tu m'a dit tout à l'heure que le français t'avait posé des problèmes quand tu es arrivée, par rapport aux termes techniques, aux études. Comment tu as fait... comment ça s'est passé pour ton... pas ton apprentissage, parce que tu le parlais déjà, mais pour la maîtrise du français ?

Ben... j'ai... J'étais de nature très curieuse, je fréquentais pas mal de français, donc c'était une manière de faire progresser ma langue. Au niveau des études, c'était quand même très difficile, parce que j'arrivais pas à raisonner en français, penser les maths ou la chimie en

français. Je me rappelle par exemple, à la fac, une fois j'étais en examen et j'avais du rédiger mon exercice de maths en arabe et j'avais tout rédigé en arabe parce que, voilà, j'arrivais pas à faire autrement... Et du coup, j'avais pas eu le temps de le traduire en français pour rendre ma copie. J'ai eu 0 sur 20.

Tu l'avais intégralement rédigé en arabe et...

Parce que je raisonnais en arabe, je pouvais pas faire autrement. Et j'avais pas eu le temps de traduire, donc j'avais rendu ma copie en arabe et j'ai eu 0 sur 20, forcément. J'avais supplié le prof de me laisser, juste que je lui traduise ma copie, parce que j'avais tout juste. Mais il a rien voulu savoir. C'était quand même dur pour moi de savoir que j'avais les capacités pour réussir mon année mais que j'avais pas l'énergie de penser tout de suite en français. Même de toute façon, on écrit de droite à gauche en arabe... Toute cette logique là c'était super dur. Par contre oralement, je progressais, au fur et à mesure de ma présence en France. Et puis j'aime cette langue française, je lisais beaucoup en français, j'aime beaucoup la poésie, je lisais beaucoup la poésie, ce qui m'a permis de progresser. J'allais au cinéma pas mal... C'est aussi beaucoup par le milieu culturel que j'ai à la fois mieux appris le français, et puis j'ai essayé de pousser plus loin dans la beauté de la langue. Pas juste l'apprentissage utilitariste, quoi... Donc voilà. La pour le coup, c'était un plaisir pour moi de pouvoir maîtriser encore plus une langue, c'était pas une corvée, c'était pas...une barrière, c'était un...

Un défi ?

Un défi, un plaisir, ouais, de parler, d'apprendre à mieux parler français, à mieux m'exprimer, à chercher toujours de nouveaux mots que je connaissais pas avant, tout ça. Mais aussi, avec une volonté très profonde de continuer à bien maîtriser l'arabe. Notamment l'arabe classique, l'arabe littéraire, et d'ailleurs à propos, j'ai donné aussi beaucoup [32"57'] des cours d'arabe. Pour aussi me faire un peu d'argent...

Dans quel cadre ?

Dans un cadre de MJC, par exemple. J'ai donné des cours de langue arabe, ça me faisait un peu d'argent pour payer mes études et tout ça... Ca aussi, donc à la fois, je tenais à bien maîtriser la langue arabe et puis, aussi... J'avais fait des trocs de langue, j'apprenais l'anglais contre l'arabe, des trucs comme ça... J'avais donné des cours de langue arabe à des journalistes d'Euronews, en contre partie je leur demandais de me former à des trucs, voilà... C'est pas mal en forme de troc que j'ai appris des choses, voilà...

D'accord, et sur la question... qui revient tout le temps quand on parle de ce genre de problèmes... Sur la question de la religion. Est-ce que toi tu étais croyante, est-ce que tu es croyante ?

Non [rires].

Je m'en doutais un peu, mais est-ce que tu étais croyante en arrivant ?

Non, je suis devenue athée en... Quand j'avais quinze ans en Algérie, sauf que je pouvais pas le dire. J'étais croyante avant, je me disais musulmane... Mais ce qui m'a rendu athée, c'était la condition de vie en Algérie, les conditions de terrorisme, pour moi... On m'a toujours appris que Dieu, il est omniprésent, il suffit qu'il ordonne que la chose soit pour qu'elle soit... Je me disais comment ce dieu là peut laisser faire des massacres comme ça. Et notamment pour des gens qui ont rien demandé, pour des bébés... Enfin, il s'est passé des choses horribles, en Algérie... Des bébés égorgés, des femmes enceintes égorgées, éventrées, des choses si horribles, tellement horribles que je me suis dit si il y a un dieu qui existe et qui laisse faire ça, ben j'ai pas envie d'y croire [rires]. Et puis finalement, j'ai fait aussi mon processus de comprendre l'histoire des religions et tout... C'était, une révolte pour moi de devenir athée à l'âge de quinze ans, et puis

après c'était un processus intellectuel de comprendre les religions, pourquoi je suis athée, de comprendre mon athéisme. Après, je le vis pas comme un tabou du tout, parce que mes parents le savent, ma famille le sait, puis voilà, c'est vraiment un cheminement intellectuel, au départ c'était une révolte, mais maintenant c'est un choix pensé.

Tu m'as dit que tes parents le savaient, qui eux, sont restés croyants ?

Eux c'est une forme de croyance, très sociale, très pratiques sociales, dans l'image sociale finalement. Parce que voilà... Comme beaucoup de croyants finalement, c'est plus une question d'image sociale qu'une vraie question de croyance profonde, voilà. Mais, ils sont assez laïques, très ouverts sur ces questions. On débat beaucoup de religions, avec mes parents, je suis très à l'aise sur ces questions là. [35"43']

D'accord, et ils sont un peu pratiquants ?

Pf... Très peu, c'est plus ma sœur, qui est pratiquante, mes deux sœurs sont pratiquantes. Bizarrement, mes parents sont plus détachés de la religion que mes sœurs. Là aussi, c'est intéressant parce que, dans les mouvements de migration, souvent, les parents sont plus tolérants et plus ouverts que leurs enfants de deuxième génération qui viennent s'installer. Et ça aussi, ça m'a toujours intrigué. Quand je vois que dans des familles où il y a trois générations qui existent, qui cohabitent en France. C'est les parents qui refusent aux filles de porter le voile et c'est les filles qui décident de porter le voile. Et là concrètement, je le vois dans ma famille ou ma mère et mon père sont très, enfin... revendiquent la liberté des femmes et tout ça. Et j'ai une sœur qui, plus ça avance dans le temps, plus elle s'accroche à la religion.

Quand ils sont arrivés il y a eu aucun problème par rapport à ça... De rejet ?

Non du tout, surtout depuis l'Algérie, ils sont très laïques. Les algériens des années 70 ont une culture très laïque, et donc mes parents, ils font partie de cette génération-là. Intellectuellement, ils étaient assez ouverts sur le monde et ça a jamais été pour eux une barrière la religion, et puis, ils sont très peu pratiquants, voire pas pratiquants.

Donc en fait, ça leur a pas posé de problèmes par rapport aux questions de pratiques ?

Non, à part manger hallal et voilà, parce que culturellement, ils imaginaient pas manger autrement. Mais voilà.

Quand ils sont arrivés, justement, sur le hallal... parce que ça fait pas si longtemps que ça qu'on en trouve partout, comment ça s'est passé ?

Ben, ils en faisait pas une maladie, quand il y en a, y en a, quand y en a pas, ils font sans. Des fois, ils ont mangé non hallal parce qu'ils étaient invités par des amis qui cuisinaient pas hallal. Eux, ils achètent hallal mais quand y en a pas, ils sont pas non plus bornés par rapport à ça.

Donc quand toi, tu es passé, au fur et à mesure de ton expérience dans le milieu associatif, à la fac...

Donc je te disais, dans toute ton expérience à la fac, dans les milieux associatifs, ou autres, tu n'as jamais fait l'expérience de racisme, de ce genre de problèmes ?

Franchement, personnellement, j'en ai vu autour de moi, mais moi, personnellement, j'ai pas vécu, beaucoup... spécialement du racisme. Un tout petit peu, quand j'étais dans les agences d'intérim, ou par exemple, quand je proposais ma candidature à une entreprise et qu'on donnait mon nom, j'entendais en face : « Ah bon, mais est-ce qu'on peut lui faire [38"28'] confiance ? » Et que la personne en face disait « oui, oui, vous inquiétez pas. On peut lui faire confiance ». Là, je comprenais que tout allait bien jusqu'à... c'était mon nom. Si, si, j'ai eu des problèmes pour mes recherches d'appartements. Là, j'ai eu des barrières, beaucoup de

barrières... L'appartement était disponible, dès que je donnais mon nom, il était plus disponible. Là, c'est vrai que j'avais oublié cet épisode-là. Ça m'est pas arrivé tant que ça, parce que j'ai toujours pu trouver un appartement, trouver un emploi. J'ai galéré comme beaucoup de gens mais pas tant que ça finalement. Par contre, j'ai vu autour de moi, des personnes qui galéraient. Voilà, sur ces... à cause du racisme.

Tu me dis que tu as toujours pu trouver un appartement, malgré ce racisme. Tu es passé par des associations ?

Dès que j'avais l'occasion de rencontrer la personne en face de moi, au delà du téléphone, ça se débloquent. Mais... j'ai jamais eu besoin de passer par des associations antiracisme pour obtenir ce que je voulais obtenir parce que voilà... j'ai jamais eu ce réflexe là de solliciter une association pour ça, franchement... Voilà, c'était pas ma méthode de travail.

Peut-être pas pour conclure, mais un petit point sur... Quand tu es arrivée, tu me disais, que tu voulais... Quand tu es arrivé après ton bac, tu envisageais de revenir en Algérie pendant les vacances, est-ce que c'était l'idée d'un retour définitif, ou d'un retour... Comment tu le voyais, en fait ? Est-ce que tu te voyais rester en France toute ta vie ?

Je savais pas trop en fait. Quand je suis venu en France et avant mon premier retour en Algérie, oui j'espérais revenir en Algérie, retrouver mon monde... Mais c'est beaucoup de nostalgie aussi... Je savais pas trop... qu'est-ce que j'allais devenir. En gros je me posais des questions existentielles et je savais pas trop... Par contre, quand je suis revenue après ces fameuses vacances, c'est là que ma vie en France a commencé, et là je me suis jamais dit que je voulais revenir en Algérie, parce que pour moi, c'est en France, en tant que citoyenne issue de première génération de l'immigration, je n'envisage pas du tout mon retour au pays. C'est pas du tout ma démarche, par contre, j'envisage pas forcément de rester en France. J'exclus pas l'idée de vivre dans un autre pays. Je sais pas, moi... l'exemple du Sénégal, de la Turquie... Moi, c'est... voilà, pourquoi pas, habiter en Turquie un jour, ça me fait rêver... Par exemple, pendant mes études, je voulais habiter pendant un an en Egypte dans le cadre des bourses de mobilité internationale et tout ça... Bon je suis pas restée un an parce que j'ai pas aimé l'Egypte, mais j'aurais pu rester un an en Egypte. Autant je pense pas du tout revenir en Algérie, mon pays d'origine, mais par contre, ce qui m'intéresserait dans l'avenir c'est de vivre dans un autre pays, dans une autre culture. Revivre un peu l'expérience de l'exil, mais d'un exil plutôt choisi, plutôt... pas un exil où il y a une question de survie qui se joue... Parce que quand même en Algérie, c'était un exil forcé parce qu'il y avait une [41"46'] question de vie ou de mort, quelque part⁵. Là, si je quitte la France, c'est pas une question de vie ou de mort, c'est une question de plaisir.

Un exil volontaire, choisi.

Et tes parents, eux comment es-ce qu'ils voyaient ça ? Est-ce qu'ils disaient « après un moment, on y retournera » ?

Ben mes parents, ils ont jamais voulu revenir en Algérie. Mon père, si. Ma mère, pas du tout, absolument pas. Mais eux, c'était d'un point de vue financier, puisque ça fait pas si longtemps que ça qu'ils travaillent et qu'ils cotisent pour la retraite. C'est juste que financièrement, ils peuvent pas vivre avec leur retraite française en France. Donc financièrement, c'est pas possible pour eux, ils vont avoir une retraite de misère, donc ils se posaient la question... ils voulaient aller habiter après leur retraite en Tunisie ou au Maroc. Mais avant les révolutions

⁵ Plusieurs minutes après l'entretien, alors que nous nous séparions, l'interrogée a ajouté que son père avait été menacé de mort par les terroristes en Algérie.

[rires]. Et maintenant, avec l'avènement des révolutions, c'est pareil que d'habiter en Algérie finalement, pour eux. Et donc eux aussi, ils pensent à habiter ailleurs. Il paraît qu'en Turquie... c'est le pays, en ce moment, qui séduit pas mal la famille [rires]. On a voyagé en Turquie, on a adoré. Parce que voilà, dans l'idéal, si financièrement, ils pouvaient rester en France, ils resteraient en France. Mais c'est une question financière, c'est pas une question de choix. Ma mère elle préfère même être enterrée en France qu'en Algérie. Vraiment, ils préfèrent...

Pour le reste de la famille, tes sœurs, c'est pareil, elles veulent rester ?

Mes sœurs... non elles veulent rester, mes sœurs. Elles se voient pas repartir. Ma grande soeur, elle était venue en France, elle avait habitée en Italie, parce qu'elle s'est mariée avec un italien. Mais l'Italie, ça lui a pas plus plu que ça, donc elle est revenue en France. Là pareil, mes parents ils ont été pas mal vagabonds dans leur vie. Donc le vagabondage, le nomadisme, c'est quelque chose qui séduit plutôt la famille, donc c'est pareil habiter un autre pays, c'est pas exclu, mais c'est pas forcément... En tout cas, le retour en Algérie n'est pas du tout un objectif, une priorité quoi. Pour les uns et les autres.

Je crois qu'on a fait à peu près le tour, si tu as quelque chose à rajouter, une impression particulière que t'as fait l'arrivée ou un souvenir précis des premières années, quelque chose qui t'a marqué.

Il y a plein de choses qui m'ont marquée. Mais oui, les fois où j'ai pu aller au cinéma toute seule sans me faire embêter par personne. M'assoir sur une terrasse de café, boire un verre sans qu'on me lynche du regard. Choses qui passent pas en Algérie. Je pense que ce qui m'a marqué le plus, c'est mon statut de femme en France. Toutes les libertés dont on jouit qui sont le fruit des années de luttes des femmes [44"58'] mais qui passent inaperçues aujourd'hui tellement c'est banalisé. Souvent, ça m'arrive de me poser sur une terrasse de café et de savourer ce moment, qui est quand même la victoire de plein de femmes qui ont bataillées. Ce que je peux pas vivre en Algérie. Voilà, des petits trucs, c'est un pays que j'aime beaucoup, c'est mes tripes... Aujourd'hui je me sens aussi bien française qu'algérienne. Je revendique les deux identités en moi. Encore une fois, j'aime tellement ce pays là que je m'investis beaucoup en politique, pour apporter ma pierre à l'édifice, pour participer à la construction de ce pays, à sauvegarder des acquis sociaux, à faire progresser et en créer des nouveaux. Des nouveaux droits... Il y a la manif des homosexuels... du mariage homosexuel, aujourd'hui, voilà, pour moi, c'est des batailles qui me tiennent à cœur, pour des nouveaux droits. Pour les citoyens. Voilà, j'espère que je pourrais, que je pourrais continuer à vivre ça.

Quelque chose m'a traversé la tête, tu as dit que tu sentais aussi bien algérienne que française. Est-ce que tu as la double nationalité ?

Oui, j'ai la double nationalité, déjà par le papier, et puis, même intimement. Je revendique la culture française. Parce que j'aime ça, boire du vin et manger du camembert. Le cliché [rires]. Non, j'adore la gastronomie française. J'adore la culture du vin en France, la littérature, tout ça, ça me parle, ça me touche, ça devient une culture très intime pour moi. C'est pas une culture par obligation parce que je vis dans ce pays-là, c'est vraiment parce que j'aime beaucoup.

Et tu retournes régulièrement en Algérie ?

Ca fait six ans que j'y suis pas allé.

Mais tu y es retourné régulièrement pendant une période ?

Depuis que je suis en France, j'y suis allé trois fois. Pas tant que ça.

Oui, sur treize ans, pas tant que ça. Ben voilà, je crois qu'on a à peu près fait le tour. Merci beaucoup.

Je t'en prie.

FÉLIX KOUSSINSA, Congolais naturalisé, né en 1960 au Congo, arrivé en 1984

M. Félix Koussinsa est né en 1960 à Brazzaville, au Congo. Il arrive en France en octobre 1984 afin de terminer ses études. Doctorant, bien implanté dans le milieu universitaire, il soutient sa thèse en chimie et intègre une équipe de recherche au laboratoire de l'INSA. Satisfait de cette réussite professionnelle et ayant rencontré sa future épouse, il abandonne peu à peu l'idée de repartir au Congo, alors qu'il obtient par ailleurs la nationalité française. Il est actuellement professeur de Physique-Chimie en collège et vit à Villeurbanne. Nous sommes entrés en relation par l'intermédiaire de l'oncle d'un de mes amis, voisin (et ami) de M. Koussinsa. C'est chez lui, le vendredi 23 novembre 2012, à 15h30, que nous avons réalisés cet entretien d'une cinquantaine de minutes.

Pour commencer, je vais vous demander de vous présenter.

Eh bien écoutez, je m'appelle Félix Koussinsa, j'ai 52 ans, je suis originaire d'Afrique centrale, du Congo très exactement...

À quel âge êtes-vous arrivé en France ?

Je suis arrivé ici j'avais 23 ans.

Où habitiez-vous ?

Quand je suis arrivé en France ?

Non, je voulais dire au Congo.

Eh bien j'habitais à Brazzaville où je faisais mes études, depuis le secondaire jusque dans le supérieur. Je suis né pas loin de là, un peu plus au sud de Brazzaville. Donc disons que j'étais à Brazzaville.

Quelle était votre situation familiale à l'époque ?

J'étais étudiant, j'avais rien, j'étais jeune étudiant donc j'avais pas de contrainte particulière on va dire. Je suis parti comme un jeune étudiant qui part pour ses études à l'étranger.

Donc vous êtes arrivé directement à Lyon ?

Oui je suis arrivé directement à Lyon, parce qu'en fait au départ du Congo, dans la dernière année de notre maîtrise, on nous demandait de faire ce qu'on appelait une pré-inscription dans les universités françaises. Certains dans les universités françaises et d'autres dans des universités canadiennes et même américaines, on envoyait des demandes on va dire, dans toutes les universités, en fonction du projet qu'on avait et des études qu'on voulait faire. Et puis à l'issue de

la réponse qu'on avait, on nous octroyait donc la bourse, les moyens pour poursuivre les études dans l'université où on nous avait accepté.

D'accord, et Lyon a donc été votre choix ?

Alors moi j'ai eu le choix en fait, j'avais trois choix quand je suis venu en France. J'avais le choix entre Lyon, Nancy et Marseille. J'avais personne spécialement à Lyon qui m'avait conseillé mais comme j'étais inscrit dans un diplôme d'étude approfondie qu'on appelait le DEA à l'époque, qui correspondait à ce que j'avais envie de faire, c'est Lyon qui correspondait le plus au profil que j'avais choisi. Donc c'est moi qui ai fait le choix de venir à Lyon.

Vous rappelez-vous de ce voyage ?

Eh bien on est venu tout naturellement, c'est à dire qu'on avait un visa d'étude long séjour, voilà, qui nous a été octroyé par l'ambassade de France au Congo et puis nous avons été accueillis au niveau de la France par notre ambassade, qui nous a recueillis au niveau de Paris. Et puis sur la base de tous les documents que nous avons pu avoir et de toutes les démarches que nous avons menées avant... donc moi je suis arrivé à Lyon, la première nuit je l'ai passée chez un copain qui était déjà là...

Ah oui donc vous connaissiez déjà quelqu'un ici ?

Je connaissais quelqu'un qui était arrivé un mois avant moi tout simplement.

Et qui était dans la même situation que vous ?

Oui qui était dans la même situation que moi, pas dans les mêmes formations mais qui venait à Lyon pour ses études. Que je connaissais déjà depuis le Congo.

Mais vous êtes arrivé à Paris par contre ?

Je suis arrivé à Paris oui, par avion par Paris et depuis Paris on a pris le TGV pour venir sur Lyon.

Et donc tous les frais de voyage étaient déjà réglés ?

Ah oui, oui, le voyage était payé par le gouvernement congolais, régulièrement, normalement, donc il y avait pas de soucis quoi. C'est pas un voyage que j'ai initié moi même avec les moyens du bord, non, non, c'était organisé, on était un certain nombre d'étudiants qui avons été envoyés donc c'était vraiment dans les règles.

D'accord, et quelle image est-ce que vous aviez de la France à ce moment là ? À quoi est-ce que vous vous attendiez en fait ?

Bah, bon alors, disons que l'image de la France en tant que telle, il faut partir du principe qu' on allait pour des études dans un pays développé, c'est quand même l'image que l'on a de toute les

façons et puis bon il est quand même évident qu'on arrive dans un pays développé, qui est structuré, qui a des moyens différents du pays dont on vient. Même si aujourd'hui les choses arrivent à s'arranger dans ces pays là, pour certains. Mais effectivement on arrivait dans un pays où l'organisation sociale, l'organisation matérielle, n'étaient pas forcément tout à fait les mêmes. Mais vous savez quand on s'apprête à partir on essaye de prendre tous les renseignements possibles, parce que c'est vrai que moi j'avais jamais été en France, personnellement, donc j'arrivais pour la première fois en France à l'occasion de ce voyage-là. Nous on avait l'image d'un pays ouvert, d'un pays qui accueillait, d'autant plus qu'on venait pour des trucs bien précis, pour se former, il y avait des accords, des coopérations, des échanges.

Pourquoi avoir fait ce choix de rejoindre la France finalement ?

Alors moi pourquoi la France, certains auraient choisis comme je vous disais, les États-Unis ou... C'était en fonction. En fait, nous on avait des critères de... Moi j'avais fait de la Chimie, donc à partir du moment où dans les accords, certainement de coopération ou d'échange, peut-être, je ne sais pas, les étudiants qui sortaient de la fac des sciences, en chimie en l'occurrence et en mathématiques je pense, on privilégiait leur envoi en France. Et puis il y en a d'autres, enfin tout ce qui était science, chimie, un petit peu physique, en fonction de la filière qu'ils avaient choisie depuis la Licence, il y en a qui venaient en France et comme je vous disais, en fonction de ça, il y en a qui venaient aux États-Unis, et même au Québec. C'est l'État en fait, nous on avait un service qui s'appelait le service de l'orientation et qui gérait tout ça en fait. Voilà, donc moi c'est pas un choix délibéré d'être venu en France hein, j'aurais pu me retrouver aux États-Unis ou au Canada ou ailleurs en fait.

Quelles ont été vos premières impressions lors de l'arrivée ? A Paris notamment, vous ne connaissiez personne ?

Non, non, je ne connaissais personne mais comme je vous ai indiqué, nous on était dans un contexte, dans une structure organisée donc on savait que quand on arrivait on était accueillis par notre ambassade. Donc quand on est arrivés à Paris, moi je suis arrivé personnellement début octobre, je me souviens bien, le 4 octobre 1984, il faisait déjà froid.

Oui, j'imagine...

Oui en plus c'était l'hiver 1984/1985, il faisait très froid, à Lyon le Rhône était gelé hein. Je le raconte encore à mes enfants, il y avait des blocs de glace... La seule chose qu'on nous a dite quand on était au Congo, ils nous ont prévenus qu'on arrivait à une période où il commence à faire froid donc il faut déjà essayer de s'équiper en quelques vêtements chauds depuis l'Afrique, même si c'est pas extrêmement chaud. En tout cas au moins des pulls, c'est sûr, et puis bon le temps vraiment d'arriver, et dès le lendemain ou deux jours après, il fallait absolument qu'on fasse des emplettes pour s'équiper. Donc on est arrivé à Paris, on a été accueilli par un personnel de l'ambassade, il y avait un car qui avait été affrété puisqu'on était, en chimie on était huit ou neuf, puis il y avait les collègues de math qui étaient à peu près une dizaine. Donc en gros, de toute la délégation, on était à peu près une vingtaine ou une trentaine. L'ambassade nous avait réservé un hôtel, qu'ils avaient payé, donc on a pu dormir et le lendemain on est repassé au service consulaire, pour toutes les formalités qui nous concernaient. Et puis après, ils nous ont

donné des billets, pour chacun, pour qu'on rejoigne notre ville.

Donc vous n'êtes resté qu'une journée à Paris...

Tout à fait, puis le lendemain on est reparti en fonction des horaires, certains sont partis fin de matinée d'autres début d'après-midi.

Vous dites "on", vous n'étiez pas le seul à venir à Lyon alors ?

A Lyon oui, on était deux, j'étais avec un collègue qui lui avait fait physique, qui est venu avec moi. On était deux, on a pris le train. On nous a dit : " vous partez de Paris, vous arrivez à Lyon de toute façon c'est le terminus", c'était le TGV...

Vous êtes arrivé à Part-Dieu alors ?

Oui et quand on est arrivé à la Part-Dieu, on avait personne pour nous accueillir à la gare, donc moi j'avais le nom du copain qui était là depuis un mois, bon... Et le monsieur qui était avec moi avait aussi le nom d'un autre monsieur qu'il connaissait lui, qui habitait à Vaulx-en-Velin d'ailleurs. Il m'a dit "bah écoute, ce qu'on va faire, c'est qu'on va chez le monsieur, on va se débrouiller, j'ai l'adresse et puis après, en expliquant au monsieur l'adresse de ton copain que tu as, on verra si lui sait t'y amener ou pas". Donc c'est ce qu'on a fait, on est arrivé à la Part Dieu, on a pris le métro, on nous avait expliqué comment il fallait faire car on avait pris le métro déjà à Paris, donc on nous avait dit : "à Lyon vous verrez c'est à peu près pareil, vous prenez le métro puis bon, vous y allez directement". Ca s'est passé comme ça. Jusque chez le monsieur, et le monsieur m'a moi conduit après, il nous a proposé de dormir chez lui et après le lendemain il m'a conduit chez le copain qui était là un mois avant moi et qui m'a hébergé pendant trois semaines, le temps que je trouve un petit studio.

Et au moment de cette arrivée justement, de ces premières semaines, vous souvenez vous avoir ressenti le regard des gens ? Une certaine, je ne sais pas, méfiance de leur part ?

Oui alors bon, puis il y a aussi la nature de chacun, moi je sais que je suis de nature réservée donc je sais que je suis pas du genre à... C'est pas évident, on arrive quand même, même si au niveau culturel c'est quand même assez proche parce que c'est la langue française, nous en l'occurrence on est catholique, donc on dira qu'on est assez proche, dans nos valeurs, dans l'éducation. Mais malgré tout, quand on arrive, la société n'est pas organisée pareille. Donc quand on arrive, il y a des difficultés. Nous on est dans des sociétés extrêmement chaleureuses, les gens se côtoient assez facilement, échangent facilement, quand on arrive ici, c'est un peu le retrait, les gens sont un petit peu tous seuls, souvent c'est des groupuscules, souvent quand on connaît pas on n'arrive pas à s'y insérer et puis petit à petit, on arrive à s'ouvrir. Mais c'est déjà une fracture, moi personnellement, c'était un choc quelque part, on arrive, on est ouvert et puis parfois quand on dit bonjour à quelqu'un Eh bien il ne vous répond pas, après c'est plus facile quand on est dans une petite structure, une classe, on commence à se fréquenter...

Mais vous êtes arrivé dans une grande ville...

Oui dans une grande ville, on connaît personne, c'est très dur, c'est pas évident, et en plus le soir, on se retrouve tout seul dans sa petite chambre, dans son petit studio, alors qu'on a ses parents loin. Ah si, c'est difficile, c'est un arrachement mais ça c'est des choix et puis en même temps c'est une démarche. Quand on part comme ça on laisse quand même sa famille, c'est un déchirement, oui bien sûr. Mais en même temps on était motivé par l'idée qu'on y allait pour finir nos études et qu'on revenait, c'est temporaire et on gagnait en qualification, il y avait des chances qu'on puisse occuper des emplois à plus haute qualification. C'était plutôt dans une dynamique de motivation, on a rempli notre contrat, dans les temps, on a pu finir nos études comme il fallait avant d'éventuellement repartir. Mais après, celui qui fait la démarche d'une immigration choisie, enfin désirée, car il veut vraiment se chercher, avoir un boulot tout ça, c'est pas la même chose. C'est aussi difficile, on le fait pas avec plaisir, parfois on est quasiment contraint, on est dans une société où c'est difficile, on se dit pourquoi pas aller tenter la chance ailleurs. Comme les Français de souche qui sont allés aux États-Unis ou au Canada pour leurs affaires, ou même en Afrique noire. Il y en a qui ont fait le chemin inverse, qui se sont dit moi je vais tenter ma chance dans tel pays d'Afrique, j'arrive, si je peux me trouver une meilleure situation Eh bien voilà. Ah non, non, les premiers moments sont difficiles. On est arrivé il y avait pas le téléphone comme aujourd'hui, c'était des téléphones fixes, filaires, aujourd'hui il y a le téléphone portable...

Et vous arriviez quand même à garder un minimum de contact avec votre famille ?

Oui, c'était beaucoup par courrier c'est vrai, plusieurs courriers dans la semaine, on essayait d'écrire le plus possible, avec un délai de cinq à dix jours quoi. Mais on était en contact plus souvent par courrier, bon aujourd'hui forcément c'est le téléphone puis l'internet. Mais c'est vrai que quand on arrive dans une société, d'où qu'on vienne, même quand on vient d'un pays développé à un autre, c'est pas pareil. On partirait de la France pour aller aux États-Unis, en Australie ou au Canada, même dans les pays du nord de l'Europe, c'est pas la même culture, il y a tout un temps d'adaptation, tout un temps d'intégration, dans le sens où il faut essayer de comprendre la culture, comprendre un petit peu le fonctionnement, avant de se sentir bien. Il y a toute une phase, je sais pas s'il faut l'appeler intégration, je sais pas si c'est le mot, mais il y a une phase d'adaptation nécessaire.

Pour en revenir au regard des gens...

Mais je sais que moi le regard, j'arrivais pour un DEA donc j'étais accueilli directement dans un labo donc les choses étaient plus faciles que quelqu'un qui vient dans un amphithéâtre, dans une première année, je ne sais pas, mais c'est pas la même chose... Le regard autour de nous, c'est plutôt nous qui étions curieux parce que c'est nous qui découvrons. Après dans la vie de tous les jours il y a toujours des petits ressentis, on a des petits ressentis, on a l'impression que bon, on vous refuse tel service, mais on se dit est-ce que c'est parce que je suis noir de peau qu'on me regarde comme ça, qu'on me répond comme ça, mais après on s'y fait.

Vous auriez malgré tout une anecdote ?

Les anecdotes... Disons que si on part du principe que... Il faut prendre les gens comme ils sont, on trouvera toujours quelqu'un dans un bus, dans une rue, qui vous dira une bêtise qui a trait à votre couleur. Mais est-ce que c'est vraiment fondamental ? Je ne sais pas.

Ça vous est arrivé en tout cas ?

Oui oui bien sûr, ça m'est arrivé... J'ai même une petite anecdote à l'occasion d'un contrôle policier d'ailleurs. Je prends le métro, j'allais à Laurent Bonnevey...

C'était à quelle époque à peu près ?

Oh c'était à peu près une année après, donc j'étais là depuis quelque temps, ça faisait une année ou une année et demie. Dans les années 85, plutôt 86 même, je prends le métro et puis on arrive à Laurent Bonnevey, il y a les policiers à la sortie du métro. Bon, puis les gens passent, ils étaient là hein, comme ils peuvent être là quand il y a parfois des petites alertes. Moi j'arrive et on me dit : "Monsieur vous passez de l'autre côté", ils me font signe du doigt donc je me mets à l'écart et puis les gens passent, passent, passent, et moi je suis à l'écart. Je me dis bon, pourquoi je ne sais pas... Et puis on me dit " Vous avez une pièce d'identité ?" Je dis oui et je sors, à l'époque on avait ce qu'on appelle des cartes de séjour, carte de séjour pour étude donc je sors ma carte, ils vérifient, bon... "Vous avez un titre de transport ?" Bah je dis "oui, pourquoi ? Vous me demandez..." Là j'ai quand même eu le réflexe de dire "vous êtes policier, vous demandez ma carte d'identité, est-ce que vous contrôlez aussi les transports ?" Il me dit "non, non, c'est..." Il était un peu gêné.

Je lui ai montré mon titre de transport, j'avais ma carte d'abonnement. La seule chose qui m'avait un peu gênée c'était le fait que je sois pris dans la masse, moi je me suis dit peut être qu'il y a une suspicion sur moi donc forcément. Mais je vois autour de moi, tout le monde passe, et puis moi, pourquoi moi ? Enfin bon... Après je me dis peut être que je rentre dans les statistiques (rires), je ne sais pas. Mais pour le reste après c'est du quotidien quoi, j'ai pas eu personnellement une agressivité physique suite à ça, à la couleur de ma peau, oui des insultes y'en a toujours, qu'on y soit depuis un jour ou depuis trente ans, ça changera pas.

Vous venez de parler de votre carte de séjour, de manière administrative ça s'est passé comment ?

Alors nous comme on est arrivé dans des périodes où il n'y avait pas de soucis, on est arrivé dans un contexte bien précis donc, au niveau de l'ambassade on avait été prévenu, toutes les indications avaient été données. Enfin même avant ça, au service de l'orientation à Brazzaville, où il y avait toutes les formalités, où ils nous donnaient tous les documents administratifs tout ça, on nous avait expliqué que quand vous allez arriver à Paris, l'ambassade vous dira que lorsque vous arriverez dans les provinces, il faut que vous vous présentiez à la préfecture. Vous prenez quand même l'inscription, l'inscription dans vos universités, et avec vos documents d'étudiant, vous vous présentez dans les préfectures pour pouvoir disposer d'une carte de séjour. Avec le passeport et les visas qui vont avec, comme ça ils vous établissent une carte de séjour. Ce qui était le cas jusque là parce que moi honnêtement, j'ai pas eu le souci d'aller attendre comme vous voyez, comme ça se fait aujourd'hui. Nous on allait à la préfecture, on prenait rendez-vous, ils vous disaient vous êtes convoqué tel jour à telle heure, vous venez avec tels documents, le dossier, et sur-le-champ on nous donnait un document qui était censé être provisoire, puis qu'on gardait, qui était valable quand même un an.

Uniquement un an ?

Oui oui c'était un an, et renouvelable l'année d'après. C'était bien spécifié qu'on était là pour étude.

Pouvez-vous parler de vos études ?

Alors moi j'ai fait mes études normalement, j'ai fait mon année de DEA que j'ai réussie brillamment et l'année d'après j'accédais à ma thèse, parce que la thèse c'est un travail de recherche, donc j'ai fait trois années de recherche, à l'issue desquelles j'ai soutenu ma thèse de doctorat en chimie, que j'ai réussie. Et donc à l'issue des rapports que j'avais établi avec le labo et du travail que j'avais effectué, le labo avait estimé qu'il était encore possible de me garder pour continuer certains travaux que j'avais commencés, pour pouvoir notamment faire des publications sur des choses qu'on avait amorcées avec mon professeur, donc je suis resté.

Et cette année-là, puisque j'avais fini mes études officiellement, pour pouvoir disposer du séjour en France, ils m'avaient fait un document au labo, que j'avais présenté à la préfecture, et puis suite à ça, d'abord quand j'ai fini ma thèse, j'ai mené des démarches au près de mon ambassade pour signaler que j'avais fini et que j'avais bien évidemment l'idée de rentrer. Et c'est à ce moment qu'ils m'ont expliqué que la situation n'était pas favorable apparemment, enfin on m'avait fait comprendre qu'il y avait des petites choses qui changeaient au niveau des gouvernements au pays, même si le régime était le même on m'a expliqué que c'était pas possible de disposer des moyens pour rentrer maintenant.

Eux, au niveau de l'ambassade, ils m'avaient même conseillé de reprendre une inscription, dans une autre filière... Faire par exemple une petite année de spécialisation dans autre chose, le temps que... Puis finalement moi, comme j'ai eu la proposition du labo, qui voulait que je reste pour continuer un peu, donc moi il n'y a pas eu de soucis dans ce cas-là. Ils m'ont fait simplement un document officiel au niveau du labo, tamponné par l'université qui attestait que j'étais encore au labo, que j'avais des choses à finaliser et quand ça, ça a été fini, vu qu'au niveau de l'ambassade les choses ne se sont pas débloquentes tout de suite, et que j'avais un statut déjà de docteur, il y avait la possibilité que sur certains emplois de l'enseignement supérieur, en tout cas à ce moment-là, il y avait la possibilité d'occuper ces emplois-là, notamment par des étrangers.

Donc à l'issue de cette année que j'ai passée au labo, il y a eu un texte ministériel qui est apparu, qui créait des postes dans l'enseignement supérieur qu'on appelait poste d'attaché temporaire d'enseignement et de recherche, il y avait deux postes à l'INSA, juste à côté de l'université Lyon 1. Donc comme le labo dans lequel j'étais, travaillait avec un labo qui était à l'INSA et qu'il y avait un poste dans ce labo de l'INSA, ils m'ont proposé de postuler. Parce que c'était des candidatures quand même, un jury se réunissait à l'issue duquel il choisissait la personne qui allait occuper ce poste là. Et c'était sans critère de nationalité, simplement d'être régulier au niveau du séjour en France.

C'est ce que j'ai fait, on m'a conseillé de postuler à ce poste là, j'ai réussi donc, j'ai été pris, et pendant que j'étais en poste à l'INSA, je suis allé au niveau de la préfecture pour demander s'il était possible que je modifie mon statut puisque j'étais rentré avec un statut d'étudiant, et je voulais savoir s'il était possible que je dispose d'un statut de salarié, vu que j'occupais un emploi qui n'était plus lié à mes études. Donc on était dans un contexte où, peut être que le contexte était favorable, mais j'avais tous les documents qui expliquaient que j'étais sur ce poste, que je l'avais réussi suite à un concours, donc la préfecture n'a pas fait de difficulté, ils m'ont donné un

document, d'une année, du coup le statut d'étudiant je le perdais mais j'étais considéré comme salarié.

Et pendant que j'étais étudiant j'ai rencontré celle qui est mon épouse aujourd'hui, on a commencé à vivre ensemble et l'année où j'étais à l'INSA, elle est tombée enceinte de notre premier enfant. Quand l'enfant est né, puisqu'il est né à la fin de ma première année à l'INSA, au niveau de la préfecture donc, on est reparti avec elle - elle finissait ses études aussi - cette fois-ci avec les documents de l'enfant qui était né, c'est la préfecture qui nous a dit que "comme vous avez un enfant qui est né en France, vous avez la possibilité de disposer d'une carte de dix ans, d'une carte de séjour de dix ans", c'était dans les textes, nous on n'a rien demandé. Ils nous ont fait une carte de dix ans, mais dans la même année, moi j'ai mené mes démarches pour la nationalité française.

Donc à ce moment-là, vous n'aviez plus l'idée de retourner au Congo ?

Eh bien voilà, au fur et à mesure, je commençais à construire ma vie professionnelle ici, je n'avais même plus l'idée de repartir en fait. C'est pas que je veuille pas repartir mais je me suis dit, à partir du moment où j'occupe un emploi ici, et que j'ai un statut, bon, je n'ai pas eu l'idée de repartir au Congo. J'en ai manifesté l'envie quand même après, mais vu que les choses se modifiaient et que je me suis dit, ce que j'ai amorcé ici, certainement que je ne l'aurais pas là-bas, ou du moins dans le travail que je faisais, parce qu'à ce moment je faisais de la recherche - ça me passionnait plus - j'étais vraiment dans une dynamique, alors je me suis dit tant qu'à faire, je continue ma carrière ici

Et votre démarche de naturalisation ?

Eh bien ma naturalisation... J'avais eu ce poste à l'année, et comme c'était des contrats renouvelables une fois, à l'issue de la première année, mon contrat a été reconduit, j'étais toujours à l'INSA là où j'enseignais en même temps que je faisais de la recherche. Et c'est après la deuxième année, comme le contrat ne pouvait durer que deux ans, moi la deuxième année quand ma fille est née, on nous a accordé la carte de séjour de dix ans, qui bien évidemment vous donne la possibilité de travailler, d'occuper n'importe quel emploi en France. Je me suis dit, les collègues au labo m'ont dit : "même si tu avais envie de repartir, tu peux tout à fait demander la nationalité française et puis ça t'empêchera pas si tu veux de repartir". Donc je me suis dit pourquoi pas, parce que bon, je suis dans les règles, donc j'ai fait ce choix, j'ai mené les démarches au niveau de la préfecture, de manière à obtenir la nationalité française. En réalité pour moi c'est même pas une acquisition puisque je suis né quelques mois avant que mon pays ne soit indépendant, le pays était encore sous tutelle française, donc je suis né Français, mais comme, allez 5 mois après, le pays est devenu indépendant, de ce fait je me suis retrouvé... Donc ça aurait pu être une réintégration en fait, mais pour moi ça a été une demande de naturalisation.

Nous allons revenir un peu en arrière, quel fut votre premier logement à votre arrivée à Lyon ?

Alors quand je suis arrivé à Lyon, le premier logement comme je vous ai dit les premières semaines, en gros quasiment le premier mois, j'étais hébergé par mon copain qui avait lui une chambre d'étudiant, donc j'étais avec lui, et puis après j'ai pu avoir une chambre, enfin un petit studio, plus petit que les studios d'aujourd'hui.

C'était un logement universitaire ?

Non il y avait un organisme, c'était des foyers mais qui disposaient en même temps de chambres un peu plus grandes qui faisaient des petits studios. Pour les travailleurs.

Ah oui ce n'était pas du tout étudiant...

Ah non c'était pas étudiant parce que, quand j'avais fait ma demande au CROUS ils n'avaient pas de chambre, j'ai pas pu avoir de chambre en CROUS, en résidence universitaire, donc, c'est eux qui nous ont guidé. Quand je suis arrivé, les premières semaines, j'ai mené ma démarche du CROUS pour avoir un logement, ils nous ont dit qu'en cette période il n'y avait pas de logement mais ils nous avaient filé des adresses, de résidences qui pouvaient éventuellement nous loger.

Vous aviez quand même une chambre à vous alors ?

Oui oui j'avais une chambre, un petit studio quoi où il y avait le minimum requis c'est à dire que j'avais mon lit, j'avais un petit coin pour travailler, un petit coin pour me faire à manger, enfin, un petit studio banal. Après évidemment quand ma situation professionnelle a évolué, après je me suis mis, comme tout le monde, à chercher un logement décent parce que je commençais à cohabiter avec ma copine, qui est devenu mon épouse.

Et à l'époque de ce premier studio, vous côtoyiez déjà des personnes qui habitaient au même endroit ?

Ah oui comme ces studios étaient dans des foyers de travailleurs immigrés, parce qu'ils avaient des petites chambres pour les immigrés puis ils avaient des modules un peu aménagés, qui étaient plus grand et qu'on attribuait plus souvent aux étudiants qu'aux travailleurs immigrés. Oui moi je côtoyais tous les milieux puisque c'était des travailleurs, des ouvriers hein, et puis il y avait d'autres qui étaient étudiants. Il y en a qui avaient des chambres identiques style petits studios, et d'autres qui avaient des chambre juste chambre, avec une cuisine commune par contre.

Et vous êtes resté combien de temps ?

Eh bien tant que j'ai été étudiant, trois ans, quatre ans, oui quatre ans à peu près.

Où était situé ce logement ?

C'était à Saint Fons, au sud de Lyon, et après je me suis retrouvé à Villeurbanne puisque j'avais rencontré ma copine qui sera plus tard mon épouse, toujours le même type mais cette fois on était deux, mais dans le même type de logement.

Qui étaient vos voisins à l'époque ?

Il y avait des immigrés, beaucoup de Maghrébins, c'était des vieux travailleurs immigrés maghrébins, il y avait quelques travailleurs noirs mais rarement, et puis il y avait même des

immigrés d'Europe, donc on les côtoyait à cette occasion et comme il y avait les universitaires, on côtoyait aussi d'autres populations.

Donc vous avez lié des relations avec eux ? Cela se passait bien ?

Bah moi j'ai pas connu de problème particulier avec le voisinage, que ce soit dans les logements où j'ai été où il n'y avait par exemple que des français, ou mélangé avec des gens d'origines étrangères. Après les comportements individuels, il y a toujours des petits ressentiments mais ça, ça relève du ressenti de chacun, est-ce que le fait qu'on ne me dise pas bonjour tous les jours c'est le fait qu'on ne m'aime pas ou parce qu'on est raciste, je suis pas sûr. Après on ne peut jamais savoir. Tant que ça ne s'est pas manifesté d'une manière claire ou affirmée, ça reste la lecture de chacun.

Et durant cette période qui a suivi votre arrivée, avez vous été en lien avec des associations qui auraient pu faciliter vos démarches ?

Moi honnêtement à la période où je suis arrivé, j'ai pas eu le sentiment d'avoir eu besoin de beaucoup de choses, je sais pas, est-ce que ça relève de ma personne. Mais c'est peut-être aussi le contexte français qui évolue aussi parce que bon aujourd'hui par exemple, compte tenu de tous les problèmes d'immigration qu'il y a, il y a des lois qui sont nouvelles, que moi j'ai pas connu, des réceptions à certaines choses que j'ai pas connues. Alors après, moi, une fois ici, parfois je me suis investi dans le milieu associatif. Par exemple, l'association de ressortissants congolais, qui existait il y a une quinzaine d'années, j'en étais membre, et j'ai même exercé le secrétariat général de cette association. C'était plus une association de retrouvailles, d'entraide un petit peu, plutôt que d'être chacun dans son coin, c'est le moment où on peut voir quelques compatriotes, on peut parler des mêmes choses, des mêmes vécus. Parce qu'en général c'était des gens venus plutôt pour étude. Parce que ce que je voulais aussi dire au passage, c'est que l'immigration congolaise, c'était plus une immigration d'étude, si les gens sont venus au départ c'était des étudiants comme moi, c'est pas des gens qui sont partis de leur pays pour venir chercher du travail, c'est pas ça au départ, en tout cas jusqu'à il y a quinze, vingt ans. Après le milieu associatif je m'y suis pas investi car j'avais pas le temps, j'étais très dans le milieu étudiantin, j'ai pas vraiment pu m'écarter plus.

Et qu'en est-il de vos pratiques religieuses, vous êtes croyant ? pratiquant ?

Oui alors moi je suis très croyant, pratiquant, catholique. Mes enfants sont nés ici, baptisés, je vais à l'église quand je le peux.

Donc à votre arrivée en France vous n'avez pas connu de changements à ce niveau-là ?

La religion je la pratiquais déjà chez moi donc il y a pas eu de soucis de ce côté-là, pas de soucis de religion.

Pour finir, vous m'avez dit qu'au départ vous souhaitiez retourner au Congo, qu'en est-il maintenant ?

Après on y va pour les vacances hein ! Moi j'ai ma situation professionnelle ici, donc non c'est fini. Repartir pour m'installer là-bas, peut-être un jour à ma retraite oui, pourquoi pas. Mais pas pendant que je suis en pleine activité, c'est pas possible.

Donc vous n'envisagez pas forcément de rester toute votre vie en France non plus ?

Ah non Eh bien ma foi, on ne sait pas de quoi demain est fait. J'estime quand même que j'ai des origines, que je ne peux pas renier, donc j'ai quand même encore une bonne partie de ma famille là-bas. Moi quand je suis arrivé en France, j'étais le seul enfant de mes parents qui était en France. J'ai des frères et soeurs, on était, bon, après il y a eu des décès aussi bien sûr, mais j'en ai encore quelques uns des frères et soeurs. Et puis mes parents, bon, mon papa est décédé il y a deux ans, donc j'ai encore ma maman au Congo.

Et vous êtes le seul enfant de la famille à avoir quitté le Congo ?

Oui, oui, les autres sont tous au Congo, personne n'est à l'étranger à part moi. C'est pour ça que pendant les vacances on y va encore pour les voir.

JUAN CARLOS MENGUAL, Colombien, né en 1973 en Colombie, arrivé en 1999

L'entretien a été réalisé à la Guillotière chez moi (19 Cours Gambetta, le mardi 13 novembre 2012 et a duré une heure. L'entretien a été effectué en espagnol. Juan Carlos est Colombien Mengual, il est né le 13 mai 1973 dans la ville de Barraquilla en Colombie. Il a 38 ans, habite à Lyon dans le quartier de la Guillotière. Il est célibataire. Il travaille dans le bâtiment comme décorateur peintre. Il est parti de la Colombie à l'âge de 26 ans pour aller en Espagne dans la ville de Barcelone en 1999. Il parle espagnol, castillan et un peu de français. Il est en France depuis trois ans et demi.

Bonjour, comment vous appelez-vous ? Quels sont votre date et lieu de naissance ? Quelles langues parlez-vous ?

Bonjour, je m'appelle Juan Carlos, je suis Colombien, j'ai 38 ans, j'habite à Lyon. Je suis né le 13 mai 1973 en Colombie. Je suis célibataire, je suis venu de Colombie, de la ville de Barraquilla. Je suis parti à l'âge de 26 ans. Je parle espagnol, castillan et un peu de français.

Pourquoi vous êtes parti de Barraquilla ?

Je suis parti avec un rêve et le désir d'un meilleur avenir en dehors de mon pays. Mais aussi pour connaître d'autres cultures.

Quand vous êtes parti de Barraquilla et dans quel pays êtes-vous allé ?

Le premier pays où je suis allé c'était l'Espagne, dans la ville de Barcelone.

Pourquoi Barcelone ?

Parce que j'ai été invité par mon frère, mon frère qui habite à Barcelone. Ce frère est le fils que mon père a eu avec une espagnole. Lui, il est Espagnol.

Comment êtes-vous venu en Espagne ? Quels sont les moyens de transport que vous avez utilisés ?

Je suis venu en avion.

Qui a payé votre voyage ?

Le billet d'avion ? Ce sont deux de mes frères en Colombie qui m'ont payé le voyage. Chacun m'en a payé une moitié.

Comment s'est passé votre voyage ?

Ça a été un bon voyage. Il a duré deux jours mais ça a bien été. Le vol est parti de Barraquilla jusqu'à Bogota et de Bogotá jusqu'à Barcelone en Espagne.

Une fois que vous étiez en Espagne, pourquoi êtes-vous venu en France ?

Je suis venu plusieurs fois ici en France. J'ai connu quelques personnes ici. J'ai maintenu un

contact avec des amis qui habitent ici. Des amis d'avant. Des amis proches, de bons amis. Ce sont des amis que j'ai connus ici en France, mais aussi des amis d'Espagne qui sont venus ici. Quelques-uns sont venus en Espagne pour connaître et m'ont invité à venir ici. Donc, j'ai pu construire un groupe d'amis depuis six ans, des amis qui vivent ici en France, et grâce à eux j'ai pu connaître plusieurs villes françaises. A l'une des occasions, l'un de ces amis qui a une entreprise ici en France, m'a invité pour travailler avec lui. Travailler dans son entreprise.

Depuis quand êtes-vous à Lyon ? Ça fait combien de temps que vous vivez ici définitivement ?

Je suis en France depuis trois ans et cinq mois je crois.

Pourquoi avez-vous laissé l'Espagne ?

Je cherchais une nouvelle opportunité de travail. En Espagne les choses étaient un peu... au niveau du travail, c'était un peu difficile. Et il y a eu cette opportunité de travail ici. Mon ami m'a appelé. Il m'a offert un travail. Il était intéressé par mon travail.

Cela veut dire que le motif principal de votre venue en France est un motif économique ? En raison de la crise espagnole ?

A ce moment là, ce n'était pas aussi difficile qu'aujourd'hui. J'avais un travail en Espagne mais ce n'était pas un travail stable. Donc je cherchais quelque chose de plus stable. J'avais besoin de trouver un contrat fixe, dans une entreprise sérieuse.

C'est une entreprise de quel type ?

Une entreprise de restauration, de construction, de décoration,

Alors c'est une entreprise dans le bâtiment ?

Oui dans le bâtiment.

Dans la construction civile ?

Oui.

Donc vous avez choisi la France grâce à vos amis ?

Pas seulement pour ça, mais aussi parce que j'aime la culture française. La France m'attirait le regard depuis longtemps. Quand je venais ici en vacances, j'ai eu beaucoup de bonnes expériences, j'ai connu beaucoup de monde qui a été très aimable avec moi et j'ai bien apprécié. J'ai bien aimé la France, les paysages, la gastronomie, alors tout cela m'a beaucoup plu. J'ai toujours eu dans mon cœur le désir de vivre un temps ici aussi. Maintenant ce rêve est réel, je peux vivre et travailler ici.

Alors cela veut dire que ce désir est devenu réalité, mais, économiquement est-ce avantageux pour vous d'être en France ? Beaucoup plus qu'en Espagne ?

Actuellement oui. Mais je crois que si on n'aime pas un lieu on ne va pas y vivre. Alors pour moi, à part le travail, j'avais déjà le désir de vivre ici. De changer d'endroit, de lieu, et de connaître une autre culture comme ici en France.

Quelle image vous aviez de la France avant de venir vivre ici ?

Que la France était un beau pays, avec des gens très polis, avec de beaux paysages, etc.

Une fois que vous vous êtes installé, quelles ont été vos premières impressions ? Qu'est-ce que vous avez pensé ? Comment avez-vous trouvé la France ?

Celle que j'ai toujours eue. La France est vue comme un pays avec beaucoup d'avance technologique, un pays très développé industriellement. D'un bon niveau économique. Un pays où il y a beaucoup de respect humain. Un pays de loi, d'ordre. Alors ça, je l'ai vu en habitant ici. Un pays qui cherche une égalité, une justice sociale. En comparaison avec beaucoup d'autres pays que j'ai pu visiter, la France est beaucoup en faveur des êtres humains, alors j'aime bien tout cela. J'ai toujours connu la France comme un pays de l'éducation, d'une bonne culture. Une culture très extensive, et j'ai le contact avec cela en vivant ici. Il y a une richesse culturelle très importante. Les personnes sont très polies. Il y a un respect mutuel. Alors c'est cette image que j'ai toujours eue et je continue à avoir cette image de la France.

Cette image n'a pas changé ?

Non, en vérité elle n'a jamais changé. C'est toujours une image positive : d'un pays technologique, beaucoup d'éducation, un pays très industrialisé. Beaucoup de richesse culturelle. Et surtout ce que j'ai dit tout à l'heure, il y a une égalité sociale.

En tant que Colombien, quand vous parlez avec les autres dans la rue, au marché ou avec les autres pour demander une information, sentez-vous des comportements différents ? Vous êtes-vous déjà senti discriminé ? Avez-vous fait face à des comportements xénophobes ou racistes ?

En vérité non. Il y a une différence à cause de mon accent, ça c'est sûr, mais je pense que c'est normal de partout dans le monde. Je ne me suis jamais senti discriminé. Jamais je n'ai eu cette expérience ici en France, et j'espère ne jamais l'avoir. Au contraire, il y a beaucoup de respect. Je n'ai rien à dire par rapport à cette question.

Nous allons parler des aspects administratifs ; par rapport au visa, au contrat de travail, comment avez-vous fait ? Avez-vous un visa ? Avez-vous la nationalité ? Comment tout cela s'est passé ?

En vérité j'ai la double nationalité : la nationalité colombienne et la nationalité espagnole. J'ai vécu en Espagne pendant onze ans. Donc j'ai eu ma nationalité espagnole. Alors j'ai le droit de communauté.

Alors vous êtes un citoyen européen ?

Oui, tout à fait je suis considéré comme un citoyen Européen. C'est pour cela que je n'ai pas besoin de visa pour vivre ici en France. Comme l'Espagne et la France sont membres de l'Union Européenne c'est plus facile. Donc par rapport la question des papiers, d'être légal ici en France je ne dois rien faire parce que je vivais légalement en Espagne. La seule chose que j'ai du faire ici en France, c'est la sécurité sociale. Comme je travaille, je dois cotiser la sécurité sociale ici en France. L'entreprise pour laquelle je travaille m'a donné les papiers afin que je demande la sécurité sociale.

Comment vous avez fait pour avoir la nationalité espagnole ?

Quand je suis arrivé en Espagne, je suis arrivé avec une offre de travail. Une fois que j'ai été accepté dans l'entreprise, ils m'ont donné une autorisation de travail, et un visa de résident en

Espagne. Alors j'ai commencé à travailler, avec un contrat de travail, le gouvernement m'a demandé des papiers de l'entreprise et après ils m'ont donné un visa de travail. Donc je suis resté à travailler et à vivre en Espagne. J'ai eu un visa valable pendant deux ans, tous les deux ans je devais renouveler le visa à la préfecture. Quand je suis arrivée en Espagne il y a déjà douze ans, le gouvernement ne demandait pas de visa aux Colombiens.

Pourquoi ?

Parce que, il y avait des rapports politiques entre l'Espagne et la Colombie et on n'avait pas besoin de visa pour vivre en Espagne. Actuellement ils exigent des visa pour les Colombiens. Mais il y a douze ans avant ils ne demandaient rien. Alors je suis rentré librement en Espagne. Deux ans après j'ai refait la demande pour renouveler le visa résidant qui donne le droit de travailler. Lorsque que je l'ai demandé la troisième fois, ils m'ont donné le visa résident, ils me l'ont donné quatre ans et j'ai demandé la nationalité Espagnole. Alors le gouvernement a étudié ma vie en Espagne, mon travail, ma conduite, et comment je vivais en Espagne. Comme j'avais la sécurité sociale en Espagne, ils avaient tout mon historique.

Alors ça veut dire que toutes vos démarches administratives ont été effectuées en Espagne ?

Oui.

Comment avez-vous réussi à avoir la nationalité espagnole ?

Après avoir fait les trois demandes ; la troisième je pouvais rester trois ou quatre ans je ne me rappelle pas bien. Après la troisième fois j'ai fait la demande, j'ai demandé au gouvernement espagnol la nationalité espagnole. Ils ont attendu deux ans avant de me répondre. Je pense que ça a été trop vite. L'Espagne est l'un des pays qui, je pense, donnait plus facilement la nationalité. Je pense que dans le monde, l'Espagne était le pays qui donnait le plus facilement la nationalité à un citoyen étranger. Deux ans après ma demande j'ai eu la nationalité espagnole. J'ai du faire un serment au roi, fidélité au drapeau espagnol. Depuis six ans j'ai la nationalité espagnole. Donc j'ai tous les droits d'un citoyen Européen.

Donc ces papiers vous ont facilité votre arrivée en France ? Vous n'avez absolument rien à faire ?

Non, rien. Ni même à la mairie, rien. A part la France, je suis allé dans d'autres pays d'Europe comme en Allemagne. Je suis aussi allé en dehors de l'Europe avec ma nouvelle nationalité. Je suis allé en Asie aussi pour travailler.

Vous êtes ici en France depuis combien de temps exactement ?

Trois ans et demi.

C'est votre premier travail ? Avez-vous changé de travail depuis que vous êtes arrivé ?

Non je travaille dans cette entreprise depuis mon arrivée.

Vous pouvez expliquer ce que vous faites comme travail ?

Je travaille dans une entreprise de collage de plaques, décoration et peinture. Je travaille comme peintre et décorateur.

Par rapport à vos études en France. Etudiez-vous le français ? Comment cela se passe-t-il ? Comment avez-vous fait pour apprendre la langue française ? Etes-vous allé à l'école ?

Dans mon cas je regarde la télévision, la relation avec des amis aussi m'aide, les voisins avec qui je parle un peu, au travail aussi. J'ai des amis qui parlent très bien le français, les bouquins, écouter des musiques. Au début du trimestre je me suis inscrit dans un cours de français du soir. Je me suis inscrit à l'Alliance Française. Mais j'ai dû l'arrêter momentanément.

Pourquoi avez-vous arrêté ? Pouvez-vous expliquer pourquoi ?

J'ai arrêté à cause de mes horaires de travail. Je travaille beaucoup, ce sont des horaires très extensifs. J'étais en train de faire des heures supplémentaires, il y avait beaucoup de travail et ils avaient besoin de moi. Nous sommes une petite équipe et il y avait beaucoup de travail en retard. Donc j'arrivais tard aux cours, souvent en retard. Il y avait des jours que je ne venais pas au cours parce que j'étais trop fatigué. Alors tout cela m'a démotivé. J'ai payé un cours et je venais très peu.

Par rapport au prix des cours de français, qu'en pensez-vous ? Comment se passe l'accessibilité à ces cours ?

Je pense que c'est cher. C'est vrai que ce sont des cours de bonne qualité, on apprend bien, mais, quand même c'est cher. Je pense que l'État devrait faciliter plus pour qu'on puisse apprendre la langue. Sans avoir autant de protocole administratif pour s'inscrire dans un cours gratuit. C'est vraiment très coûteux d'étudier la langue française. Ça nous démotive à étudier. Je pense qu'on devrait nous faciliter les études.

Par rapport à la langue, pensez-vous qu'elle soit compliquée ? Quel est votre niveau de difficulté avec la langue ? La compréhension ? Oralement ?

Je pense que pour ceux qui ont des racines latines comme le castillan, l'espagnol, c'est beaucoup plus facile de parler français. Comme le français a une racine latine, c'est plus facile. Je pense que ce n'est pas compliqué, simplement il faut travailler un peu, écouter les gens et pratiquer. L'écoute c'est très important. Il faut écouter les Français pour pouvoir apprendre la prononciation. Je pense que pour ceux qui parlent le castillan c'est plus facile.

Par rapport à vos fréquentations, vous avez des amis français ? Ou ce sont des étrangers ? Quelles sont vos relations ?

Dieu merci, les Français que je connais sont très patients avec moi. Ils ont la patience de me comprendre et de parler avec moi. D'autres parlent avec moi en castillan. Alors avec le peu des mots qu'ils parlent en castillan et le peu que je parle en français, nous pouvons nous comprendre.

Alors ça veut dire que c'est une communication mélangée ?

Oui, ce que je peux dire que c'est un échange culturel.

Cela veut-il dire que vous ne parlez pas couramment la langue française ?

Je mélange l'espagnol, castillan et français. Pour avoir une communication avec mes amis.

Je voudrais savoir quels sont vos rapports avec vos voisins, avec les gens que vous côtoyez ? Connaissez-vous vos voisins ? Parlez-vous avec eux ? Comment ça se passe généralement ?

Je connais seulement une voisine. Une voisine qui est d'origine Brésilienne. Avec elle je peux bien discuter. Elle m'a beaucoup aidé avec les papiers, avec la langue. Dans ce quartier les gens sont gentils. Ils sont respectueux. Les voisins ? Ils sont sociables. Il y a des endroits où les gens ne sont pas communicatifs du tout. Il y a des endroits où les gens sont inaccessibles, sont

méprisants dès qu'ils voient que tu es un étranger, que tu es d'une autre culture.

Alors vous voyez vos voisins d'une façon positive ?

J'ai très peu de communication avec mes voisins. Parfois je trouve des voisins dans l'ascenseur. On se dit bonjour, on fait un petit sourire et c'est tout. Au moins, on dit bonjour avec éducation. Où j'étais avant les gens ne disaient même pas un bonjour. On dirait des machines, comme si on n'existait pas. Ici les gens sont polis.

Vous pouvez me donner un exemple de pays ou de ville où les gens ne communiquent pas, comme vous le dites.

En Espagne il y a des quartiers où les gens ne parlent pas avec les voisins.

En Espagne ?

Oui, en Espagne. Ce n'est pas de partout. Mais j'ai vécu dans des endroits où je n'ai jamais connu mes voisins.

Dans quelle ville ?

Barcelone. Il y avait des voisins qui ne répondaient pas, il fallait insister pour qu'ils répondent. Ici au moins les gens ont le sourire. Même si c'est un masque au moins il existe cette courtoisie. Il y a des règles d'éducation, des règles de convenance.

Pouvez-vous parler de votre quartier.

J'habite à la Guillotière, il y a une prédominance Arabe, une culture musulmane. Les Arabes sont très unis entre eux. Ils sont très solidaires entre eux. Comme je suis venu d'autre part. Je suis étranger moi-même, je sens que je suis bien accepté. Quand je vais dans un magasin arabe ou un autre endroit, ils se rendent compte à cause de mon accent que je ne suis pas français et ils sont très aimables avec moi. Ils sont même serviables avec moi. Sinon il y a toutes sortes de gens. Mais avec les personnes avec qui j'ai pu parler ça s'est bien passé. Les gens me répondent bien, ils m'ont renseigné par rapport au quartier de la Guillotière. Je parle des Arabes parce que dans ce quartier la prédominance est arabe. Il y a beaucoup de marchés. Et voilà ce sont les voisins les plus proches. Je connais quelques Français mais on se dit seulement bonjour et bonsoir.

Vos amis les plus proches sont plutôt des Français ? Ou des latins ? Comment se passe votre relation amicale ici à Lyon ?

J'ai beaucoup d'amis de ma région. Des Colombiens, Equatoriens, Brésiliens, aussi j'ai des amis de l'Afrique : Cap-Vert, Sénégal. Des Caraïbes, Martinique, Guadeloupe. Tous sont des gens très aimables, je m'entends très bien. Ça m'a beaucoup enrichi grâce aux variétés culturelles. De chaque culture j'apprends quelque chose de nouveau. Il y a une très bonne relation. On sort ensemble, nous allons au restaurant, on commémore des anniversaires, les weekends on programme des choses ensemble. On va dans des restaurants africains, brésiliens, mexicains, français. Chacun essaie de montrer une partie de sa culture, la gastronomie. On va au parc, on passe des journées très agréables. La majorité sont des célibataires, alors parfois on reste toute une journée ensemble. Comme personne ne doit rentrer chez soit pour prendre soin des enfants, etc, on profite beaucoup plus ensemble. En hiver c'est plus compliqué mais on fait des choses chez nous. Je fais partie d'une communauté chrétienne.

Par rapport à votre croyance et pratique religieuse ? Avez-vous une croyance ? Avez-vous des problèmes pour pratiquer votre culte religieux ? Il y a-t-il un temple pour la pratique ? Pouvez-vous me parler de cela ?

Oui. Voilà je suis chrétien protestant. Je crois en Jésus Christ comme fils de Dieu, comme mon Seigneur et sauveur. Comme l'être qui est allé à la croix et est meurt pour mes péchés. Son sang m'a nettoyé. Il m'a enseigné une vie meilleure, un style de vie. Pas comme une religion, mais comme un style de vie. Un rapport personnel avec Dieu. Une vie qui m'est agréable, qui me donne sécurité. Je sais où je vais et je chemine avec toute confiance. Chaque jour j'apprends des nouvelles choses de lui. Cette vie m'a amené à aimer à Dieu, à m'aimer moi-même et aimer mon prochain.

Vous avez un lieu de culte pour pratiquer votre croyance ?

Ma croyance ? Je pratique dès que je sors de ma maison jusqu'à mon boulot. L'endroit où je pratique ma foi est de partout où je suis. Parce que ça fait partie de ma vie. Ma vie est mon témoin. Par contre on se réunit comme communauté dans un temple, un local. A la rue Servient à Lyon 3^e. Une communauté chrétienne cosmopolite. Il y a des gens du Brésil, de la Colombie, de plusieurs pays de l'Afrique, des Français. Tous les dimanches à 17h. On se réunit pour célébrer le culte à Dieu. Au début il y a un moment de louange et après on étudie un texte biblique. On reçoit cet enseignement du pasteur José Caixeta. C'est un missionnaire brésilien qui vit ici à Lyon avec son épouse et ses enfants. Voilà c'est cette communauté dont je fais partie. Aussi tous les lundis nous avons des réunions cellulaires. Ce sont des groupes d'amis que se réunissent dans les maisons. Ce sont des groupes de douze personnes qui se réunissent. Ensemble on étudie le texte biblique, d'une façon très résumée et moins formelle. Ce n'est pas comme à l'église. On étudie un petit texte biblique et ce n'est pas un sermon. Chaque personne peut parler, poser des questions, parce que ce sont des petits groupes. Aussi on mange ensemble, nous partageons le pain et le vin, comme un symbolisme. C'est un moment pour être ensemble. Une union entre groupe d'amis.

Avez-vous déjà rencontré des problèmes pour pratiquer ces réunions ? A l'église par exemple avez-vous déjà rencontré des problèmes par rapport à la pratique du culte ?

Nous avons le droit de culte. Reconnu par le gouvernement. Nous avons des droits. C'est par rapport la loi de 1901. Le droit d'association.

D'accord alors c'est considéré comme une association chrétienne.

Oui, comme une association. Par contre je pense qu'il y a beaucoup de limites ici en France par rapport à l'évangélisme. On devrait avoir le droit d'avoir des émissions de radio, des émissions de télévision. Pouvoir prêcher à beaucoup plus du monde. Ici il y a beaucoup de limites. On devrait pouvoir aller sur des places publiques pour prêcher la parole de Dieu et la bonne nouvelle. Faire un concert chrétien dans un stade de football, à Bellecour, dans une place centrale. Pour pouvoir aider tous les gens qui ont besoin d'être consolés. Pour leur annoncer que Jésus Christ est la vérité et la vie. Alors je pense qu'on pourrait aller plus loin mais on est très limité. On devrait amener la parole de Dieu dans chaque coin de la France. A tous les niveaux sociaux, gouvernementaux, politiques. A toutes les communautés qui vivent ici en France.

Voilà, nous sommes arrivés à la dernière partie de cet entretien. Pensez-vous rester ici en France toute votre vie ou envisagez-vous de retourner en Colombie ? Comment voyez-vous

vosre avenir ?

Mon désir est de rentrer en Colombie et de rester là-bas. Mais avant de rentrer en Colombie je dois réaliser quelques rêves. Des rêves qui sont ici en Europe. Des choses personnelles. Avant de rentrer en Colombie je vais retourner en Espagne. Il y a des choses que j'ai commencé en Espagne et que je dois finir.

Alors vous pensez retourner en Espagne avant la Colombie ?

Oui, C'est un désir. Je vais encore faire plusieurs allers-retours avant d'y rester définitivement. Comme j'ai la nationalité Espagnole je suis libre pour aller et venir. D'abord j'aime beaucoup voyager, depuis mon enfance j'adore ça. Et mon désir par rapport à la nationalité espagnole, c'est que j'allais circuler librement entre les pays. Je vais profiter de chaque moment. Mais chaque chose avec un objectif.

Alors ça veut dire que vous n'avez pas de projets pour l'avenir ? Ce que vous voulez c'est continuer de voyager tout le temps et sans vous fixer nulle part ? Alors vous n'avez pas un pays certain pour vivre définitivement ?

Actuellement je vis en France. Mon plus grand désir est de rentrer définitivement en Colombie, mais avant j'irai en Espagne. Je dois profiter maintenant que je suis célibataire, je n'ai pas de compromis avec une famille. Je ne peux pas vous dire demain, parce que je peux tomber amoureux et changer mes projets. Je dois m'arrêter dans une ville pour fonder une famille. Mais comme je suis célibataire je profite, mais mon désir c'est de rentrer en Colombie. Il aura un moment où je ne pourrais plus voyager comme maintenant.

Alors ce que je comprends c'est que vous avez des projets pour rentrer chez vous mais pour l'instant vous n'avez aucun projet ? Vous n'avez aucune vision pour l'instant, vis-à-vis de la Colombie ?

J'ai des projets personnels. Des projets pour maintenant et des projets pour plus tard. Mon projet par rapport à la Colombie c'est un projet important c'est pour vivre définitivement là-bas. Je ne peux pas vous dire que je vais ou que je veux rentrer dans mon pays maintenant, non. Maintenant ce n'est pas possible. Je suis immigré de mon pays depuis quatorze ans, alors si je rentre en Colombie aujourd'hui, je dois penser à ce que je vais faire. Je dois avoir par exemple un moyen pour vivre. Maintenant je n'ai rien. Le moyen de vivre que j'ai maintenant est en France, c'est mon travail.

Ça veut dire que vos racines sont maintenant ici à Lyon ?

Voilà exactement c'est pour cela que j'utilise le terme « Radicado », « enraciné » en France. Mais je n'ai pas le désir de rester ici longtemps. Mais en ce moment c'est nécessaire, c'est important. Parce que j'ai un boulot ici. En Espagne ? C'est très difficile en ce moment. En Espagne j'ai un appartement, mais je n'ai pas de travail. Donc je dois m'adapter selon les circonstances et selon le temps. Hier j'étais en Espagne avec un travail fixe, avec mon appartement. Mais à cause de la crise, j'ai du trouver une solution pour ma situation économique. C'est pour cela que je suis ici. J'ai un travail qui m'aide à payer mon appartement d'Espagne. La France m'a offert un travail pour l'instant, mais néanmoins je n'ai pas envie de rester en France. Mon rêve c'est d'avoir un capital pour rentrer en Colombie.

Vous me comprenez ? C'est pour cela que je vous parle de projet pour l'avenir. Maintenant si je rentre en Colombie c'est pour les vacances. Pour visiter ma famille. En même temps j'étudie la

situation de mon pays, par rapport au marché etc. La situation économique de mon pays. La Colombie à beaucoup changé, c'est un pays qu'est en train de se lever. Quand j'étais en Colombie c'était le pays le plus violent du monde, aujourd'hui la situation s'est beaucoup améliorée. Depuis quatorze ans il y a beaucoup des choses qui ont changé. On se bat contre le terrorisme, contre les narcotrafiquants. Avant il y avait une délinquance très sérieuse. Nous-mêmes colombiens, on était très inquiets avec notre pays. Il y a eu beaucoup d'immigration à cause de la violence. Mais comme dans la vie il y a un temps pour toute chose, nous assistons à des changements. Et je pense que mon temps par rapport à la Colombie ça peut être dans cinq ans, trois ans, deux ans. J'aimerais avant, mais je dois être réaliste. Maintenant c'est impossible de rentrer dans mon pays. Ici je suis assuré. En ce moment nous vivons des moments très difficiles dans le monde, l'instabilité des pays.

Même les États-Unis. J'ai un beau-frère américain. Il est sorti des États-Unis pour trouver un boulot ailleurs. Les États-Unis ne lui offrent plus une stabilité économique. Il a fait un travail pendant deux mois où il gagnait très bien, deux mois après l'entreprise a rompu son contrat et il était au chômage. Alors il est venu en Allemagne pour travailler. Lui est Américain, il travaille en Allemagne, sa famille est en Colombie et il doit subvenir aux besoins de sa famille. C'est une situation très délicate. Alors c'est très difficile. Il voudrait être en Colombie avec ma sœur, mais il sait qu'il n'y a pas de travail en ce moment. Son propre pays qui est la plus grande puissance du monde est en difficulté en crise. Alors il s'est habitué à la situation. Les temps, les choses varient beaucoup.

Mon rêve c'est de rentrer dans mon pays et de monter un magasin. Mais maintenant je reste en France. Je vous parle de l'aspect économique et pratique. Mais il y a des rêves spirituels aussi. Des rêves que Dieu a mis dans mon cœur, servir Dieu. Pendant tous les ans que j'étais en Espagne j'étais en mission évangélique. Le temps que j'étais en Espagne je travaillais pour mes besoins et pour aider à ma famille, mais aussi travailler dans des missions évangéliques. Alors c'est quelque chose qui me laisse joyeux, J'ai commencé quelque chose en Espagne, et je dois revenir pour aboutir ce rêve. Alors je dois revenir en Espagne. Il y a beaucoup de chose à faire pour l'Espagne mais aussi pour la France. Je ne vous parle pas de l'économique mais plutôt du côté spirituel. Comme est écrit en la parole de Dieu « travailler pour le royaume de Dieu ».

Alors vous allez un jour retourner en Colombie pour construire une nouvelle vie ? Un avenir ?

Oui c'est exactement ça.

On arrive à la fin, je vous remercie beaucoup.

De rien.

JEAN MODER, Allemand, né en 1946 à Saulgau (Allemagne), arrivé en 1953

De par sa mère, Allemande, et son père, Français, Jean Moder, Allemand de naissance, obtint la double nationalité à 7 ans, lors de son déménagement en France. Il arriva en Alsace, à Ittenheim, et commença directement l'école. Au cours de sa première année en Alsace, il apprit le français par le biais de l'école, d'exercices fait à la maison, mais aussi par le dialogue avec les enfants alsaciens. Après avoir poursuivi des études d'histoire en France, Jean Moder s'orienta vers une carrière de professeur dans le secondaire, où il enseigna l'histoire et la géographie à des « classes européennes allemandes ». Retraité, il nourrit une passion pour la littérature et l'histoire, et collectionne cartes et livres anciens. Il vit aujourd'hui au Val d'Ajol, à quelques kilomètres de Remiremont dans le département des Vosges. Il est le père d'une fille, Emmanuelle (35 ans), issue de son premier mariage, et de deux garçons issus d'un second mariage, Lucas (23 ans) et Hugo (25 ans), dont il fait mention lors de l'entretien. Sa seconde femme, Laurence, s'est retirée de la profession d'assistante dentaire pour se consacrer à la ferme de son frère, qui se trouve en Alsace. Je le connais depuis 3 ans par le biais de son fils, Lucas, qui a fait ses études avec moi à Sarrebruck en Allemagne. L'entretien s'est déroulé chez lui, au Val d'Ajol, dans son bureau qu'il a défini comme son « chez-moi ». Il a accepté volontiers de répondre à mes questions.

Maude Fagot : Nous allons commencer et parler du départ de votre pays d'origine et de votre arrivée en France. Mais avant cela j'aimerais connaître la date et le lieu de votre naissance.

Jean Moder : Je suis né le 10 février 1946 et le lieu de naissance c'est Saulgau, entre parenthèse aujourd'hui ça s'appelle Bad Saulgau, parce que la ville a obtenu l'autorisation d'utiliser ses sources minérales, ils y ont donc construit un site balnéaire. Donc si on cherche maintenant c'est sous Bad Saulgau. Ca c'est dans le Bad Württemberg, altitude moyenne 150 mètres, dans la partie sud. A peu près à égale distance de Ulm et de Friedrichshafen.

Carte postale de Saulgau, renommée Bad Saulgau, ville d'origine de Jean Moder.(1961)

Source : <http://www.akpool.de/ansichtskarten/24188325-ansichtskarte-postkarte-bad-saulgau-wuerttemberg-totalansicht-mit-rathaus>

- Et vous partez de Saulgau pour aller en France ?

Jean Moder : Oui pour aller en France, mais ce n'est pas moi qui pars ce sont mes parents. Mes parents sont donc un couple franco allemand, fraîchement marié et ils ont décidé d'aller vivre en Alsace. Mon père était un soldat de l'Occupation. Un soldat de la guerre de 1939 - 1945 et qui a participé à l'Occupation et qui était après sans armes dans la zone française. Et puis il est sorti de l'armée pour d'abord partir en Guadeloupe, pour accumuler des années. Il avait le choix entre la Guadeloupe et l'Indochine. Il a heureusement choisi la Guadeloupe. Au bout de trois ans, il avait ses annuités, il pouvait donc prétendre à sa pension de militaire pour 20 ans de service.

- Donc vous partez à trois en Alsace.

Jean Moder : On part en Alsace oui, on part tous les trois.

- Et vous avez quel âge à ce moment là ?

Jean Moder : A ce moment là j'ai 7 ans et trois mois. Et donc je suis déjà enraciné réellement dans ma « Heimat »⁶. Je quitte consciemment ma Heimat.

- Et comment avez vous vécu le fait de partir ?

Jean Moder : Très bien en fait car je partais avec ma maman et mon papa. Et donc voilà. C'est à dire que quand on est petit on ne distingue pas, la première Heimat ça reste la mère. Et après, il y a ce qu'il vient autour. Et puis après ça change avec les années. Donc je pense que ma mère était un peu plus angoissée que moi, sachant également l'esprit d'épuration qui pouvait encore sévir en France. Mon père avait sans doute envie de revenir en Alsace mais ça je ne suis pas au courant. J'en sais rien. Peut être qu'ils ont décidé de se rétablir plutôt en Alsace parce que c'était plus facile au niveau de la langue. Ça permettait à ma mère de communiquer plus facilement avec tout le monde.

- Votre père parlait-il allemand ?

Jean Moder : Il parlait alsacien.

- Et comment vos parents vous ont-ils présenté le départ en France ?

Jean Moder : Je ne m'en rappelle plus. Ca ne m'a pas marqué donc ça n'a pas dû poser problème. Je n'ai pas de souvenir traumatisant de cela ou je n'ai pas souvenir d'un traumatisme lié à ça directement.

- Ou d'une incompréhension, de se demander pourquoi vous partiez?

Jean Moder : Non, non, non aucune sorte d'angoisse. Ca ne m'angoissait pas du tout d'aller ailleurs puisque j'y allais avec ma maman et mon papa.

⁶ Le mot « Heimat » n'a pas d'équivalent en français. S'il fallait le traduire, on utiliserait l'expression « chez-soi ». Il est majoritairement lié à un lieu d'origine, auquel on est émotionnellement lié et dans lequel on se sent bien.

- Vous rappelez vous de la manière dont vous êtes partis ? En voiture, en train ?

Jean Moder : Bonne question. On est parti en train et le déménagement a été fait par une entreprise.

- Et arrivé en France en Alsace, dans quel village avez vous emménagé ?

Jean Moder : On est arrivé à... je ne sais d'ailleurs pas comment ils ont... Mon père avait dû chercher un boulot avant et un logement. Je ne me rappelle pas de ça dans le détail évidemment. Il s'était fait embaucher comme garde fédéral de la chasse et il avait donc trouvé un logement à Ittenheim qui est le premier village sur la N4 en sortant de Strasbourg, premier village séparé en tout cas. Et là on s'est établi dans une maison, c'était une ferme et on occupait le premier étage.

Carte postale de la rue principale d'Ittenheim. (sd)

Source : <http://www.cparama.com/forum/cartes2012e/1348492524-67-Ittenheim.jpg>

- C'était une ferme occupée par plusieurs familles ?

Jean Moder : Oui, c'était une ferme qui appartenait à de riches paysans. C'était une de leur propriété et apparemment ils louaient les deux étages séparément en faisant quelques aménagements genre WC etc.. Et c'était très bien, il y avait un immense jardin, dont on avait la jouissance et puis plein de dépendances, des granges, des fenils ; un royaume pour un gamin.

- Il était difficile de s'y accoutumer ?

Jean Moder : Non ce n'était pas difficile de s'y habituer. C'est à dire que tu restes plus ou moins dans les jupes de ta mère. Papa n'étant pas là puisqu'il est au travail, tu restes, tu t'accroches aux jupes de ta mère aussi longtemps que tu peux, sachant qu'on te met à l'école etc... Mais bon il y a quand même tout de suite une grosse carence parce que à 7 ans tu as plein d'amis de ton école,

de ton quartier et ceux-là ils te manquent.

- La ferme était elle excentrée par rapport au village?

Jean Moder : Non c'était en plein centre du village.

- Il y avait d'autres enfants ?

Jean Moder : Dans la proximité non, dans l'immédiate proximité non. Mais bon, comme j'ai été scolarisé immédiatement, j'ai évidemment fait la connaissance de tous les enfants du village grosso modo. Alors j'ai été scolarisé en fonction de mon âge, finalement je ne comprenais rien en français. Les quelques cours que ma maman m'avait fait donner en Allemagne avant le déménagement n'avaient pas suffi. Mais bon ce n'est pas évident ce passage là des cours de langue. Par contre le bain linguistique ça va en principe très vite.

- Les contacts avec les enfants de l'école se sont bien passés ?

Jean Moder : Non, non ça ne s'est pas bien passé ! J'ai tout de suite été reçu comme un étranger. Je ne sais pas comment le maître et le directeur de l'école dans laquelle j'étais m'avaient présenté. Mais je me souviens que j'ai été agressé comme étranger assez rapidement par le plus costaud de la classe mais comme j'étais aussi costaud que lui (j'étais un grand gosse) et que j'avais déjà eu à me défendre à Saulgau contre d'autres gamins bellicistes, par ce que moi j'avais bénéficié d'une éducation non agressive, pour des tas de raisons qui seraient trop longues à expliquer. Et donc il a fallu un jour que ma mère me dise, « il faut te défendre ». Alors là j'en ai mis un K.O. et puis donc je me suis quasi immédiatement (enfin je peux me tromper de jour, ça a dû être quasi immédiatement) agressé par quelques uns, comme je parlais un autre patois germanique et je ne comprenais pas le leur, c'était trop. Et puis ils ne parlaient pas un haut allemand, donc on ne pouvait pas communiquer en haut allemand ? Et puis le français j'y pipais que dalle pour faire court. Donc ils m'ont agressé, je me suis défendu et c'était réglé.

-A partir du moment où vous vous êtes défendu, cela s'est il amélioré ?

Jean Moder : Non, à l'école, non jamais.

- Est ce que vous étiez catégorisé en tant qu'Allemand ou en tant qu'étranger?

Jean Moder : Oh, ça c'était factice, les Alsaciens étaient pro allemands. Je ne dis pas pro nazis mais on peut dire quand même, qu'à l'époque on entendait les remarques du genre : « Ca ça n'aurait pas pu être possible chez les Allemands »⁷. Oui, alors curieusement j'ai pas été agressé parce que j'étais allemand, ce que craignait ma mère évidemment, j'ai été agressé parce que j'étais réputé ne pas être protestant.

- C'était la religion qui jouait un rôle ?

⁷ Phrase prononcée en alsacien.

Jean Moder : J'ai été agressé par un autre gosse, un peu plus débile que le premier qui m'avait agressé. Je m'en souviens très bien c'était en face de chez moi, sur le trottoir pendant la fête du village. Et ma maman a observé de la fenêtre que je me battais avec quelqu'un. Et puis je suis rentré et j'ai dit : « il m'a traité de catholique ». Etonnant non ?

- Oui effectivement.

Jean Moder : Mais enfin j'ai appris après que les villages catholiques et protestants, c'était un motif pour se mettre sur la tronche entre jeunes des villages. Et celui qui n'a pas de voisin catholique il le fait avec ceux du village voisin. C'est vieux comme le monde ce genre de manière de petit coq.

- A t-il fallu du temps pour avoir des camarades de classe avec lesquels jouer ?

Jean Moder : Ca passait essentiellement par le biais de mes parents qui se sont liés, je ne sais pas de quelle manière, mais enfin on a rapidement eu des gens dans le village avec qui on pouvait commercer en quelque sorte. Et les enfants de ceux là étaient évidemment de facto plus proches que les autres. Et puis après il y a eu les grandes vacances, puisque je suis arrivé là bas vers Pâques. Après il y a eu les grandes vacances, mon père m'a mis au boulot pour apprendre le français, c'était assez dur. Pas très bon souvenir de ça.

- Les cours de français se faisaient à la maison ?

Jean Moder : Il fallait que je travaille à la maison, sur les livres d'école, tous les jours. Mais heureusement j'étais doué en langues. Mais ce qui est rigolo, un truc qu'on m'a rapporté en fait : pour communiquer avec les autres, quand tu vas à l'école, même en primaire, t'es quand même avec tes camarades, presque tout le temps. Evidemment, il faut que tu communique avec eux, alors tu essayes de communiquer. J'ai donc développé l'art du mime puisqu'on ne se comprenait pas vraiment et pas aisément. Je mimais des choses, et puis je leur faisais aussi des discours en leur racontant en image, en leur mimant des films, des choses comme ça, je me souviens de ça. Et bon, comme ils étaient bon public... Et moi tous les jours j'épongeais plus de leur vocabulaire. Après ces vacances, ma tante est arrivée avec une voiture pour nous une PKW et un petit chien pour moi. Il s'appelait Boogy Woogy, c'était un teckel à poil dur et qui m'a fait un compagnon...(interruption due au téléphone qui sonne).

Donc elle m'a amené ce petit chien, que mon oncle avait sauvé. C'était un petit chien qu'il avait trouvé sur la route, il s'était fait écrabouiller par un tracteur, un truc comme ça, et mon oncle, un de mes oncles a soigné le chien et quand il a été en bonne forme, ils l'ont ramené. Donc c'était les vacances. Un des trucs les plus difficiles à supporter c'était le climat.

- Ah bon ? Il y a une grosse différence entre l'Alsace et la Souabe ?

Jean Moder : Ah oui, la plaine d'Alsace c'est un microclimat qui est quand même assez marqué et dans ces années là, on était encore dans une période à l'hiver extrêmement rigoureux et à été extrêmement violent. Et donc là l'été j'étais vraiment assommé par la chaleur, la chaleur lourde. Pas de vent, rien, à Saulgau même quand il fait 35° tu as du vent. Donc voilà...

Je me souviens des années précédentes et des années d'après où je suis retourné chez mes grands

parents et ma famille. Quand on allait à la piscine en sortant de l'eau, en plein soleil on pouvait avoir froid, parce que le vent était frais. Ce qui fait ce que les Souabes sont aussi très bronzés. Bref fermons la parenthèse.

Où en étions nous avant le coup de téléphone ?

-Au petit chien.

Jean Moder : Ah le petit chien oui. Alors là, j'ai vécu quelque chose d'extraordinaire que j'ai jamais pu revivre et ne pourrais jamais revivre. Enfin si, maintenant je pourrais le revivre parce que je connais le contremaître de la cathédrale de Strasbourg. C'est un ancien collègue à moi. On a pu monter jusqu'au sommet de la tour de la cathédrale. C'était cette année là où jamais. Depuis ça a été fermé pour raison de sécurité et puis parce que ça s'abîme. Quand les visiteurs montent dans un machin comme ça en pierre, ça abîme, ça pollue. Je m'en souviendrai toute ma vie. Ca c'est incroyable. Tout d'abord, parce que évidemment c'est une vue extraordinaire le sommet de la cathédrale de Strasbourg, c'est tout juste si je ne voyais pas chez moi dans mon pays d'origine et puis oui c'est le genre de truc qui marque un esprit enfantin. Moi je ne peux pas aller à Strasbourg sans aller rendre visite à la cathédrale. Que voulez vous savoir d'autre ?

Cathédrale de Strasbourg, vieille de plus de cinq siècle.

Avec ses 142,11 mètres de haut, elle a été de 1647 à 1874, le plus haut édifice du monde.

Elle est actuellement la deuxième plus haute cathédrale de France après celle de Rouen.

Source : <http://wp.arte.tv/cathedrale-strasbourg/tag/documentaire/>

- Eh bien je me demande comment cela s'est il passé ? Les cours plus exactement.

Jean Moder : À l'école, en deuxième année je suis arrivé chez madame Barriot, dont j'ai retenu le nom. Un peu comme beaucoup de noms d'auteurs, d'écrivains célèbres qui te citent leurs maîtres d'école. Madame Barriot s'est particulièrement occupée de moi parce que c'était dans sa nature je suppose et peut-être parce que son mari était été aviateur et soldat de métier comme l'avait été mon père, enfin je sais pas pourquoi, mais elle s'est vraiment occupée de moi. Elle m'a fait découvrir Tintin, elle m'a donné ou prêté Le trésor de Rackham le Rouge, Le secret de la licorne

qui m'ont évidemment beaucoup plu. Il faut dire que j'avais énormément lu, enfin j'avais déjà lu beaucoup de chose en allemand et ça c'était une porte d'entrée pour la littérature en français. Ça a été intelligent de sa part puisqu'elle a su repérer mes qualités intellectuelles. Elle savait qu'avec les images j'assimilerais plus vite et plus facilement. En tout cas, elle a parié là-dessus et ça a bien marché. Elle m'a aussi prêtée un livre pour apprendre à dessiner - enfin un livre de méthode de dessin - parce qu'elle s'était rendue compte que je dessinais beaucoup et pas trop mal. Et c'est rigolo parce que ce livre, que j'ai finalement rendu, je l'ai retrouvé sur un marché aux puces l'autre jour, c'était très émouvant. Et alors la deuxième année pour moi, sans vouloir me vanter, je savais que je rattrapais les petits Alsaciens.

- Au niveau de la langue, vous n'aviez plus de soucis ?

Jean Moder : Le français courant, parlé, au bout d'un an je ne me souviens pas avoir eu de difficulté avec ça. Mais naturellement le fait d'être arrivé en Alsace est pour un Allemand beaucoup plus facile. Ça permet l'assimilation beaucoup plus facile. Si on parlait français avec les gens, et qu'on ne trouvait pas le mot, on le disait en allemand et les alsaciens comprenaient. Ils te le disaient en français avec leur accent inimitable.

Et donc là je me suis fait plein de copines et quelques copains, je ne sais pas pourquoi. On ne nous mélangeait pas sur les bancs mais l'école était mixte, c'était une école publique. On était en milieu protestant donc ça joue aussi. Je suppose que dans les patelins strictement catholiques, c'était encore école de filles et école de garçons.

La deuxième année, le seul truc qui m'a vraiment traumatisé, c'était que l'école se déroulait dans un autre bâtiment à l'autre coin du village. Ça ne me concernait pas vraiment, mais quand on arrivait dans ce bâtiment, les gamins s'amusaient à bizuter les nouveaux et ce bizutage, ils l'appelaient le Struthof.

- Ah oui ?

Jean Moder : Oui. Bon sur le coup ça ne me disait rien mais rétrospectivement, ça fait assez curieux. En même temps les gosses, ils étaient innocents.

- Ils n'étaient peut-être pas trop sensibilisés à cela...

/// Digression sur son passé dans le pays d'origine et la présence de la guerre en Allemagne et en Alsace pendant l'après guerre ///

Jean Moder : Mais l'autre truc qui m'a beaucoup frappé c'est qu'en Allemagne, la guerre était encore présente et en Alsace moins. Ma famille était partiellement nazie, la maison en Allemagne a été réquisitionnée par l'occupant, alors que dans les autres maisons il y avait les réfugiés allemands, les prisonniers libérés et les « displays persons » de nationalités diverses et variées. C'était une tour de Babel assez intéressante. La maison étant réquisitionnée, c'était une grande maison, les chambres et l'hôtel de poste à côté étaient réservées pour des bidasses français, et évidemment moi j'ai un souvenir de cela fascinant. Ils étaient d'une gentillesse incroyable les bidasses, louchant surtout sur ma mère et ses sœurs. Ah oui et puis en plus il faut dire que le magasin de mes grands parents avait lui aussi été réquisitionné et c'était l'économat français donc les merveilles de la table étaient à portée de main.

- Et par rapport à l'Alsace ?

Jean Moder : Non ce que je voulais dire initialement avant de me perdre dans ce souvenir c'est que quand j'ai été conscient je me suis rendu compte que j'ai été élevé par ma mère et les deux sœurs de ma mère. Mon grand père étant interné comme membre de la NSDAP à Babingen pendant 2 ans, 3 ans. Il faut dire qu'au lieu de fuir, quand les Français sont arrivés, il est resté à la mairie, les autres s'étant barrés ; les vrais méchants. Alors évidemment, il y avait beaucoup de famille comme ça. Les hommes qui n'étaient pas morts, ils étaient prisonniers et tout ceux qui avaient eu la malchance d'être sur le front russe, ils sont revenus vers 1954-1955. Donc il devait y avoir énormément de maisons où il ne devait y avoir que des femmes. Donc ça faisait que les hommes qui étaient là faisaient la cour à certaines femmes. Et quand on est partis en 1953, ça s'est calmé, les hommes étaient revenus. Il y avait toute une série de femmes allemandes qui avaient trouvé chaussure à leur pied parmi les occupants français, dont ma maman : coup de foudre, le coup de foudre mais alors le coup de foudre grave. Et donc ils ne pouvaient pas se marier et Adrien qui est parti, comme dit, en Guadeloupe, où on devait le rejoindre lorsque l'interdiction de fraternisation serait levée. Mais bon ça ne s'est pas produit, il est sorti de l'armée et s'est marié. Parce que pour les civils elle n'existait pas cette interdiction. Enfin je ne crois pas. Mais alors en Alsace, j'ai été frappé par le fait que contrairement à l'Allemagne, personne n'en parlait de la guerre. Moi j'étais né 9 mois après la fin de la guerre et ce que j'ai entendu enfant fait que j'ai l'impression d'avoir vécu la guerre. En Allemagne, tout le monde en parlait. C'est à dire que tous les Allemands étaient traumatisés par tout ce qu'il leur était tombé dessus, tout ce qui leur était arrivé et tout ce qu'ils avaient fait en tant que nation sous les nazis, qu'il fallait que les gens en parle. Il n'y avait pas de psychiatre, il fallait que les gens en parlent pour aller de l'avant. L'histoire de l'oubli c'est plus tardif et c'est induit par la politique. Moi toujours, tout le temps j'ai entendu parlé de la guerre, tous les jours. Et la guerre, elle était encore présente, avec des Panzer, enfin des Paton qui passaient devant la maison en écrasant les routes. C'était très présent, il y avait toujours des soldats en armes.

- Et en Alsace ?

Jean Moder : Non en Alsace pas du tout, en Alsace c'est revenu à la paix je dirais. Et donc c'est sûr qu'il y a des Alsaciens qui ont souffert dans leur chair de la guerre, des villages entiers qui ont été détruits, des gens ont été tués. Et même si à Saulgau il n'y a eu presque pas de combat, tous les gens qui y vivaient, quand j'étais petit en tout cas, ils avaient tous des séquelles de la guerre. Les gens déplacés vers l'Est, tout ceux qui ont été évacués parce que leurs villes n'existaient plus. Il y avait de quoi raconter des souvenirs terrifiants.

En Alsace, ce n'était pas un problème ni un sujet de conversation, on n'en parlait pas, on en parlait plus. Plus tard, je me suis rendu compte de la problématique alsacienne. Mais c'est vrai que dans les régions où on parlait exclusivement l'alsacien, c'est à dire l'allemand, les gens n'avaient pas l'air de courber l'échine. C'est à dire que les gens du Korsberg, c'est une région très paysanne, riche, voire très riche, ce sont des gens qui ont des opinions arrêtées sur les choses et qui ne dépendent de personnes économiquement. Et ils disaient « que ce soit des Boches ou des Français ca reste les mêmes... »⁸, suivi d'une insulte quelconque. Les occupants c'est les

⁸ « Qualio di Chopa oder die Franzose das sind doch die nämlige... », « Chopa » est le mot alsacien pour désigner

occupants quoi, quelque soit leur origine. Maintenant j'ai perdu l'accent du nord. Ce que je viens de dire c'est avec l'accent du sud. En strasbourgeois ce serait un peu plus pointu comme accent. Après, et je m'en suis rendu compte en arrivant là-bas, les Alsaciens avaient une préférence pour l'ordre allemand et pas pour le bordel français, enfin le centralisme, je dis bordel pour simplifier mais bon. Là entre l'efficacité de l'administration allemande et l'inefficacité totale de la « coutellerie » française, les Alsaciens ils font vite le choix. On est bien en Alsace quand les hordes barbares te tombe pas dessus. Cette problématique des Malgré-nous, ce qui, je peux pas dire que j'ai senti ça à l'âge de 7 ou 8 ans mais j'ai toujours senti que c'était perçu comme une fatalité. D'ailleurs je n'ai jamais entendu mon père parler mal d'un Malgré-nous. Rétrospectivement, quand on sait ce que fut le régime nazi, la réalité historique c'est une chose et ce qu'en raconte même certains historiens actuels c'est une autre chose. L'Alsace c'est une province de l'empire germanique des deux côtés du Rhin. C'est l'empire germanique.

/// fin de la digression ///

- Et donc pour en revenir à votre vécu, en Alsace vous n'avez pas ressenti de tensions entre enfants ?

Jean Moder : Non, il y avait des tensions entre enfants riches et enfants pauvres. Moi j'étais protégé pour diverses raisons, d'abord par mon père, qui avait une figure imposante, qui avait un métier d'arme, qui était armé et qui était un vrai guerrier, quelqu'un qui s'est engagé avec son frère et une de ses sœurs et dont en plus le père était gendarme de l'état français. Trois de la fratrie sont partis faire la guerre. Et ils ont fait toute la guerre du « bon côté » sans être gaulliste, simplement parce que le pays était agressé et que dans ce cas là on se bat. Je n'ai jamais entendu mon père médire d'un autre combattant. Il se trouve que moi je n'ai jamais été traité de boche, pas de chopa. Les Allemands sont traités de souabes⁹ en Alsace et c'est rigolo parce que moi j'étais vraiment souabe. Mais la religion, et le fait que j'étais étranger du village, étaient des motifs.

- Etiez vous pratiquants ?

Jean Moder : Non, ma mère n'était pas pratiquante du tout pour la simple et bonne raison qu'elle avait cru en la nouvelle religion national-socialiste et puis quand elle s'est rendue compte de ce que c'était, il était d'une part trop tard et d'autre part elle s'est rendue compte que les catholiques avaient fait avec les nazis comme un seul bloc. Et moi j'avais été baptisé catholique mais maman s'est rapprochée des anthroposophes.

- Je ne connais pas...Qu'est ce que c'est comme Eglise ?

Jean Moder : L'anthroposophie s'est une philosophie faite par un illuminé - entre guillemets -qui s'appelait Rudolf Steiner, un autrichien je crois... Des anthroposophes il y en a un certain nombre dans le sud de l'Allemagne, en Alsace et donc elle s'est rapprochée de ce mouvement de pensée parce que parmi les réfugiés il y avait une famille qui s'appelait Kraus, qui venait donc

péjorativement un allemand, un équivalent de boche.

⁹ La souabe est une région d'Allemagne située dans la forêt noire, en Baden-Württemberg.

probablement de l'Est. Kraus, Kräuse, ce sont des noms très courant dans l'Est de l'Allemagne. Enfin dans l'Est des terres où vivaient des Allemands. Ces Kraus étaient anthroposophes, je me souviens d'eux, je jouais avec leurs enfants, ils vivaient dans un grenier à Saulgau et toute leur vie se passait en fonction des principes anthroposophiques. Par exemple les enfants n'avaient que des jouets en bois, pas d'armes évidemment.

- Vous n'alliez pas au temple, c'est comme cela qu'ils vous différenciaient d'eux ?

Jean Moder : On n'allait pas au temple avec eux donc on était des catholiques pour eux. Mon père était aussi baptisé protestant et comme dit, ma mère s'est rapprochée de l'église anthroposophe. Il y a une église, une espèce de secte entre guillemets qui s'appelle la communauté des Chrétiens - la Christengemeinschaft -, qui existe partout où il y a des anthroposophes et donc ma communion je l'ai faite chez ces gens là, qui étaient des gens particulièrement civilisés. Et il y avait une école anthroposophique à Strasbourg qui s'appelait et qui s'appelle peut-être encore, si elle a perduré, l'école St Michel¹⁰. Et cette école, elle se trouvait juste avant le Wacken¹¹, dans un parc. Elle était établie dans un ancien restaurant genre style 1900, chalet en bois, bâtiment très beau, qu'ils avaient loué je suppose. Et là, au bout de deux ans à Ittenheim, on m'a mis dans un lycée normal pour passer le BEPC parce que l'école St. Michel était libre et non conventionnée. Il y avait des gens, des familles bourgeoises parfaitement établies, qui mettaient les enfants dans cette école et donc j'ai eu un contact par ce biais avec - et on ouvre des guillemets - le gratin strasbourgeois, l'imprimeur Reiz par exemple, des docteurs, le docteur Schoch par exemple. Et cette église c'était la façon de ma mère de se soigner de la guerre.

- Et puis aussi peut être de se rattacher à un milieu qui lui était familier dans un pays étranger ?

Jean Moder : Oui mais bon cette Communauté des chrétiens c'est quelque chose d'assez remarquable parce que chaque personne qui amène son enfant à l'école paye en fonction de ses moyens. Et mes parents n'avaient pas beaucoup de moyens, un salaire de la garde fédérale à l'époque, je ne te raconte pas, il fallait avoir un petit jardin pour survivre. Et on en avait un heureusement. Au village toutes les maisons en avait un. Et les gosses des familles favorisées qui envoyaient leur enfants là, ils devaient fournir une somme conséquente pour faire fonctionner la maison. La particularité de l'école Steinerienne c'est que les enfants handicapés étaient scolarisés avec les autres. Et pour toi enfant, ça c'est une école absolument fantastique. C'est fantastique à quel point ça te rend humain. Enfin voilà j'espère être devenu humain à ce moment là, l'avoir été et l'être encore. Et donc les gens après la guerre se plongeaient dans quelque chose non pas pour oublier mais pour modifier le cours de l'histoire, si une telle chose est possible. Tu as une autre question ?

- Oui, encore quelques unes. Avez vous ressenti l'envie ou le besoin de revenir en Souabe ?

¹⁰ L'école St Michel est devenue l'école Michaël, située à Koenigshoffen, faubourg Ouest de Strasbourg, dans une ancienne villa. Ils ont changé de locaux en 1960.

¹¹ Le « Wacken » est un quartier de Strasbourg.

Jean Moder : La question ne se posait pas en ces termes puisque j'y allais pendant une partie de nos 10 semaines de nos grandes vacances. J'allais chez mes grands parents à Saulgau. Puisque ce lieu existait, mes grands parents y étaient, ça me paraissait normal qu'on puisse être ailleurs. C'est juste le moment en y arrivant et en repartant, que c'étaient des moments un peu commotionnant. Mais je ne me souviens pas avoir eu envie de revivre chez mes grands-parents pour fuir mon pays d'adoption. Encore une fois c'est un peu atypique puisque c'est quand même l'alsace.

- Est ce que dans la mesure où vous êtes arrivé jeune en Alsace, vous vous y sentiez « à la maison » ?

Jean Moder : Non je me sentais à la maison chez mes parents mais pas dans le lieu. Je me souviens de choses marquantes, j'y repense encore quand je passe devant. Après on a déménagé à Obernai,¹² mais bon là c'était l'adolescence ? J'avais rattrapé les autres linguistiquement, parce que pendant mes premières vacances en Allemagne j'ai lu Les Misérables. Je devais comprendre 60% des mots mais bon ça m'a quand même aidé.

- C'est sûr.

Jean Moder : Oui c'était assez rigolo comme expérience parce que j'ai lu ça le soir pendant mes vacances à Saulgau, donc en Allemagne chez mes grands parents, j'ai lu ce livre en français.

- C'est un livre que vous aviez choisi vous même ?

Jean Moder : Non c'est mon père qui l'avait, mon père n'était pas un lecteur, il avait du avoir ça comme prix pour quelque chose. C'était dans la collection Nelson en 4 volumes et maintenant j'ai toute la collection Nelson et tous les Victor Hugo. Bref. Quelle était la question ?

- Il s'agissait de la Heimat.

Jean Moder : Ah oui

- L'endroit que vous identifiez comme Heimat reste aujourd'hui encore la souabe ?

Jean Moder : Oui bien sûr mais bon c'est sûr que l'on recherche un endroit qui ressemble à son lieu d'origine. Par exemple, là maintenant on est à la quasi même altitude qu'à Saulgau et à la même latitude, juste 300 km plus près de la mer, mais c'est sans doute pas un hasard. L'inconscient choisi les lieux en fonction de données comme ça. C'est comme le mec qui est né dans le Ruhrpott¹³, tu le mets ailleurs, il retourne dans le Ruhrpott même si c'est le lieu le plus terrifiant de la terre.

- Est ce qu'il vous est déjà venu l'idée de retourner en Souabe depuis que vous êtes en France ?

¹² Obernai se situe à environs 20 km au Sud Ouest de Strasbourg.

¹³ Le *Ruhrpott* désigne en allemand familier la région de la Ruhr, où l'on exploitait beaucoup de charbon.

Jean Moder : J'y ai pensé mais pour quoi faire ? Mes diplômes français n'étaient pas valables en Allemagne. Donc j'aurais du changer de métier. Je ne me voyais pas faire autre chose qu'enseigner.

- Et puis après, la création d'une famille...

Jean Moder : Oui bien sûr ! Après quand tu crées une famille, quand tu as une famille, c'est toi qui deviens la Heimat, accessoirement les enfants s'attachent aussi à leur sol. Hugo et Lucas qui se souviennent quasiment que d'ici, ils se sentent Ajolais, alors que moi pas du tout : ni Vosgien, ni Ajolais. Mais ça ne m'empêche pas d'avoir des amis, des liens très forts avec des personnes. Mais Heimat c'est de la terre, un air particulier, des odeurs, une qualité de l'eau. C'est des lieux que tu as découverts pas à pas, tes pas devenant de plus en plus grand. Ce qui fait que ma ville d'origine depuis que je suis adulte, elle me paraît minuscule alors que dans mon souvenir aller du nord au sud de la ville, faire toute la Hauptstrasse à Palmuch¹⁴ c'était une expédition hallucinatoire. Et ça c'est un syndrome de l'Heimat, ça tu ne peux le vivre que dans ta Heimat. Ce décalage entre le perçu enfantin et adulte ; ces choses vécues enfant : la taille des choses etc... Encore une fois c'est lié à un tas de choses, à une qualité de la lumière de l'air, aux odeurs, voilà.. Par exemple dans toute la Souabe du haut il y a des tourbières. Ça dégage une odeur particulière et que tu ne retrouves pas n'importe où. Même si tu trouves une tourbière ailleurs, ça te rappelle ça mais ce n'est pas exactement ça. Les tourbières des Hautes Vosges qui restent et sont protégées maintenant, sont très sauvages et elles ne sont pas exactement, ça ne donne pas la même odeur. A plus forte raison si tu es plus vieux, mais moi j'étais à la limite. A partir du moment où tu as des souvenirs très précis des lieux et de personnes, tu es sûr que quelque chose devient un Heimat. Ça peut être le pire des endroits. C'est là que tu te sens bien, c'est là que tu te sens chez toi. Après bon.. Ça ne veut pas dire qu'il faille y rester, pour être bien, on peut être ailleurs. Et un autre sens de Heimat est utilisé presque toujours de façon perverse. Un Heimat n'a rien à voir avec la patrie par exemple et surtout avec le sentiment patriotique. C'est quelque chose qui est à mille pourcent individuel, c'est ton vécu, c'est ton ego seul qui peut ressentir un Heimat. Question suivante ?

- Eh bien je crois que nous avons fait le tour des différents points à aborder.

Jean Moder : Comme tu veux.

Ah et peut-être juste une remarque, il m'est arrivé un moment quand t'as fini ton développement, que tu es en pleine conscience et en pleine responsabilité de ta vie, il vient un moment où tu te demandes ce que tu es, ou plutôt où tu te définis comme étant quelque chose et je pense que pour les émigrants d'Allemagne, honnêtes, conscients, ils te diront toujours qu'ils sont Allemands, parce que ... pour une raison très simple c'est que l'on peut dire qu'on est Français de quelque part mais on ne dit pas qu'on est Allemand de quelque part ; on dit qu'on est Allemand parce que les autres ne savent pas ce que c'est qu'un Souabe ou un Sarrois ou un Westphalien ou un Saxon... mais c'est rigolo tu peux faire le tour de la terre, tous les Allemands que tu rencontres, ils se définissent toujours pas leur petit coin duquel ils viennent. Par exemple les Banates, tu vois où c'est le Banat ?

¹⁴ La Hauptstrasse est la rue principale et « Palmuch » signifie « à pied » en patois vosgien et lorrain.

- Non

Jean Moder : C'est le sud est de la Roumanie, je peux me tromper ça peut être aussi..., en tout cas c'est une région où on vécu des immigrés allemands. Et quand ils se sont fait virer de leur pays là-bas, c'était parce qu'ils étaient Allemands mais eux ils te diront qu'ils sont Banates.

- J'ai rencontré un Allemand qui était arrivé à 12 ans en Normandie et se sentais plus Normand que Français. Cela vous fait il le même effet avec l'Alsace ?

Jean Moder : Ah oui, si je devais me sentir autre chose que Souabe je me sentirais Alsacien, par contre je suis un citoyen français irréprochable, meilleur citoyen que la plupart des Français de naissance, comme presque tous les immigrés, par la force des choses. Mais ça c'est pas nouveau. C'est pour ça que les Américains sont tous plus Américains les uns que les autres, puisqu'ils sont tous immigrés. Les Alsaciens et les Alsaciennes dans le monde, ils se distinguent pas par le fait qu'ils sont Français mais par le fait qu'ils parlent Alsacien. Voilà.

- Merci de m'avoir accordé de votre temps pour cette enquête.

Jean Moder : Mais de rien.

DAENAM OH, Coréen, né en 1979 à Séoul (Corée), arrivé en 2005

Daenam est Coréen, originaire de la Corée du sud, il a 33 ans et il est célibataire. Il est en France depuis 7 ans. Avant de venir en France, il a fait une licence de français dans une université coréenne, il avait donc en arrivant une certaine maîtrise de la langue française. J'ai pu le rencontrer grâce à une amie qui le connaissait car ils font la même formation : Daenam est étudiant en Master2 de psychologie interculturelle à Lyon II, une fois diplômé il envisage de trouver un travail en France. Il a un visa qui est renouvelé chaque année en fonction de deux critères : financier et académique (ses résultats universitaires). En parallèle de ses études, il travaille auprès de personnes âgées (service à la personne.) Il est parti de Corée du sud, 6 jours après avoir fini l'armée : là bas le service militaire est obligatoire et dure 3 ans. Il est parti en France car il a toujours souhaité voyager, partir à l'étranger et cela dans le cadre de ses études. Avant de faire l'entretien nous nous sommes rencontrés une première fois, pour faire connaissance et afin que je lui parle de l'entretien et lui explique dans quel cadre il se faisait. Je tenais simplement à préciser que Daenam à la fin de l'entretien m'a dit que même s'il avait été dur de parler du passé, de se souvenir de tout, pour lui cet entretien lui avait permis de reparler de son passé /son parcours et donc d'y réfléchir à nouveau pour également mieux comprendre certaines choses, il était content de l'avoir fait, mais pour lui c'était « son présent » qui comptait le plus.

Anouk Delaigue : Tu t'appelles Daenam et quel est ton nom de famille ?

Daenam : Oh.

Daenam Oh, d'accord, et tu es né ou ?

Daenam : A Séoul, en Corée, en Corée du Sud.

D'accord, et en quelle année ?

Daenam : 1979.

1979, d'accord, et tu parles quelles langues ?

Daenam : Le coréen ma langue maternelle.

D'accord et maintenant tu parles le français ?

Daenam : Ouais.

Mais quand t'es arrivé en France tu ne savais pas parler français ?

Daenam : Non, non quand même j'ai une certaine maîtrise du français, pas oral mais écrite parce que quand même j'ai eu la licence de français.

A Séoul ?

Daenam : Oui donc à Séoul voilà donc quand même j'ai des choses.

Oui tu avais des bases ?

Daenam : oui voilà.

Mais quand tu es arrivé c'était un peu difficile au niveau de la langue?

Daenam : Bien sûr, tout à fait.

Et quand tu es parti de Séoul, là bas tu étais célibataire, marié ?

Daenam : J'étais célibataire, et je le suis toujours.

Et tu avais quel âge ?

Daenam : 25/26ans.

25/26 d'accord, et toi pourquoi t'es parti alors ? Raconte-moi un peu ton parcours, pourquoi tu as décidé de partir, quelles étaient tes motivations ?

Daenam : Ouais, donc j'ai rêvé d'aller à l'étranger c'est vrai, je sais plus exactement mais je rêvais depuis longtemps d'aller à l'étranger.

Et après tu as choisi la France ?

Daenam : C'est ça, parce quand même j'ai fait mes études universitaires de français, en français donc c'est pour que j'ai choisi la France.

D'accord, en rapport avec tes études en fait ?

Daenam : C'est ça.

D'accord, et comment tu es parti alors ? Tu as pris l'avion ?

Daenam : oui j'ai pris l'avion.

Et tu rejoignais quelqu'un de ta famille ici ?

Daenam : Non je suis arrivé il y avait personne en tout cas que je connaissais.

Donc tu es passé par l'université à Séoul qui t'a mis en relation avec l'université...

Daenam : Non, non pas du tout c'était une démarche personnelle.

D'accord.

Daenam : Donc voilà après l'armée je suis parti. Je suis arrivé en France à Saint Etienne.

A Saint Etienne, d'accord. Donc quand tu es arrivé tu as dû trouver par toi-même ton logement etc. ?

Daenam : Non par contre il y a une agence, en Corée, qui a trouvé à ma place, bon après en frais c'était une commission de sous, et après cette agence là a trouvé déjà un établissement pour la langue, et après le logement aussi, ce n'est pas moi qui ai pris toutes les démarches.

Tu peux me redire ce que l'agence a pris en charge en fait ? Je n'ai pas tout compris, elle a pris en charge le billet d'avion ?

Daenam : Oui

Mais c'est toi qui l'as payé ?

Daenam : Oui c'est ça, en fait c'est moi qui ai tout pris en charge de prix.

Mais par contre l'agence elle a trouvé des choses pour toi en France ?

Daenam : C'est ça. Le logement, et l'établissement pour la langue.

Donc toi quand tu es arrivé en France tu savais où tu allais arriver parce que l'agence t'avait prévenu où tu allais vivre, et où tu allais pouvoir apprendre le français.

Daenam : C'est ça.

Mais tu ne savais pas encore si tu allais t'inscrire à la Fac ?

Daenam : Non.

C'est une fois que tu es arrivé que tu savais que tu allais t'inscrire en faculté de quoi du coup ?

Daenam : Oui de la langue aux étudiants étrangers.

D'accord. Et comment le voyage s'est passé ? Quand tu as quitté la Corée, enfin la transition entre la Corée et la France ça s'est passé comment ? De partir, et d'arriver en France ?

Daenam : Quand même ça fait assez longtemps, et puis tout ça me paraît tout simple sans doute, c'était il y a 7 ans...

Oui pour toi c'était il y a 7 ans, mais maintenant ? Quand tu es parti tu étais content de partir ?

Daenam : oui c'est sûr, voilà parce qu'en plus j'avais ce rêve là de partir à l'étranger, donc j'étais très content. C'est pour ça aussi, je suis parti 6 jours après l'armée donc voilà c'est assez

exceptionnel quelqu'un qui part tout de suite après l'armée. C'est-à-dire que j'avais bien tout préparé.

Donc tu es parti 6 jours après l'armée, parce que pour toi après l'armée tu avais vraiment envie de partir aussi de la Corée?

Daenam : ouais.

Pour toi il fallait vivre une autre expérience ?

Daenam : Oui j'étais très motivé, j'ai voulu partir en tout cas.

D'accord et ensuite pour toi le voyage ça s'est bien passé ? Tu étais triste, content... ?

Daenam : Non j'étais très content de mon départ, bon après sans doute j'ai appréhendé ce qui allait se passer.

Oui bien sûr.

Daenam : Mais c'était plus important d'être parti, de partir.

Aussi pour découvrir autre chose?

Daenam : Ouais, à ce moment là je suis parti sans doute découvrir de nouvelles choses, que je ne savais pas avant, mais voilà c'était surtout la réalisation de mon rêve de partir.

Tu avais cette envie depuis quel âge ?

Daenam : je pense depuis le début de mes études universitaires parce que ça me donne une motivation assez forte d'apprendre une langue étrangère, donc forcément ça me faisait toujours penser au pays, à la langue, donc voilà.

D'accord.

Daenam : Mais sinon je me rappelle très bien par rapport à un passage de ce voyage, j'étais très fatigué, à la fin.

Oui ça demande beaucoup d'énergie ?

Daenam : Oui surtout j'ai pas dormi dans l'avion, et mon trajet c'était Séoul-Paris, Paris-Lyon, Lyon-Saint Etienne, donc ça a pris une journée complète, mais sans pouvoir dormir, donc à la fin surtout la fatigue qui m'a marqué.

Et quand tu es arrivé tu te sentais un peu perdu ou pas ?

Daenam : Etonnamment non.

Non ?

Daenam : Mais après je pense toutes les réponses se basent sur mon présent. Donc c'est assez difficile de revenir en arrière, il ya 7 ans, donc moi il y a 7 ans c'est assez difficile.

Je comprends, mais si tu te souviens un peu, les premiers temps ont été difficiles ou pas ?

Daenam : Hum... pas trop. Mais après il y a certaines difficultés de la langue et de communication, certes, mais à part ça l'alimentation me paraît pas très difficile en tout cas pour m'adapter.

Tu as vite trouvé tes repères au niveau alimentaire et tout ?

Daenam : Oui c'est assez rapide, sans doute il y a un temps de transition, de passage pour m'adapter ici mais je pense que ça allait.

Oui ça n'a pas été si dur ?

Daenam : Non

D'accord et avant que tu arrives en France, tu avais une certaine image de la France ? Tu imaginais quoi ? Tu t'étais beaucoup renseigné sur la France ?

Daenam : oui pendant mes cours de français, de culture, de sport, aussi j'ai regardé beaucoup de films français, sur le cinéma français je pense c'est aussi pour ça que je me suis adapté vite aux paysages français.

Oui en fait tu as connu la France en Corée et tu avais envie d'y aller en fait ?

Daenam : ouais.

Et tu étais déjà venu en France ? C'était la première fois que tu venais ?

Daenam : oui c'est ça et c'est aussi la première fois de sortir de mon pays.

C'était la première fois que tu quittais ton pays ?

Daenam : Ouais.

Ah oui, donc ça faisait beaucoup ce voyage pour une première fois ?

Daenam : Ouais.

Et tu es arrivé quand, à quelle période de l'année ?

Daenam : C'est le début de l'automne, août.

Août ?

Daenam : Non pardon, octobre, je suis arrivé ici le 6 octobre.

Et quand tu es arrivé en France tu avais aussi des billets pour retourner en Corée ? Ou tu avais juste ceux pour arriver en France ?

Daenam : Je me rappelle plus, je crois que j'ai pris mes billets d'avion aller-retour c'était moins cher mais je ne suis pas sûr si ça m'a servi le billet de retour, mais je pense j'ai pris aller-retour.

Donc tu es arrivé en France tu avais déjà le logement, tu vivais seul ?

Daenam : ouais, c'était une résidence universitaire, j'avais une chambre seul.

Et les premiers, temps, les premiers contacts avec les Français ça s'est passé comment ?

Daenam : En fait les premiers contacts, ça s'est fait plus tard, ma première année en France c'est une année de stage linguistique.

Une année de stage linguistique, tu n'avais que ça, donc pas de cours à la fac en fait ?

Daenam : Non.

Et tu avais un travail ?

Daenam : Non.

Oui c'était une année pour bien apprendre le français en fait.

Daenam : oui aussi comme ça j'ai préparé le dossier pour l'entrée à l'université française.

C'était aussi une année sans pour s'adapter à la France sans avoir trop de choses en même temps en fait ?

Daenam : oui aussi.

Tu avais des cours tous les jours ?

Daenam oui c'est ça, après il y avait des modules aussi de culture française, mais principalement le but c'était d'apprendre le français pour après aller à l'Université, il y a un but assez précis, il y a des examens aussi pour voir le niveau.

Et là tu as pu rencontrer des gens ? Des étrangers aussi ?

Daenam : C'est ça, principalement des étrangers.

Et il y avait d'autres Coréens ?

Daenam : ouais, et aussi des étudiants étrangers et beaucoup d'étudiants Erasmus.

D'accord, et ça te rassurait d'être avec des étrangers, dans la même situation plutôt que d'être directement qu'avec des Français ?

Daenam : Hum... En fait je pense j'étais quand même assez déçu de pas pouvoir rencontrer des Français à part des enseignants. Pour moi c'est plutôt quelque chose de voilà décevant parce que j'aurais bien aimé rencontrer des Français.

Dans la première année ?

Daenam : Oui voilà mais ça n'a pas été le cas, voilà je suis venu en France pour rencontrer des Français.

Mais quand tu sortais, tu voyais bien des Français en dehors de la fac ? Ou tu avais plus de

mal à les rencontrer ?

Daenam : Oui en fait je pense qu'il n'y avait pas d'occasion de ce type de rencontre.

Oui et dans la résidence il y avait surtout des étrangers.

Daenam : oui. Ah oui, si, voilà, dans la résidence en fait, j'ai pu rencontrer quelques Français. Parce qu'en plus il y a la cuisine commune, à chaque étage, pendant que je prépare le repas j'ai pu rencontrer quelques Français du même étage, c'était des petites connaissances, mais qui n'ont pas durées.

Ok. Et au niveau des papiers ça s'est passé comment ? Tu avais un visa ?

Daenam : Ouais.

Et tu l'avais obtenu comment ?

Daenam : Hum, donc chaque année je le renouvelle, donc la première année, un premier visa, donc en fait c'était l'agence qui s'en est occupé.

Et c'est quel type de visa ?

Daenam : En fait c'est le visa qui envisage un autre visa de longue durée. Il y a deux types, le visa tout simple de trois mois et un autre type de visa de longue durée où on peut le renouveler, on peut changer de notre visa un an.

Toi tu le renouvelles chaque année ?

Daenam : Voilà.

Et ça pour toi c'est stressant ? Enfin ça te fait peur de ne pas être renouvelé ?

Daenam : ouais, en fait je sais ce qui compte pour le renouvellement du visa, donc c'est évidemment les études pour l'année suivante, les résultats des études de l'année précédente, et puis après, en fait il a trois éléments qui comptent, et le troisième c'est la condition financière. Voilà les premiers éléments ne posent pas de problème mais après surtout comme je travaille, je finance mes études moi-même, donc voilà en fait c'est surtout ça qui me fait des soucis chaque année.

Il faut avoir une bonne situation financière et réussir ses études pour être renouvelé ?

Daenam : C'est ça.

D'accord, chaque année il faut bien assurer quand même alors ?

Daenam : oui surtout pour moi c'était la situation financière qui était plus difficile.

Donc il y a eu un moment où tu as dû prendre un travail ?

Daenam : ouais.

Et quand tu l'as pris, commencé, ça faisait combien de temps que tu étais en France ?

Daenam : Ca fait 4/5ans.

Et les premiers temps au travail ça se passait comment ?

Daenam : C'était très bien, c'était dans une usine à Grenoble.

Et tu étais bien intégré ? Tu n'avais pas de soucis de communication ?

Daenam : Non pas du tout, bon après ce n'était pas le but de parler dans le travail mais j'avais bien sympathisé avec d'autres collègues.

Et ça a été difficile de trouver ce travail ?

Daenam : oui mais aussi j'ai connu quelqu'un qui m'a fait rentrer c'est pour ça que j'ai pu y travailler.

Mais en cherchant c'était difficile de trouver ?

Daenam : oui

Tu penses que c'était lié à quoi ?

Daenam : la première chose, c'est que je n'avais pas d'expérience, même si j'ai travaillé en Corée mais on demande une expérience du pays, ça peut être aussi lié à la langue, qui peut empêcher

d'embaucher quelqu'un, c'est les deux en fait.

D'accord. Et si on revient au visa, le rapport avec l'administration était difficile ? Le système est compliqué ?

Daenam : oui mais je pense que c'est partout pareil dans le monde, le système français n'est pas spécialement plus compliqué que dans un autre pays. Mais en effet c'était compliqué, mais c'est comme ça.

Oui tu as accepté que c'était comme ça.

Daenam : Oui, bon après ça dépend des cas, bon après je le prends pas personnellement, c'est le système, chaque personne doit s'y adapter même s'il y a des cas que j'ai trouvé très pénibles, en cours je m'étais énervé, mais après c'est passé.

Tu t'étais énervé sur quoi ?

Daenam : c'était pour des photos, voilà dans le dossier pour renouveler le titre de séjour il faut des photos avec un certain format, il ne faut pas de lunettes, voilà il y a des petits détails qui sont énervants, parce que voilà j'ai du reprendre des fois, deux fois, trois fois la photo... c'est énervant.

Oui t'as l'impression qu'il demande des choses pas forcément très importantes et que compliqué ?

Daenam : Oui voilà, mais justement je ne pense pas que c'est le cas qu'en France, que c'est partout qu'il y a des formats comme ça. On insiste sur des détails qui ne paraissent pas importants mais c'est comme ça.

Ok. Et après ta première année de fac tu l'as fait quand ? Parce que tu as fait cette année linguistique et après tu t'es inscrit ?

Daenam : Oui voilà, tout de suite après.

Tu t'es inscrit en quoi ?

Daenam : En première année de la licence de psychologie.

Et ça va à l'arrivée à la fac tu parlais bien français ?

Daenam : Non, pas du tout.

Tu ne parlais pas encore très bien alors ?

Daenam : Non, non.

Et ça c'était difficile ?

Daenam : Oui, en plus déjà c'était un nouveau système. Parce que le cadre, « l'encadrage » des études universitaires il n'est pas le même que chez nous, déjà en Corée, comme ici pour des écoles il y a déjà une sélection avant, donc chaque promo a de petits effectifs, et il y a beaucoup plus de soutien des profs.

Pour toi tu étais mieux encadré en Corée, les profs étaient plus là pour vous ?

Daenam : oui aussi comme une petite promo, donc on se connaît au fur et à mesure, donc il y a plus de soutien, d'échanges aussi. C'était pas le cas ici en France, voilà j'étais quand même seul, je ne savais pas encore très bien maîtriser, voilà la première année c'était comme ça, heureusement pour moi j'ai pu rencontrer des amis, qui me soutiennent beaucoup, encore aujourd'hui.

Oui en fait tout se fait petit à petit, la langue, se faire des amis ça aide aussi.

Daenam : Oui voilà il y a des liens qui ont beaucoup aidé.

Et il y a eu des moments où tu voulais rentrer ?

Daenam : Non, jamais.

Tu étais donc content d'être en France ?

Daenam : Oui, de mes études aussi. Une formation à la française, car je n'ai jamais appris la

psycho ailleurs qu'en France. Je suis très content de mes études.

Encore aujourd'hui ?

Daenam : Oui.

C'est donc par la fac que tu as commencé à voir beaucoup de Français en fait ?

Daenam : C'est ça.

Et toi c'était ce que tu voulais de voir plus de Français que des étrangers ? Ou du moins que ça se mélange plus ?

Daenam : oui voilà plus ça, je voulais bien avoir cet équilibre dans mes relations, pas que des étrangers, mais au début j'avoue quand même que j'aurais bien aimé rencontrer plus de Français en fait. Mais au début dans la situation dans laquelle j'étais il y avait plus d'étrangers.

Oui c'était au moment du stage linguistique c'est ça ?

Daenam : Oui pendant la première année je me suis retrouvé qu'avec des étrangers, c'est pour ça que j'aurais bien aimé rencontrer plus de Français, mais dans le fond j'aime bien avoir un équilibre dans mes relations, dans mes liens entre les eux.

Donc ton réseau de relations passait par la fac, mais tu allais aussi dans des associations ou pas ? Tu faisais d'autres activités à côté ?

Daenam : Au début par la faculté oui parce quand même c'était les études qui m'occupaient le plus en terme de temps, bon après petit à petit je me suis ouvert en allant vers l'association à laquelle j'ai adhéree, même si c'était du bénévolat, c'était l'association petit frère des pauvres, pour les personnes âgées, mais voilà mon premier repère c'était d'abord la faculté et petit à petit, puis l'association et d'autres contacts.

Et quand tu es arrivé est-ce que des personnes ont eu des attitudes racistes envers toi ? Tu t'es senti rejeté à certains moments ?

Daenam : Hum... Ouais, sans doute, ben après je ne l'ai pas vécu personnel.

Tu veux dire que tu ne l'as pas pris contre toi ?

Daenam : Si, si je pense, je pense que ça m'est arrivé mais je n'ai pas de souvenirs très précis. Mais je pense si, quand il y a quelque chose du CROUS, en tout cas de l'école, de l'administration, je pense forcément que je l'ai pris contre moi, personnellement, je l'ai pris comme un acte raciste forcément.

Tu veux dire que quand il y avait des problèmes administratifs tu pensais que c'était raciste ?

Daenam : Oui voilà ou du CROUS, de l'accueil malveillant, je ne sais pas ce qui m'est arrivé en tout cas de précis, je n'ai pas de souvenirs précis, mais je pense forcément qu'au début il y a quelque chose qui m'est apparu contre moi, je l'ai pris des fois pour cette raison raciale.

Et ça te posait problème ça ?

Daenam : A quel niveau tu veux dire ?

Eh bien pour toi, est-ce que tu t'es dit que tu n'étais pas bien en France, ou ça t'énervait ?

Daenam : En fait c'était par moments, au début quand même je l'avais peut être pris personnellement, peut être manque de communication, même encore des fois je m'énerve de moins en moins, quand même de cette raison raciale.

Tu penses que c'est de moins en moins raciste s'il y a des problèmes ?

Daenam : En fait maintenant face à ce type d'injustice j'arrive à me dire que c'est un problème de l'administration et que ce n'est pas contre moi.

Oui et c'est normal que ça évolue, c'est peut être lié au fait que tu te sens mieux en France ?

Daenam : Oui, et ça dépend de mon état aussi sur le moment. Ça dépend du moment. C'est sûr maintenant j'ai aussi plus d'éléments pour comprendre pourquoi ça ne fonctionne pas.

D'accord. J'aimerais bien revenir sur pourquoi tu voulais vraiment venir en France. Quand t'étais en Corée pourquoi tu as choisi la France ?

Daenam : Ben parce que j'ai appris le français.

Oui mais tu avais appris d'autres langues ?

Daenam : L'anglais oui.

Mais tu n'as pas voulu partir en Angleterre ?

Daenam : Non parce que c'était trop cher. L'image que je me suis faite des pays anglophones c'était que ces pays étaient beaucoup plus chers.

Et quand tu es parti, tu savais pour combien de temps tu partais ?

Daenam : Hum... quand même je pensais que je voulais rester jusqu'à la fin de mes études, mais bon, après à ce moment là je travaillerai peut être aussi après mes études.

En France ?

Daenam : Oui, en tout cas j'ai pensé à finir mes études en France et travailler un peu en France.

Ca c'était le projet avant même de partir de la Corée ?

Daenam : Oui.

Et une fois en France, tu avais le même projet, ou il y a eu des changements entre temps ?

Daenam : Non, non pas trop, bon après il y a un changement, au début je pensais à la fin du doctorat mais maintenant plutôt c'est master.

Et après tu aimerais trouver du travail en France ?

Daenam : J'essaierai, si ça ne marche pas, tant pis.

Mais tu aimerais bien que ça marche ?

Daenam : Hum...oui pour quelques années.

D'accord. Rester en France quelques années, mais tu ne sais pas trop quand tu reviendras ?

Daenam : Si, si j'ai posé la limite de durée de travail à peu près trois/quatre ans, comme ça ce serait bien.

Et tu retournes souvent en Corée ?

Daenam : Hum c'est une réponse assez relative, pas très souvent.

Tous les combien de temps ?

Daenam : En sept ans je suis rentré trois fois, donc à peu près deux ans et quelques oui.

Et ça te manque ?

Daenam : Pas trop, ouais pas trop.

Et ici tu aimes bien retrouver des choses de la culture coréenne, tu es sensible à ça ? Par exemple tu es allée dans une association coréenne ?

Daenam : Il n'y a pas d'association coréenne mais il y a une église coréenne.

D'accord, parce que toi tu es croyant ?

Daenam : C'est ça.

Et c'est quelle religion ?

Daenam : Je suis protestant.

D'accord, tu étais déjà protestant en Corée ?

Daenam : Oui, oui.

D'accord, et donc quand tu es arrivé c'était important pour toi de trouver une église coréenne ?

Daenam : Heu...oui mais pas forcément une église coréenne, mais une église protestante. C'est le cas aussi à Saint Etienne, à Grenoble aussi j'y suis allé, mais c'était une église protestante française.

Et ça a changé quelque chose pour toi de pratiquer ta religion en France par rapport à la

Corée ?

Daenam : Bon après c'était une vision un peu différente par rapport à la religion personnelle, parce pour moi c'est quelque chose de l'ordre philosophique, en tout cas du mode de vie pour moi, pour moi c'est plus important ça que la raison d'un être divin, je le crois, mais c'est plus le mode vie qui compte, j'y tiens beaucoup.

Et tu penses que ça t'a aidé d'arriver en France et d'être avec des personnes qui pratiquaient la même religion que toi ? D'avoir ça en commun avec des Français ?

Daenam : Je n'ai pas pensé de cette manière.

Mais aujourd'hui tu penses que ça t'a aidé ?

Daenam : Hum... oui ça me ressource, en tout cas c'était important d'être dans cette ambiance pour me rappeler aussi ce mode de vie mais, évidemment c'est important d'être dans cette communauté qui partage les mêmes valeurs, en effet ça a été un moyen d'intégration à Saint Etienne, ah tiens, en effet, aussi à Saint Etienne en fréquentant une église protestante française ça me donnait l'occasion de rencontrer, de côtoyer, des Français.

Et tu as parlé d'une l'église coréenne, c'était quand que tu l'as fréquentée?

Daenam : C'était à Grenoble, pendant trois ans j'y suis resté, j'étais allé à la fin de ma dernière année, car je ne savais pas que ça existait ?

Tu étais content de la trouver ?

Daenam : Oui, oui, pour moi c'est important de trouver un équilibre en termes de culture.

Oui je comprends, parce qu'il y avait des Coréens et que tu pouvais échanger avec eux dans ta langue maternelle ?

Daenam : Oui.

Et ça te manquait de parler ta langue ? Tu parlais avec ta famille souvent ?

Daenam : Je ne sais pas si ça me manque ou pas, mais après je parle avec ma mère une fois par semaine, mais en effet quand j'étais à Grenoble pendant trois ans, j'ai rencontré pendant deux ans et demi un autre Coréen, donc c'est-à-dire que je n'avais pas d'autre occasion de parler ma langue maternelle, en dehors de ma famille.

Mais tu n'as pas dit que tu avais rencontré un autre Coréen aussi avec qui tu pouvais parler?

Daenam : Non, non.

Ah excuse moi alors je n'ai pas compris.

Daenam : Donc, en fait pendant deux ans et demi parmi trois ans il n'y avait que ma famille avec qui je pouvais parler, surtout ma mère.

Et ça c'était difficile ?

Daenam : De quoi ?

De ne pas parler ta langue en France?

Daenam : Non parce que ce n'est pas une totale rupture avec ma langue maternelle, parce que quand même voilà je parlais avec ma mère, ma famille et ça c'était important quand même dans la vie quotidienne.

Et aujourd'hui ton voyage, tu es content d'être parti ?

Daenam : Oui, surtout ma formation.

Surtout ta formation d'accord, pour toi c'est le plus important en fait ?

Daenam : C'est ça, oui ma formation je pense ça représente bien voilà les valeurs françaises et puis ce qui m'attire.

Et si on revenait sur la toute première raison de pourquoi tu as voulu partir, c'était pendant les études, ou aussi pendant l'armée ?

Daenam : Je pense c'est d'abord pendant mes études.

D'accord, et une fois que tu as fait l'armée tu savais vraiment que tu avais envie de partir ?

Daenam : Non pas après, mais tout au long de l'armée. Mais c'est plus pendant les études.

D'accord, et l'armée, ça s'était bien ou mal passé ?

Daenam : Ca s'est passé. Même si je n'aimais pas, mais ça s'est passé. Oui peut être en effet, le système militaire assez spécial, très totalitaire, du coup sans doute ça m'a étouffé, voilà ça m'a donné je pense plus envie d'aller voir, d'aller respirer ailleurs d'autre air plus frais, plus libre.

Donc pour toi la France c'était un peu un modèle de liberté ?

Daenam : Ouais.

Parce que c'était intéressant quand tu parlais des films tout à l'heure pour toi c'était une culture, une façon de voir le monde qui t'intéressait ?

Daenam : Ouais.

C'est intéressant. Et en Corée tu avais rencontré des Français ?

Daenam : Euh non, ah oui si mais à l'université, c'était des profs mais on n'avait pas vraiment d'échanges plus libres, c'était plus dans le cadre des cours, en temps limité, c'était beaucoup plus restreint.

Pour toi donc choisir la France c'était aussi parce que c'était un pays libre ?

Daenam : Oui mais je pense que le premier élément qui m'a fait partir c'était mon rêve d'aller à l'étranger, après en effet la France c'est un pays de liberté de pensée, il y a une forte association entre eux deux mais ce n'est pas ça en premier qui a fait que je suis parti, c'est plutôt mon rêve d'aller à l'étranger.

Où puis tu apprenais cette langue à la fac donc tu as choisi la France aussi pour ça aussi. Et quand tu es arrivé en France, tu as été déçu ou c'était l'idée que tu avais eue de la France ?

Daenam : Je pense c'est plutôt petit à petit, parce comme ça j'ai appris plus sur la France sur les Français, parce qu'au début mon réseau quand même a été assez restreint, donc je n'ai pas pu rencontrer des français, rentrer dans la vie des français, donc c'était l'image plutôt en surface que j'avais eue, que j'avais rencontrée mais petit à petit voilà j'apprécie beaucoup, en effet ça correspond à peu près à l'image que j'avais.

Et tu as trouvé que c'était un pays accueillant la France ou pas ?

Daenam : Je ne sais pas pour cette question, après ça dépend de qui, mais l'image générale quand même je dirai oui.

Quand tu es arrivé tu n'as pas eu de période où tu te sentais très seul ou rejeté ? Tu vois ce que je veux dire ?

Daenam : vas y précise.

Eh bien tu avais l'impression d'être bien accueilli ? Je veux dire par exemple, l'agence ça a compté ce qu'elle a fait ?

Daenam : Ah d'accord, c'était formel, y a pas de meilleur accueil ou pas mais c'était formel, je savais que ça fonctionnait comme ça par le biais de l'agence je savais que j'aurais une chambre pour moi, que j'aurais des cours de français, donc par rapport à ça je n'ai pas l'impression d'être bien accueilli ou pas.

Tu te souviens plus ?

Daenam : Euh non c'était juste comme ça.

Mais c'était comment ça, bien ou pas bien ?

Daenam : Non c'était bien, je pense surtout j'étais en train de vivre une excitation, enfin je suis parti, arrivé dans un autre monde. Oui voilà j'étais surtout très excité enfin d'avoir réalisé mon rêve, plutôt. Eh bien accueilli ben des fois oui mais avec mes amis avec mes liens je pense oui ;

mais je n'arrive pas à faire une image générale de mon vécu, si j'ai été bien accueilli ou pas, je sais pas trop.

Ce n'est pas grave, ça arrive. Mais toi maintenant que tu as un peu de recul sur ton expérience c'est un voyage que tu recommanderais, tu vois ce que je veux dire ? Tu penses que finalement c'est un voyage à faire, que c'était bien pour toi ?

Daenam : Ouais, c'est magnifique.

Magnifique ?

Daenam : ouais, c'est ça de rencontrer l'autre. C'est quelque chose à faire.

Oui. Et tu as envie de retourner en Corée. Pour le moment tu ne sais pas, mais là tu crois que la Corée tu as envie d'y retourner, pour y vivre, y travailler ?

Daenam : Pourquoi pas, oui pourquoi pas, je pense maintenant pour moi ça doit être une rencontre aussi avec l'autre.

Tu penses que tu peux retourner en Corée pour mieux rencontrer les Coréens...

Daenam : ... Non, non ce n'est pas ça, en fait comme si j'étais sur le point de partir en France pour rencontrer l'autre, je pense si je pars en Corée maintenant j'aurais la même sensation. C'est-à-dire les Coréens qui sont là ça me paraît complètement une autre personne, moi entre eux, depuis 7 ans je ne suis pas le même Daenam qu'il y a sept ans, du coup je pense, c'est pour ça que j'appréhende un peu le retour.

Tu appréhendes le retour ?

Daenam : Oui.

Tu as peur que ça ait changé, parce que tu as changé aussi ?

Daenam : je ne sais pas j'ai peur de ça.

Tu as peur de rentrer ?

Daenam : Je sais pas si c'est à cause de ça que j'ai peur de ce retour mais voilà ce décalage, je sais pas comment je le vivrais, comment il sera vécu par les autres, je pense c'est toujours ça que j'appréhende. Quand même je pense c'est terrible d'être vu, par les Coréens, comme moi aussi, comme quelqu'un d'étranger.

C'est très intéressant ce que tu dis. Tu as peur en fait de ne plus être vu comme un Coréen ?

Daenam : C'est ça oui.

Mais pourtant tu as encore la même langue, la culture, la famille qui est là bas ?

Daenam : oui encore même langage, mais sans doute c'est décalé, ça aussi forcément c'est un élément que j'ai rencontré d'être vu, considéré comme un étranger, même si je suis de la même langue.

Mais au niveau de ton identité, tu te sens Coréen ou comme si tu avais plusieurs nationalités, je ne sais pas tu vois ce que je veux dire ?

Daenam : Je suis Coréen mais aussi voilà je m'approprie plusieurs facettes en tout cas, que je ne trouve pas forcément chez les Coréens.

Mais justement quand tu es retournée en Corée, tu as déjà vu ce décalage ?

Daenam : Hum... pas vraiment parce que quand même je suis resté dans mon réseau d'amis que je connaissais, qui sont là plutôt dans des domaines sociales, de la littérature donc quand même c'est un peu différent je pense de la Corée actuelle, donc je n'ai pas vraiment senti de décalage entre eux de cette Corée et puis moi, et puis c'était en passage, en vacances.

Oui je comprends mais le « vrai retour » c'est ça que tu appréhendes ?

Daenam : oui voilà, et puis aussi psychologiquement je sens un écart avec la société, voilà je suis en France, je reviens pour les vacances mais voilà si je rentre, si je vis je pense que c'est une autre réalité.

Peut être que tu devras réapprendre des choses ?

Daenam : Oui, toujours cette rencontre avec l'autre.

Oui cette rencontre avec l'autre, tu es prêt à réapprendre tu penses ?

Daenam : oui je pense, bon après je verrai ce que je prends, ce que je prends pas, ce que je trie.

Oui et pour l'instant tu te laisses le temps de voir, tu vas voir après le master, tu vas voir si tu trouves du travail ?

Daenam : Oui mais c'est très bientôt c'est pour ça aussi ça me presse.

Anouk ; ça te pose un... ?

Daenam : ... ca me presse, ça me presse parce cette question par rapport au retour, ce n'est pas immédiat mais ce n'est pas dans un futur hyper lointain, dernière année de formation, puis vacances Noël, voilà ce n'est pas si loin ouais, de prendre ça comme choses sérieuses, de plus penser concrètement, du coup voilà je me sens un peu pressé.

Oui pressé dans le sens que ça met la pression, que ça stresse tu veux dire ?

Daenam : oui c'est ça.

Et aussi par exemple tu as peur de ne pas avoir ton diplôme ?

Daenam : Non, non ce n'est pas ça.

D'accord, c'est juste par rapport à la question du retour ?

Daenam : oui après on verra le diplôme aussi bien sûr.

Mais dans l'idéal si j'ai bien compris, si tu es diplômé tu aimerais trouver un travail en France pour quelques années?

Daenam : oui c'est ça.

Donc il faudrait obtenir un visa de travail, ça changerait beaucoup les choses ?

Daenam : Oui bien sûr, parce qu'on passe d'un visa étudiant à un visa étranger, ce n'est pas la même chose.

Et c'est stressant le changement de visa, vu que ce n'est pas les mêmes ?

Daenam : Non je pense que ça va.

Ok je pense qu'on a fait le tour des questions.

Daenam : très bien.

... sauf si toi tu veux dire quelque choses en plus. ?

Daenam : Non c'est bon.

Tout est OK alors merci beaucoup.

OLIVIA DE OLIVEIRA, Portugaise, née en 1950 au Portugal, arrivée en 1975

L'entretien d'une heure s'est déroulé au domicile d'Olivia De Oliveira, le 19 novembre 2012. Il s'agit d'une femme de 62 ans qui est née au Portugal et qui se trouve aujourd'hui à la retraite. L'immigration portugaise est une immigration un peu particulière. En effet, bien qu'un accord de main-d'œuvre fut signé entre le Portugal et la France au début des années 60, il fut appliqué de manière restrictive par la dictature de Salazar qui sanctionnait sévèrement le départ des ses habitants. L'immigration portugaise fut donc majoritairement une immigration illégale durant les années 60 et des réseaux clandestins se mirent en place pour faciliter le passage des individus vers la France. Le gouvernement français appliqua de nombreuses mesures de régularisation vis-à-vis de ces immigrants considérés comme une « immigration positive », les portugais furent ainsi généralement exclus des mesures restrictives qui purent être mises en place. Même au-delà des années 70, où des mesures visant à ralentir l'immigration furent mises en place, l'immigration portugaise continua à être fortement marquée par l'immigration clandestine jusque dans les années 90. Le cas d'Olivia de Oliveira illustre bien les caractéristiques de cette immigration.

Bonjour, Je vous remercie de d'accepter de me recevoir. Pour commencer, pouvez-vous préciser d'où vous venez et comment vous vous appelez ?

Bonjour, je m'appelle Olivia de Oliveira et je viens d'un village du Nord du Portugal.

En quelle année êtes vous venue en France ?

C'était en 1975.

Quel âge aviez-vous lorsque vous êtes arrivée en France ?

J'avais 25 ans.

Vous êtes venue en France directement du Portugal ?

Oui.

Quel moyen de transport avez-vous utilisé pour venir ?

Je ne sais pas comment dire exactement, on a pris le car puis on a passé la rivière (La Agueda, une frontière naturelle entre le Portugal et l'Espagne).

Vous avez donc utilisés plusieurs moyens de transport ?

Oh oui, on a pris le car puis le bateau pour traverser la rivière puis le taxi et encore le car jusqu'à Paris.

Un tel voyage a dû coûter cher, qui finançait ce trajet ?

C'est nous, on demandait de l'argent pour pouvoir partir.

Et vous demandiez de l'argent à qui ?

On demandait à des amis s'ils pouvaient nous donner de l'argent pour pouvoir partir en voyage.

En vous écoutant, vous étiez plusieurs à faire ce voyage ensemble.

Nous étions 12.

Vous vous connaissiez avant de partir ?

Il y avait des gens qu'on connaissait, d'autres qu'on ne connaissait pas, il y avait un peu de tout.

Les gens que vous connaissiez étaient des membres de votre famille, des amis...

Non, c'était des gens que j'avais déjà vu de temps en temps mais c'est tout. Mais ils y en avaient aussi qui se connaissaient bien.

Quelles raisons vous ont poussées à venir en France ?

Pour le travail, pour l'argent.

Et le voyage était donc organisé par quelqu'un qui vous avait proposé du travail ?

Non, ce n'est pas comme maintenant, aujourd'hui il y a des patrons qui organisent des équipes pour venir travailler ici mais avant ce n'était pas comme ça, on venait pour trouver du travail directement ici, on essayait de trouver.

Donc vous avez voyagé avec une douzaine de personnes que vous ne connaissiez pas, mais comment les avez-vous rencontrées ?

C'est le monsieur qui s'occupait de tout ça.

« Le monsieur » ? C'était qui exactement ?

C'était le passeur.

Vous avez utilisé les services d'un passeur pour venir en France ? Pourquoi ?

En ce temps là, tout le monde faisait comme ça. On n'avait pas le droit de quitter le Portugal alors on allait le voir, il savait comment faire pour partir.

Et vous l'aviez rencontré comment ?

C'était des cousins à moi qui le connaissaient, ils étaient déjà allés le voir.

Et vous aviez déjà de la famille en France lors de votre arrivée ?

Oui, j'avais une tante.

Et une fois arrivée en France, vous avez eu du travail rapidement ?

Oui, j'ai travaillé tout de suite dans une ferme et après je suis venue là (Lyon) et j'ai travaillé dans l'usine mais ça ne convenait pas donc je suis allée à la campagne mais ça n'allait pas non plus et j'ai trouvé des ménages à Lyon donc je suis restée.

Et votre travail à Paris, comment l'aviez vous trouvé ?

Ce sont mes tantes qui me l'avaient trouvé.

Avant votre arrivée ?

Oui. Un travail dans une ferme.

Et vous logiez avec votre tante ?

Non, le patron donnait des logements à ceux qui travaillaient dans la ferme.

Ces logements étaient payants bien sûr...

Oh oui mais je ne me souviens plus de ce qu'il fallait donner.

Et ces appartements étaient convenables ?

Oui, nous étions 2 ou 3 copines par appartements. Mais il n'y avait jamais de problème, on s'entendait très bien, c'était tous des Portugais. Et puis après je suis allée chez ma cousine puis je me suis mariée. J'ai rencontré mon mari à la ferme, il était venu en France la même année que moi (son mari est également Portugais).

Et quelle image aviez-vous de la France avant votre arrivée ?

On trouvait que c'était bien parce qu'on voyait les gens qui venaient ici qui étaient tous très biens, personnes ne disait qu'ils travaillaient dans le bâtiment parce que nous, là-bas, le dimanche on était tous... Et puis, ici ils arrivaient avec des voitures bien entretenues, tout était beau, c'est que la France c'était bien.

Et cette image que vous aviez de la France avant de venir, pensez-vous quelle correspondait à la réalité ?

Oui, c'est le cas puisque 40 ans après nous sommes toujours là !

Justement, en venant en France, est-ce que vous pensiez rentrer au Portugal au bout d'un certain temps ?

Oui, on y pensait toujours. On se disait qu'on allait voir si on allait gagner assez d'argent pour acheter une maison là-bas et puis finalement on est resté, mais j'ai des amis qui viennent de rentrer et qui m'ont dit : « non, non, moi je ne veux pas rester ici en France parce que je préfère le Portugal ». Nous, on disait la même chose et finalement on est toujours là.

Mais vous envisagez encore de retourner au Portugal ?

Oui, 6 mois là-bas, 6 mois ici. L'été en France et l'hiver au Portugal comme ça on est toujours au chaud. J'ai une fille qui est partie s'installer là-bas alors comme ça, je pourrais la voir, elle et mon petit-fils mais ça dépend aussi de mon mari, on ne fait pas comme on veut (son mari est malade depuis plusieurs années et se déplace avec beaucoup de difficultés). Mais bon, la France, c'est très bien, je connais beaucoup de gens qui sont restés ici jusqu'à leur mort.

Et avez-vous été confrontée à du racisme lors de votre arrivée ?

Jamais, aucun problème. De toute façon, on était toujours au travail.

Et justement, votre premier travail se passe dans une ferme où vous êtes avec de nombreux Portugais mais ensuite, vous n'avez pas eu de problème ?

Non, jamais. Tout le monde a toujours été très gentil est très accueillant mais parce que mes patrons étaient contents de moi.

Lorsque vous êtes arrivée, vous ne parliez pas français ?

On ne parlait pas du tout français, bien sûr que non, même pas bien le portugais. Même le portugais, on ne savait pas bien le parler parce que je viens d'un village du nord alors c'est le

portugais « de la campagne » mais bon on arrivait à se débrouiller, quand on allait faire les courses, on portait l'argent dans la main et le caissier prenait ce qu'il fallait.

Et comment avez-vous appris à parler français alors ?

Petit à petit. On parle pas bien parce qu'à travailler on ne parlait pas trop. Il fallait travailler mais pas trop parler mais j'ai des bons souvenir de mes patrons, j'ai de bons souvenirs de la France.

Mais vous avez appris le français toute seule finalement ou on vous a proposé des cours ?

Oui, oui, il y avait des cours à la mairie mais on n'avait pas le temps, il fallait travailler on ne pensait pas à apprendre à parler. Une fois qu'on sait dire « bonjour », « au revoir » et « merci », ça suffit. Après, on regardait si la paye était juste, si c'était bon, on était content. Mais les bases, ça s'apprend vite, on écoute les gens parler et les personnes âgées prenaient le temps de nous expliquer comment bien dire les choses mais ça ne durait pas longtemps parce qu'il faut faire le travail.

Et comment faisiez-vous lorsque vous aviez besoin d'effectuer des tâches administratives ?

Ce n'était pas compliqué, il n'y avait jamais de problème. On se débrouillait toujours.

Mais lors de votre arrivée, comment se sont passées les démarches administratives ?

C'est la préfecture qui nous donnait le titre de séjour et le permis de travail.

Et à la préfecture, ils y avaient des gens qui vous accueillait et qui vous aidaient pour remplir toutes les démarches ? A la préfecture ou ailleurs ?

Oui, il y a toujours des gens plus anciens qui connaissent les choses, qui nous indiquaient ce qu'il fallait faire. Ils connaissaient des gens et il fallait donner une petite pièce et tout était réglé très rapidement pour les papiers. Je n'ai jamais eu de problème.

Donc c'était d'autres portugais qui avaient immigrés avant vous qui vous aidaient ?

Oui, mais c'était bien comme ça. Je n'ai jamais eu de problème.

Il existait donc une importante solidarité au sein de la communauté portugaise lorsque vous êtes arrivée ?

Oui, il y a toujours le plus ancien qui est là pour aider. Mais c'est comme ça sinon c'est dur pour s'en sortir.

C'était difficile ?

Non, ça va. Moi, je n'ai pas eu de problème mais certains ont préférés retourner au Portugal, ils étaient mieux là-bas.

Donc certains avaient des problèmes en France ?

Certains ne veulent rien faire. Nous on est venu ici pour travailler.

Et vous n'aviez pas de contact avec des Français qui auraient pu vous apporter de l'aide à votre arrivée ?

Non, parce qu'il y avait un homme qui passait tous les ans ses vacances au Portugal alors il avait appris le portugais donc quand on avait besoin de quelque chose, on l'appelait.

Et vous n'avez pas ressenti de racisme parfois ? Des problèmes de discriminations ?

Non, pas du tout. Les gens étaient bien contents avec nous. Je n'ai jamais eu de problèmes de travail, j'ai travaillé toute ma vie et mes patrons ont toujours été très contents et très biens avec moi. On travaillait même le dimanche mais une fois que le travail était fini, ils nous disaient de sortir pour aller s'amuser, ils disaient : « profitez tant que vous êtes jeunes ». C'est vrai que depuis que je suis en France, je n'ai jamais eu de problèmes de travail. Toujours, toujours du travail.

Combien de temps à durer le trajet pour venir ?

C'était long, une semaine. On n'avait l'impression qu'il n'allait jamais terminer, on ne pensait pas que la France était si loin. C'était long, il n'y avait pas les mêmes routes qu'aujourd'hui.

Le voyage ne devait pas être agréable...

Ah non, c'était l'hiver donc il faisait froid mais bon, on nous donnait à manger donc... Je ne me rappelle plus très bien, ça fait longtemps déjà. Il y a des choses dont on se rappelle bien et d'autres qu'on oublie.

Et vous pensez que c'est plus dur ou plus facile de venir en France aujourd'hui ?

C'est plus facile, déjà parce qu'on apprend le français à l'école, moi, rien du tout. Avant, on n'apprenait pas le français ni aucune autre langue. Et puis ceux qui viennent, ils ont toujours beaucoup d'amis ou de famille ici qui les aident. Mais ils sont tellement habitués à la vie là-bas, ils viennent en France mais ils sont contents de partir aussi, pour Noël, Pâques... Ce n'est pas comme avant, avant on s'attachait plus.

Vous avez vu des différences entre le Portugal et la France quand vous êtes arrivée ?

Oui, mais maintenant c'est pareil, c'est partout pareil. Mais bon, au Portugal, je ne connaissais pas grand-chose, juste mon petit village donc quand je suis arrivée à Paris, c'est sûr, ça change.

Quelle image aviez-vous de la France avant de venir ?

Mon père était déjà là pendant la seconde guerre mondiale mais les Français lui ont dit « soit vous allez vous battre avec nous soit vous partez » et finalement après ils sont partis, mon père et ses deux frères. Alors mon père me parlait souvent de la France quand j'étais petite, il en parlait souvent. C'était dur mais il y avait de bonnes choses, mais je ne me souviens plus très bien.

Et il vous a donné envie de venir en France ?

Non, je suis venue juste pour trouver du travail parce que là-bas on travaillait mais on ne gagnait rien.

Donc vous ne vous êtes pas dites à un moment donné, en arrivant, que vous pourriez retourner au Portugal parce que...

Non, ma mère était morte (ici, suit une longue anecdote à propos d'une paire de botte. Elle aurait travaillé pour pouvoir s'acheter une paire de bottes pour l'hiver que son frère lui aurait volé. Le frère et la sœur se seraient disputés violemment, en venant même aux mains. On comprend alors que si elle vient en France pour chercher du travail, sa situation familiale ne la retient pas chez elle. Elle précise que c'est suite à cet événement qu'elle part de chez elle en prenant l'adresse de sa tante en France et qu'elle resta cachée de sa famille pendant 15 jours avant qu'elle puisse

quitter le Portugal).

Il y a un dernier aspect que je voudrais aborder si ça ne vous dérange pas, c'est celui de vos pratiques religieuses.

Aucun problème.

Vous êtes chrétienne je crois ?

Oui, et puis il y a des curés portugais. D'ailleurs, c'est un curé portugais qui nous a mariés, mon mari et moi. Donc il y avait des messes en portugais mais on y allait seulement quand on avait le temps mais on ne pensait qu'à travailler, on ne pensait pas à aller à la messe. Mais aujourd'hui encore, il y a beaucoup de messes portugaises.

Je voudrais juste revenir sur un point avant de terminer si vous le voulez bien, c'est à propos de votre premier logement. Il se trouvait donc à Paris et était fourni par votre employeur n'est-ce pas ? Mais était-il suffisamment décent ?

A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de salles de bain, il y avait une grande bassine, on faisait chauffer de l'eau dans une casserole et on se lavait comme ça. Les toilettes étaient dans un petit coin dehors mais on n'avait pas l'électricité encore là-bas. Et puis je suis venue à Lyon et les toilettes étaient dans le couloir pour 2 ou 3 appartements et il n'y avait pas de douche non plus. Il y avait 1 ou 2 pièces, ça dépendait de l'argent qu'on gagnait. On avait une petite cuisine et une petite chambre mais le mois passait tellement vite, il fallait payer tout de suite 200 francs mais ça va, on était bien.

Voilà, c'est fini, je vous remercie beaucoup pour votre témoignage.

De rien.

AMOR M., Tunisien, né en 1946 à Menzel-Bourguiba (Tunisie), arrivé en 1972

Amor est Tunisien. Né en 1946, à Menzel-Bourguiba, il rejoint la métropole à l'âge de 26 ans, au début des années 1970, dans le cadre d'une formation de 6 mois en maçonnerie moderne (à Orléans) du fait d'un accord économique entre la Tunisie et la France. Bien qu'il soit venu seul, un de ses frères habitait déjà en France depuis quelques années. De par le passé colonial français en Tunisie, Amor parlait déjà français. Au terme de ses 6 mois de stage, son tuteur de stage lui propose de continuer à travailler en France. Amor accepte et décide de rejoindre son frère en Savoie. Il effectue ensuite une carrière professionnelle en tant que maçon, se marie au cours des années 1980. Sa femme, tunisienne elle aussi, le rejoint en 1987. Ils deviennent parents de quatre enfants, que je connais bien et qui m'ont proposé le témoignage de leur père. Aujourd'hui à la retraite, Amor ne songe plus vraiment retourner vivre en Tunisie du fait que l'avenir de ses enfants, selon lui, se trouve en France. À l'inverse, sa femme reste très attachée à l'idée de retourner en Tunisie : elle aimerait vivre par exemple 6 mois en France, 6 mois en Tunisie. Pour autant, c'est elle qui a tenu à m'indiquer qu'un dossier de naturalisation était en cours, pour elle et son mari, et qu'ils souhaiteraient vivement acquérir la double nationalité, conscients que leur avenir familial est désormais à la fois en Tunisie et en France. Enfin, Amor a exprimé le désir de garder l'anonymat.

Bonjour Amor, commençons par le début : d'où venez-vous et quel âge avez-vous ?

Oui alors de Tunisie, je viens de Tunisie, de Menzel-Bourguiba, Bizerte quoi, j'ai 66 ans. Je suis né le 10 février 1946... Nous, on est beaucoup, on est un groupe, on est venus tous ensemble... Alors comment ça se passe ? On a été au bureau demandeur, comme ici pareil : on a demandé un stage, faire un stage... Alors on a choisi la France, on a demandé de faire un stage en France. A ce moment-là, le stage c'est la maçonnerie moderne. On était groupé alors on a passé ensemble visite, une visite médicale... Et ça en Tunisie encore, histoire de voir si on est bien tout ça pour venir en France et ensuite pour retourner en Tunisie.

Quand vous dites « nous étions un groupe », vous vous connaissiez tous, vous étiez amis ou bien il s'agissait vraiment de gens que vous ne connaissiez pas ?

Non non, je ne connaissais pas, personne. On venait des quatre coins de Tunisie, du Nord, du Sud... Voilà, le commencement de l'histoire quoi !

Très bien, et à ce moment-là quel âge aviez-vous ?

Hou là... 26, 27 ans par là.

Vous vous souvenez de l'année ?

72 ! Normalement, je devais venir en 1969 mais après... beaucoup de choses et tout, j'ai dû attendre jusqu'en 72.

...Et au moment du départ, quelle était votre situation familiale... Je veux dire, connaissiez-vous des gens de votre entourage qui étaient déjà en France ?

Non, j'ai un frère qui est parti en Allemagne. Il est parti avant moi de Tunisie, sinon toute ma famille était à Menzel...

D'accord. Alors au départ, vous venez en France pour des questions liées au travail essentiellement ?

Stage ! Au départ, c'était pour un stage, même pas un travail. Disons qu'à l'époque en Tunisie, ils n'avaient pas encore... disons modernisé ce système de maçonnerie moderne et... Après j'ai dit

bon ok, on m'avait parlé d'un stage, en France, dans la maçonnerie. Moi mon truc c'était la maçonnerie !

Du coup, vous arrivez en France seul, sans famille déjà installée ?

Si... Si, j'en ai, mais ce n'est pas où je vais moi pour mon stage, parce que je ne suis pas venu direct ici [en Savoie] avec ma famille, non non. D'abord, on est arrivé à Marseille. Par avion. De là, y'a un responsable, qui nous a envoyé... comment on dit ?... A un bureau des immigrés, d'immigration quoi, pour faire les modalités tout ça. Bon, ensuite, quand on a fini les modalités... Parce qu'on était une vingtaine ou plus quand même... Bref, on est arrivés, bureau d'immigration, bon on nous a accueillis un peu quand même, on nous a donné à manger, on nous a donné à dormir. Puis le lendemain, on nous a affectés... Comme l'armée !

Mais à quelle heure êtes-vous arrivé à Marseille ? Enfin, vous êtes arrivé en journée, ou bien en nuit... ?

On est partis la journée, on est arrivés la nuit. A Marseille c'était la nuit, donc on est restés là-bas une nuit. Le lendemain, quelqu'un est venu pour nous donner les affectations. Le responsable de l'immigration quoi !

Juste une question, vous dites qu'il s'agissait d'un stage, mais qui proposait ce stage ? C'était la France qui proposait ce stage ou ça se faisait dans le cadre d'un accord entre la Tunisie et la France ?

Un accord entre les deux pays, oui. Ça s'est fait, en fait j'ai entendu dire « je connais telle ou telle personne qui va partir là-bas, en France » qu'il soit maçon, soudeur, c'était réparti par métiers voilà. Il y avait beaucoup de stages comme ça, ça se faisait beaucoup.

D'accord, je vous ai coupé excusez-moi, mais j'ai une dernière question sur le transport en lui-même, avez-vous dû payer quelque chose ?

Non, pas du tout. Non non c'est l'Etat. Entre Etat et Etat. Rien à payer du tout. Je n'avais pas d'argent quand je suis parti. Juste un peu d'argent de poche comme on dit.

Parce que souvent, on a pu voir le cas d'immigrés qui venaient en France, pour du travail aussi et à qui, souvent, on demandait de rembourser le billet après...

Non, c'est pas mon cas. Tout pris en charge. L'avion, tout. J'ai juste payé moi avec l'argent de poche les cigarettes les choses comme ça quoi... Normal ! Mais bon voilà, quand on est arrivés, donc on était une vingtaine de personnes, après la nuit, on a été répartis dans les quatre coins de la France : 5 admettons, en Savoie, 5 admettons en Isère, 5 admettons à Lyon, bref c'est eux qui nous disaient où on allait aller. C'est comme l'armée quoi. Chacun son affectation.

Vous comparez la situation avec l'armée, justement quand vous êtes partis de Tunisie, quelle image aviez-vous de la France ?

Ben... Bon quand on était là-bas, on a choisi la France, certes, on n'a pas choisi un autre pays. Pourquoi la France ? Parce que c'est... On peut parler bien en France vous comprenez ? On se débrouille avec les Français ; c'est mieux que si on allait en Allemagne ou ailleurs quoi... On se disait qu'en France, on arriverait mieux à parler, on se débrouillerait plus facilement. Avec la colonisation tout ça, on connaissait des Français, je connais même des Français qui sont mariés là-bas... C'était notre voisine ! Alors on était avec eux, on parlait bien tout ça. Donc le choix de la France s'est fait naturellement.

D'accord, et donc, une fois arrivé en France, pour la première fois je suppose, votre premier sentiment ?

...Dur ! Ah ben bien sûr c'est la première fois... Une autre vie... Un autre caractère... Beaucoup de choses qui changent avec ce que je connaissais moi... Mais bon, on fait quoi ? Pas vraiment le choix, je venais ici pour un stage à la base. J'étais volontaire, je m'étais engagé alors c'est

comme ça ! Je n'allais pas dire dès l'arrivée « allez hop ! j'en ai marre je rentre en Tunisie » !

Parce que c'était un stage de combien de temps ?

7 mois.

Très bien. Donc après la nuit à Marseille, vous vous retrouvez tous affectés quelque part, et vous en Savoie alors ?

Non non (rires). Orléans. C'est après je suis venu en Savoie, pour la famille.

[Là, je comprends qu'en fait, il a de la famille qui était en Savoie, mais je le laisse continuer]

A chacun, on nous a donné un billet de train. Moi c'était pour Orléans. Le train d'abord jusqu'à Paris, ensuite Paris-Orléans. Mais bon, à Orléans, c'était bien. On est arrivés, ils avaient tout prévu, le logement tout ça. On a trouvé le concierge de l'immeuble, il nous a dit : « bon, fais voir le papier, allez hop toi et toi telle chambre, etc. »

Il s'agissait d'un logement de travail ? C'est-à-dire qu'il n'y avait que des travailleurs dans l'immeuble ?

Oui, oui, comme à l'école ! Comment on dit... Comme un internat quoi !

Et il n'y avait que des travailleurs immigrés d'Afrique du Nord ou vous côtoyez d'autres nationalités ?

Hou là, oui, on était beaucoup, toutes les professions étaient représentées : y'avait nous la maçonnerie, d'autres la restauration, etc. Et sinon oui, mais y'avait des Français aussi, des Martiniquais, des Espagnols... Pas que des Maghrébins ! Un grand centre j'vous dis ! Comme à l'école !

Ok, et donc vous arrivez à Orléans, vous commencez à travailler quand ?

Ben on est arrivés, samedi, dimanche, on nous a donné à manger là-bas. Et après, lundi, hop, on a fait le groupe. On nous a appelés, jusqu'à ce que le professeur il arrive.

Et le stage était rémunéré ?

Ah oui, oui, tout marqué, tout était marqué avant qu'on arrive. On était tous inscrits chez eux quand on est arrivés. Et on était payés bien sûr !

D'accord, et est-ce que vous avez été amenés à côtoyer des Français, des métropolitains, en dehors de vos heures de travail... Si oui, est-ce que vous avez senti des regards sur vous ?

Oui, enfin, ça dépend des gens. Parce que les Français nous connaissaient là-bas, au centre, ils étaient sympas, mais quand on sortait, par exemple en ville, se promener, se balade, on sentait certains regards oui... Mais ce n'est pas...

Avez-vous été confronté par exemple à des remarques voire même à un certain racisme ?

Oui, des remarques parfois mais pas beaucoup, vous savez Orléans c'est une grande ville... Les gens s'en fichent, chacun s'occupe de ses affaires quoi, mais pour, admettons, aller au marché, n'importe quoi, au café, au cinéma : bon accueil, je n'ai jamais remarqué des personnes racistes ou quoi... Vous savez ils ne savaient pas si on était Algériens, Marocains, Tunisiens... On allait au cinéma, boire un café... Ils s'en foutaient pas mal les gens de savoir qui on était !

D'accord. Du coup, vous êtes en France pour 7 mois, concernant les papiers, vous aviez quoi ? Un visa de travail ?

Non, au début, un visa de stage. Et après, quand on a fini, bon on est payés, mais on paye le manger tout ça. Mais après, quand on a fini les 7 mois, « allez hop démerde-toi »...

Ah mais en fait, à l'issue des 7 mois, il n'y avait aucun retour prévu ?

Non non, on décidait, on nous disait « vous restez ou vous partez ». Mais en fait mon prof, enfin mon moniteur, on dit moniteur, il m'a préparé le travail pour après les 7 mois, il m'a dit « je connais le patron à tel endroit, tu y vas, et tu continues ton travail ! T'as bien fait ton stage, maintenant tu vas pouvoir travailler ». Il m'a donné l'adresse donc, j'étais toujours à Orléans...

Donc à partir de là, vous avez eu un contrat de travail ?

Ah non, pas de contrat de travail, parce que mon prof il était ami avec le patron d'une entreprise. Je lui ai téléphoné à ce patron, je lui ai dit ça ça ça, que je venais de la part de mon moniteur et ça a été bon. Après je ne sais pas si ça a été pareil pour tout le monde mais moi on m'a dit « tu vas là-bas, et le lendemain tu travailles ».

Justement, concernant ceux avec qui vous étiez partis de Tunisie, je suppose qu'en 7 mois des relations se sont créées, comment ça s'est passé pour eux ?

Ah oui, c'est les copains ! Y'en a qui sont rentrés, y'en a qui sont restés. J'ai un ami qui est resté à Orléans, je le connais encore d'ailleurs, c'est le seul avec qui j'ai gardé contact.

Et je passe à un autre sujet, mais quel contact aviez-vous avec les administrations françaises pendant ces 7 mois parce que finalement vous étiez comme dans une bulle dans ce stage... ?

Non, aucun contact, ni avec les mairies tout ça. On avait les papiers, on était en règle. Admettons les flics nous contrôlaient ou quoi, on montrait notre papier de stage, et tout allait bien.

Après les 7 mois en revanche, après le stage, comment ça se passe alors pour les papiers ?

Ah ben après le stage, j'ai travaillé un peu mais je suis venu direct en Savoie. Je ne voulais pas rester tout seul à Orléans, j'ai préféré la famille en Savoie.

Ah mais donc en Savoie vous aviez déjà de la famille ?

Un frère oui, avec sa femme, sa famille. Il était parti avant moi. Il m'a trouvé du boulot avant que j'arrive, parce que tout seul à Orléans, non trop dur. Au moins, je me disais si je tombe malade ou quoi, il y a mon frère, mon oncle ou ma tante bref, je ne suis pas tout seul quoi. Ah une fois que j'ai rejoint la famille ça change tout, j'étais mieux ! Au départ, j'ai logé chez mon frère, pendant un mois, peut-être un peu plus, juste pour dépanner quoi, après j'ai dû trouver un « chez-moi » quand même, obligé, je n'allais pas rester chez lui ! Des logements y'en avait vous savez, pas comme maintenant. Comme le travail. A l'époque si vous saviez... Pas comme maintenant, c'est incroyable !

Du coup, en ce qui concerne la langue, à votre arrivée en France...

Ah oui, pas de problèmes, je me débrouillais ! En Tunisie on a fait l'école vous savez, arabe-français on apprenait puis même avec les Français là-bas, on parlait bien avec eux !

Très bien, du coup, vous êtes en Savoie, chez votre frère pendant un mois, vous trouvez un logement, un travail... Quel genre de travail ? Par intérim ou vraiment sous forme de contrat de travail ?

Non ben au début un CDD, période d'essai tout ça pour voir un peu si j'étais capable de travailler comme ci ou comme ça. Puis après ça s'enchaîne vite !

Et le rapport à l'autre ? Avec les Mauriennais, en comparaison avec Orléans par exemple ?

Ah ici ce n'était pas la même chose, je reconnais. Beaucoup de regards, comme une sorte de concurrence mais ce n'était pas tant le fait que je sois immigré, c'est surtout lié au fait que je n'étais pas Savoyard vous comprenez. Je ne suis pas Mauriennais. Donc je sentais comme une mise à l'écart un peu. Mais je ne parle pas en termes de discrimination.

Et est-ce que vous aviez des contacts je ne sais pas avec des associations par exemple ? Qui auraient pu vous aider dans les démarches administratives, etc. ?

Non non, aucun. Hé j'avais mon frère ici ! Pas besoin. Non mais aucun contact, puis vous savez je ne sais même pas si ça existait, j'ai jamais vraiment cherché non plus. Mon frangin m'aidait parfois pour trouver du boulot parce qu'il connaissait tel patron. Il me présentait, et ça marchait comme ça !

Vous travailliez avec votre frère ?

Non, mon frère n'est pas maçon, non. Mais voilà, on fonctionnait comme ça, l'entraide ! Quand

un travail se terminait, hop, je trouvais facilement autre chose dans la maçonnerie... ça manque pas à ce moment-là, le travail ! T'arrêtes là, tu reprends là, juste tu dis « je cherche boulot » c'est bon.

D'accord... Délaissions un peu les questions liées au travail. Abordons la question de votre pratique religieuse : vous êtes musulman, vous arrivez en France au début des années 1970, vous arrivez à Saint-Jean [Saint-Jean-de-Maurienne, Savoie], question simple : y'a-t-il déjà à l'époque une mosquée, un lieu de culte ?

Non, y'a pas ! Mais je ne pratique pas (rires), y'a pas de mosquée, y'a rien, mais moi-même je ne pratique pas, du moins je ne prie pas à la mosquée, donc ça m'est un peu égal ! Le problème ne se posait pas pour moi.

Au moins, c'est réglé ! Mais justement, au moment où vous arrivez et vous installez à Saint-Jean après votre stage, comment ça se passe pour l'assurance maladie par exemple, les mutuelles, etc. ?

Quand on est arrivé en France, avec le stage, on a eu un numéro de sécu ! Enfin, ils ont passé notre numéro à la sécu ! Mais c'est le patron qui gérait ça, comme je vous disais, nous on s'occupait de rien, aucune démarche à faire. Pour l'identité, c'était encore une fois par le contrat de travail que notre présence était justifiée, pas de visa ou de titre de séjour. On avait le contrat de travail et c'était bon ! En tout cas pendant les 6 premiers mois. Après les 6 premiers mois à Saint-Jean, mon patron il était d'accord et il m'a dit « bon ok, je vais te faire faire les papiers ». De là, j'ai été au commissariat avec mon contrat de travail, et ils m'ont donné une carte de séjour. A renouveler tous les trois ans !

Très bien. De fait, vous construisez votre vie ici et donc justement, est-ce qu'il y a, dans votre tête, l'idée d'un retour en Tunisie ?

Non, je savais que je resterai là. J'ai du travail, je gagne ma vie, ok je reste. Sauf que quand même, je me disais « bon si je continue à gagner comme ça, l'année prochaine je rentre, je monte un commerce »... Je disais ça, mais à chaque fois, chaque année, je n'avais pas assez d'argent alors j'en recommençais une (rires)... Puis du moment où y'a eu les enfants après c'était fini de toute façon, ils ne pourraient pas aller vivre là-bas !

Et vous rentriez quand même en Tunisie de temps en temps ?

Non, je n'y suis pas retourné pendant 12 ans ! Mais il y avait un contact avec la famille là-bas, téléphone tout ça, mais avec le travail je ne pouvais pas rentrer...

Avez-vous déjà regretté cet itinéraire de vie ? Cette venue en France ?

Ah... Le septième mois de mon stage oui, j'ai eu des regrets, le pays me manquait, les copains, la famille... Je me sentais vraiment seul, ce n'était pas facile, mais bon... Mais sinon non, regretter, non.

Les conditions de travail étaient dures pour vous ?

Conditions de travail ça allait... ce n'était pas si pénible que ça, mais disons c'était le climat par exemple... Je venais d'un pays chaud... Hou là affreux le froid... A Orléans c'était l'ère glaciaire pour moi ! Je me disais je vais tomber malade à force tellement je n'étais pas habitué au climat d'ici !

Justement, dans le cas où vous tombiez malade, comment ça se passait ? Vous étiez bien pris en charge ? Les docteurs étaient issus de la médecine du travail ?

Oui, bien pris en charge. En stage, on avait même des infirmières en cas de besoin, oui !

Vous avez gardé des liens avec ceux avec qui vous étiez dans votre immeuble pendant votre stage ?

Non, comme les oiseaux, on s'est tous dispersés. Sauf cet ami à Orléans, mais c'est le seul. En

fait c'est simple, ceux qui avaient de la famille en France déjà comme moi, soit à Paris, soit à Nantes je ne sais pas moi soit à Marseille... ceux-là ils sont restés. Ceux qui n'avaient vraiment aucune famille, ils sont rentrés en Tunisie. Sauf celui d'Orléans, il avait pas de famille, rien, il est resté seul là-bas.

Et pour le reste de votre famille restée en Tunisie, les avez-vous, à un moment donné, encouragés à venir en France, vu que tout se passait relativement bien pour vous ?

Le reste de ma famille je leur disais « restez là-bas » (rires) « il ne faut pas venir ! Vous êtes bien tous ensemble là-bas ! » Y'en avait qui me demandait pour venir, mais je leur disais non... Je les encourageais à trouver du boulot là-bas, c'est mieux que de venir parce que ce n'est pas facile en plus la vie ici...

Qu'est-ce qui vous a le plus marqué négativement en France ? Le climat ?

Le climat et la nourriture ! Manger du fromage un petit peu, mais au début on mangeait rien ! Si vous voulez, chez nous, on mange tous ensemble, quand j'étais en stage, c'était chacun pour soi, chacun se débrouillait dans son coin... Ou à la cantine, vous comprenez bien qu'ils n'allaient pas me faire à manger que pour moi... Alors quand y'avait du cochon, je disais « ah non je ne peux pas manger ça » alors je me retrouvais à manger tout seul, mes sardines ou quelque chose de ce genre que je devais me préparer quoi !

Et le logement dans cet immeuble pendant votre stage ? C'était quoi ? Des chambres ?

Des pièces pour deux personnes oui. Deux lits. On ne choisissait pas avec qui on était, on était répartis selon nos numéros ! Mais je vous dis y'avait tous les métiers, et toutes les nationalités dans ce centre, même des Français, des Algériens, des Marocains...

Tout à l'heure vous m'avez dit que vous n'étiez pas pratiquant, mais lors du Ramadan par exemple... ?

Ah ça c'est autre chose, ah là c'était encore pire (rires). Ils allaient manger à la cantine : « tu viens ? » « ah non, toi tu vas, moi pas » et donc je me retrouvais seul... Ah oui c'était dur là, l'estomac il n'était pas beaucoup rempli pendant mes journées de travail (rires). En plus vous comprenez, nous quand c'est Ramadan on mange vers minuit-1h, mais là on ne pouvait pas... On allait réveiller les gens ! Ah oui oui là le plus dur c'était Ramadan !

Et en semaine, ou même le week-end, si vous vouliez sortir par exemple, vous étiez libres ?

Ah oui oui, heureusement ! On avait les clefs, et tout. Fini le travail à 17h, à partir de là on était libres de faire ce qu'on voulait. On travaillait du lundi au vendredi. Samedi, dimanche, on allait au bal, ou n'importe... Non vraiment, au centre, les conditions de travail étaient top, surtout avec le prof qu'on avait... Enfin avec moi, il était top en tout cas ! Justement, le samedi, il me cherchait du boulot parce que j'en cherchais aussi, par exemple aller faire le jardin chez Untel ou Untel, ça me permettait d'avoir un peu d'argent de poche quoi ! Pour les cigarettes tout ça !

Sur la question de la rémunération justement, aviez-vous des problèmes d'argent lorsque vous étiez au centre ?

C'était juste. On était payés mais c'était juste. Il fallait payer les repas, on devait acheter des carnets de tickets pour pouvoir manger à la cantine quoi.

On vous payait comment ? En nature ?

Oui, oui, du liquide dans une enveloppe...

Et est-ce qu'il vous arrivait d'envoyer de l'argent pour votre famille restée en Tunisie ?

Pas tant que ça, une fois ou deux peut-être. A mes parents, pour les aider quoi !

Je reviens à l'idée du retour en Tunisie... Tout à l'heure vous me disiez qu'à partir du moment où vos enfants sont nés, la question ne se posait même plus...

Exact. Ben oui, mes enfants ils sont nés en France, je me suis dit c'est fini, faut qu'ils restent là.

Alors quoi ? Je ne vais pas laisser mes enfants ici, je ne vais pas ramener mes enfants là-bas... Ils sont nés là, ont grandi là, ils sont habitués à la vie d'ici. Ils ne pourraient pas vivre là-bas. Ce n'est pas la même vie, ce n'est pas la même sécurité qu'en France... Mais moi, je suis à la retraite, elle [en parlant de sa femme], ne l'est pas, donc je reste avec eux, mais ma femme voudrait bien repartir elle... Comme les oiseaux, faire quelques mois là-bas, quelques mois ici... (rires)

Sa femme intervient :

Mais nous souhaitons devenir Français aussi, on fait le dossier en ce moment pour obtenir la double nationalité parce que bon nos origines sont en Tunisie, mais nos enfants, leurs pays c'est la France et la Tunisie alors on aimerait bien, nous, avoir la double nationalité.

Bien... Je crois qu'on a fait le tour de tous les sujets...

Petit à petit, eh oui, on a fait notre vie. Comme ça. Mais la nourriture oui c'était dur. Mais avec le temps, sur les chantiers par exemple, quand on mangeait au resto, souvent le patron quand il réservait il avertissait que y'avait deux trois étrangers, qui ne mangeaient pas de porc... Alors là, on arrivait et on se faisait servir autre chose. Pour ça c'était bien...

Avez-vous l'impression que le regard de l'autre sur vous, en tant qu'immigré, a changé avec le temps ?

Au travail ?! Non ben non, du moment où le travail est bien fait, peu importe qu'on soit immigré ou pas... Non je n'ai jamais eu le cas d'un racisme ouvert du genre « non je veux pas travailler avec lui parce qu'il est arabe »... Jamais. On travaillait tous ensemble, sans difficultés. Après j'ai jamais été à l'intérieur d'eux... mais moi je n'ai jamais rien remarqué de raciste envers moi en tout cas ! C'est pour ça que je suis resté aussi ! Je ne me suis jamais senti de trop, ou particulièrement rejeté... J'ai toujours travaillé, parfois c'était dur, mais je n'ai jamais eu de soucis ici... Après je vous dis ça, nous étions dans les années 1970, aujourd'hui peut-être c'est différent... Peut-être aussi que j'ai eu de la chance d'être en Savoie, dans une très grande ville peut-être ça aurait pu être plus dur pour moi...

Vous pensez que c'est beaucoup plus difficile pour un immigré en France aujourd'hui qu'à votre époque ?

Hou là mais oui ! Ecoutez l'histoire...

[De là, sa femme et lui me racontent une anecdote vécue cet été. Comme l'anecdote dure 10 minutes et qu'elle n'a vraiment rien à voir avec notre sujet, je vous la résume : cet été, le neveu de sa femme, étudiant tunisien, devait venir en France pour deux semaines, chez eux, en vacances. Mais ça ne s'est pas fait car le consulat de France en Tunisie leur demandait de fournir : leur feuille d'imposition, les dernières fiches de paie, un justificatif de domicile (EDF), leur contrat d'habitation etc. Ils ont quand même payé les frais d'envoi en Tunisie, un « certificat d'hébergement », et comble de l'histoire, le consulat de France en Tunisie exigeait que le neveu de sa femme soit assuré en France avant de venir... Au final, le temps de remplir toutes les formalités, leur neveu n'était plus en vacances et n'est donc jamais venu].

Aujourd'hui c'est la folie... Les autorités françaises bloquent de plus en plus... Je sais pas pourquoi... Je crois que c'est aussi l'immigration clandestine... Ca nous porte préjudice, on doit se justifier tout le temps, alors que nous, on est en règle... Mais quand même ! C'est un étudiant, il devait juste venir en vacances !

Bien, je crois qu'on a terminé notre entretien. Juste, je ne vous ai pas demandé si vous acceptiez que votre nom figure sur la transcription que je vais faire de cet entretien ? L'entretien peut être anonyme si vous le souhaitez...

Ah alors oui, je préfère, merci beaucoup.

Merci de m'avoir reçu en tout cas...

Merci à vous, j'espère que vous avez tout ce qu'il faut (rires). Et oui, voilà ma vie... Mais j'ai eu de la chance, ça n'a pas été si dur ou n'importe... Je n'ai jamais du dormir dans la rue ou quoi...

Parce que vous connaissiez des immigrés qui dormaient dans la rue ?

Oui, j'en ai connu... Mais c'est normal j'en connaissais un il faisait le con, il dilapidait son argent tout le temps... Il pensait qu'à s'amuser. Déjà qu'on ne gagnait pas beaucoup, on ne pouvait pas se permettre de dépenser comme il le faisait. Mais ceux qui n'avaient pas de famille, oui c'était dur... J'ai eu de la chance d'avoir toujours un travail, un logement, et mon frère qui était en France qui m'aidait au cas où... Voilà.

Merci pour votre témoignage...

LA SYNTHÈSE THÉMATIQUE

1. LE DÉPART, LE VOYAGE, LES REPRÉSENTATIONS DE LA FRANCE



Port de Marseille dans les années 1950. Site 13eme rue : <http://www.13emerueuniversal.fr/dossier/la-mise-en-place-de-la-french-connection>

La présente synthèse aborde quatre thèmes, en lien les uns avec les autres : le départ, le voyage, les représentations de la France (qui inclut également les premières impressions à l'arrivée) ainsi que la question du retour au pays d'origine. En effet, ces quatre thèmes représentent des points clés dans nos entretiens : pourquoi les enquêtés veulent partir ? Comment s'imaginent-ils la France avant leur départ ? Comment se passe leur voyage, et leur arrivée en France ? Et enfin comment envisagent-ils leur retour (et comment celui-ci évolue au cours du temps.) ? A travers cette synthèse nous aborderons le départ du pays en distinguant différents groupes liés à la raison de ce voyage : certains départs sont forcés, d'autres voulus, d'autres « rêvés »¹⁵, tout en restituant les différentes images de la France, les premières impressions à l'arrivée, enfin nous parlerons de la question du retour : comment le retour est envisagé, imaginé, voire mythifié ? L'analyse proposée sera sensible aux questions de continuité/discontinuité,

¹⁵ Voir notamment l'entretien de Daenam Oh.

linéarité, parfois illusoire¹⁶, de trajectoires de vie, tout en se rappelant que les enquêtés répondent à nos questions en souhaitant donner un sens à leur parcours de vie, qui est donc restitué, reconstitué, dans leurs témoignages. Des problématiques que traite Pierre Bourdieu dans son article L'illusion biographique¹⁷. Aussi, des éléments peuvent être difficiles à évoquer, et sont donc tus ou omis, Francesca Sirna¹⁸ le démontre à travers l'analyse de ces enquêtes, notre synthèse prendra ces éléments en compte.

Les motivations du départ vers la France

Toutes les personnes qui ont été interrogées ont toutes fait la démarches de venir en France mais elles ne l'ont pas faite en même temps ni pour les mêmes raisons. En effet, à travers les témoignages recueillis, on observe une diversité réelle des situations des migrants. Toutefois, une des motivations de leur départ vers la France que l'on retrouve à travers plusieurs témoignages est le travail. En effet, plusieurs personnes ont exprimé l'idée qu'ils avaient à leur départ la volonté d'aller trouver du travail en France pour améliorer leur situation d'origine. C'est le cas notamment de Rocco Altamura qui quitte l'Italie en 1956 à 17 ans suite à l'hiver rigoureux de 1956 qui avait gelé les récoltes, il déclare : « Et ça avait tout gelé. Et déjà qu'il y avait pas beaucoup de travail, on gagnait pas beaucoup, moi, je ne pouvais plus... j'ai plus voulu rester. » Olivia de Oliveira exprime également clairement avoir été motivée à quitter le Portugal « pour le travail, pour l'argent. » Certains quittent leur pays en espérant améliorer leur situation en arrivant en France tandis que Amor M. fut recruté directement en Tunisie pour effectuer un stage de maçonnerie en France. On se trouve donc là face à une immigration avant tout motivée par le travail mais d'autres quittent leur pays pour des raisons bien différentes comme Nabila B. et Leila A. qui quittent l'Algérie où elles sont en danger pour se réfugier en France. Leila A. exerçait le métier de magistrat au pénal en Algérie mais arrivée en France, après avoir perçu le RMI durant 2 ans, elle obtient un travail dans la restauration, son départ n'améliore donc pas sa situation financière et sociale. De plus, d'autres individus sont venus en France pour faire des études comme Daenam Oh ou Felix Koussinsa. Walter Aguayo vient en France une première fois pour des études puis une seconde fois pour du travail et choisit la France car il estimait qu'il devait améliorer son français.

On remarque une évolution des motivations qui ont poussés les enquêtés à venir en France au cours des années. En effet, les premiers immigrés, tel que Rocco Altamura qui arrive en France en 1956, sont avant tout motivés par des raisons économiques, il s'agit donc une immigration de travail qu'on retrouve dans les années 70 avec Olivia de Oliveira et Amor M. Cette immigration perdure jusqu'à aujourd'hui, Marcelle d'Almeida arrive en France en 2000 en pensant pouvoir trouver rapidement du travail, mais se complète d'individus qui viennent en France pour faire des

¹⁶ Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p.69-72

¹⁷ Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p.69-72

¹⁸ Francesca Sirna, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.9-30

études tel que Félix Koussinsa dès 1983 qui vient en France grâce à des accords entre la France et le Congo et s'amplifie au début des années 2000 avec Walter Aguayo ou Daenam Oh.

Des motivations « cachées »

Toutefois, si plusieurs des personnes interrogés ont exprimé le fait d'être venu en France pour trouver du travail ou poursuivre des études, il s'avère souvent que ce n'est pas leur unique motivation. En effet, On peut souligner le cas d'Olivia de Oliveira qui déclare venir en France « pour le travail, pour l'argent » avant d'exposer une situation familiale tendue car c'est après un conflit avec son frère qu'elle quitte le domicile familial et qu'elle prend la décision de venir en France. Daenam Oh déclare également venir en France pousser par un désir de voyager et pour faire des études mais il quitte la Corée 6 jours seulement après la fin de son service militaire et à la fin de son entretien, déclare que « oui peut être en effet, le système militaire assez spécial, très totalitaire, du coup sans doute ça m'a étouffé, voilà ça m'a donné je pense plus envie d'aller voir, d'aller respirer ailleurs d'autre air plus frais, plus libre. » On peut donc constater que les individus proposent des réponses qui leur paraissent être les bonnes¹⁹ et qui correspondent également à la reconstruction qu'ils ont opérés sur leur propre parcours pour donner l'illusion d'un linéarité²⁰.

De plus, le choix de la France comme pays d'immigration, n'est pas un choix dû au hasard. En effet, de nombreux enquêtés avaient déjà des liens avec ce pays comme Leila A. et Nabila B. qui ont choisi de venir en France car elles y avaient déjà de la famille, Nabila B. passant même plusieurs de ses vacances à Paris chez son frère. L'importance des réseaux familiaux ou amicaux semble déterminante dans le choix du pays d'immigration, Rocco Altamura quitte l'Italie pour la France car son père y a un ami qui peut l'accueillir. Olivia de Oliveira vient en France car sa tante s'y trouve déjà. Toutefois, l'existence d'un réseau personnel n'est pas la seule raison qui détermine le choix du pays car en effet, Olivia de Oliveira avait déjà une certaine représentation de la France par son père qui s'était installé en France avant de retourner au Portugal à la veille de la Seconde guerre mondiale. De plus, de nombreuses personnes arrivent seule en France, sans connaître personne comme Daenam Oh qu'on a déjà cité mais également Walter Aguayo qui, après avoir quitté l'Equateur pour l'Espagne pour rejoindre sa mère et sa sœur, vient en France sans connaître personne. Ainsi, on peut souligner l'importance des réseaux familiaux et amicaux dans le choix de la destination bien qu'ils ne soient pas essentiels.

Les représentations

L'image de la France auprès des immigrés avant leurs départs est également variable. En effet, pour certains enquêtés, la France possédait une image positive comme auprès de Rocco Altamura

¹⁹ SIRNA Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode » in ATMANE Aggoun, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, p.18-19

²⁰ BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p.69-72

qui déclare que « quand on parlait de la France, c'est comme maintenant on dit l'Amérique! » Il avait donc une image positive de la France, un pays où tout était possible qu'il compare au rêve américain. Cette image positive se retrouve chez de nombreux enquêtés comme auprès de Leila A. qui considère la France comme un pays d'accueil. Felix Koussinsa précise « qu'on arrive dans un pays développé, qui est structuré, qui a des moyens différents du pays dont on vient. [...] Nous on avait l'image d'un pays ouvert, d'un pays qui accueillait. » Toutefois, certains enquêtés ont subi leur départ comme Marcelle d'Almeida qui quitte le Bénin pour rejoindre son père qui lui a dressé une image positive de la France considérée comme une terre d'abondance, un endroit où l'on peut gagner beaucoup d'argent. Elle exprime ensuite sa déception lors de son arrivée en France et le fait de constater que la réalité ne correspondait pas à l'image donnée. Daenam OH, s'il possède une image positive de la France comme terre de liberté, comme on l'a déjà mentionné, précise également qu'il ne souhaitait pas aller dans un pays anglophone car « l'image que je me suis faite des pays anglophones c'était que ces pays étaient beaucoup plus chers » donc une vision plus « pragmatique » a également motivée sa décision. Ainsi, certains enquêtés semblent « subir » leur départ comme Jean Moder qui quitte l'Allemagne à 7 ans avec ses parents mais d'autres semblent « mythifier » leur destination.

Les souvenirs de l'arrivée en France

Cette image de la France que possèdent les enquêtés avant leur départ se trouve confrontée à la première impression qu'ils ont à leur arrivée. En effet, une des premières impressions retenues par les enquêtés à leur arrivées en France est la différence de climats. Plusieurs personnes se souviennent qu'en arrivant, ils ont eu froid comme Marcelle d'Almeida qui arrive au printemps mais précise qu'en arrivant, « il fait un peu frais, déjà le climat ça m'a frappé » ou Felix Koussinsa qui se rappelle son arrivée : « moi je suis arrivé personnellement début octobre, je me souviens bien, le 4 octobre 1984, il faisait déjà froid. »

Une autre impression qui ressort de l'arrivée en France concerne les différences culturelles entre la France et le pays d'origines des personnes interrogées. Ainsi, si Nabila B. ne précise pas avoir de problème avec le climat lors de son arrivée, elle se souvient de différences culturelles qui l'ont tout de suite marquées, elle se souvient de grandes affiches de lingerie et s'être dit : « Ah tiens, on est dans un pays où on accepte ça, tout le monde passe devant ce genre d'affiches. » L'ensemble des rapports entre les individus l'a marqué, notamment le fait de voir « plus de mixité dans l'espace public » et « des femmes sur les terrasses des cafés toutes seules » mais également « les vêtements, les restaurants ». Si Marcelle d'Almeida se souvient d'avoir eu froid à son arrivée, elle précise également : « je vois qu'il y a pas les gens dehors ! Tout le monde est dans son coin. Et chez nous c'était pas comme ça ».

Certains gardent une mauvaise impression de la France lors de leur arrivée comme Rocco Altamura qui dit qu'elle « *était pas tellement bonne* » et parle des difficultés d'intégrations pour un italien au lendemain de la seconde guerre mondiale. Toutefois, il faut nuancer ses propos car il déclare également « qu'on était à se promener, Place des Terreaux... tout ça, je trouvais ça magnifique. » Juan Carlos Mengual conforte l'image qu'il avait de la France lors de son arrivée, c'est-à-dire, « un pays avec beaucoup d'avance technologique, un pays très développé industriellement. D'un bon niveau économique. Un pays où il y a beaucoup de respect humain.

Un pays de loi, d'ordre. » Juan Carlos Mengual et Daenam Oh semble mythifier leur départ, Daenam Oh explique qu'il a « rêvé d'aller à l'étranger c'est vrai, je sais plus exactement mais je rêvais depuis longtemps d'aller à l'étranger », Juan Carlos Mengual emploie le même vocabulaire : « J'ai toujours eu dans mon cœur le désir de vivre un temps ici aussi. Maintenant ce rêve est réel, je peux vivre et travailler ici. » On peut donc remarquer la création d'une linéarité dans leurs histoires tandis que le départ représente une rupture chez plusieurs des personnes interrogées.



Place des terreaux dans les années 1950, site photos-dépôt.com <http://www.photos-depot.com/gallery/depliant.php?n=16786>

Un sentiment de solitude

Le sentiment de solitude et l'accueil qui leur est réservé par les français est également ressenti par plusieurs des personnes interrogées comme Marcelle d'Almeida qui a « l'impression que je suis rentré dans une prison [...] il y a un autre accueil par rapport à ici » et qui rajoute que « c'est une immense solitude quoi, tout le monde est dans son coin. » Le sentiment de solitude se retrouve également dans l'entretien d'Amor N., celui-ci rapporte les différences qu'il a rencontrées lors des repas où il se retrouvait souvent seul, à la cantine, contrairement en Tunisie où « on mange tous ensemble. » Mais on peut également citer Walter Aguayo qui précise que « c'était compliqué au début de se faire des amis en fait parce que les gens là-bas avaient déjà une vie faite et moi j'arrive et il n'y a pas beaucoup de gens bien accueillants... » On peut donc constater qu'immigrer, partir pour aller s'installer dans un autre pays n'est pas facile et que ça demande du temps pour s'adapter. On peut notamment le constater avec le témoignage de Leila A. qui après

avoir déclaré avoir été bien accueillie et considère la France comme un pays d'accueil où « il n'y avait pas de rejet » déclare : « c'est sûr que c'est un déracinement, c'est un peu difficile ». Felix Koussinsa exprime son sentiment de solitude à son arrivée en France lorsqu'on « se retrouve tout seul dans sa petite chambre, dans son petit studio, alors qu'on a ses parents loin » et parle « d'arrachement. » Le voyage est donc une étape importante pour l'immigré quelque soit ses motivations, et si certains rapportent une expérience agréable, la notion de déracinement revient fréquemment, Nabila B. ressent son départ d'Algérie comme « un déchirement », les immigrants ressentent donc véritablement une rupture dans leur trajectoire de vie²¹.

Le voyage

Le voyage des personnes interrogées se déroule de manière différente selon l'année de leur arrivée en France. Ainsi, ceux qui sont arrivés le plus récemment en France sont tous venus en avion tandis que Rocco Altamura, qui arrive en 1956, prend un train à charbon. Grâce aux progrès techniques, la durée des trajets se raccourcissent et les immigrants viennent de plus loin. On peut donc remarquer parmi les personnes interrogées, celles qui sont venues le plus tôt en France sont Jean Moder qui vient d'Allemagne et Rocco Altamura qui vient d'Italie tandis que les derniers arrivés sont Daenam Oh en 2005 de Corée et Walter Aguayo en 2001 d'équateur. Ainsi, Lorsque Rocco Altamura mettait 2 jours pour arriver en France d'Italie en 1956, Daenam Oh mît une journée pour venir de Séoul en 2005.

Si les progrès techniques ont permis à des populations plus éloignées de se rendre en France, le coût de tels trajets peut parfois être important, pour financer leur départ, les enquêtés ont eu recours à des moyens différents. En effet, plusieurs enquêtés ont précisés le fait qu'ils ont eu recours à des amis ou à leur famille pour pouvoir payer le trajet ainsi, Olivia de Oliveira ou Rocco Altamura ont recours à leurs amis et leurs familles pour pouvoir payer le voyage jusqu'en France. Toutefois, pour certaines personnes, le voyage était pris en charge par des institutions ou des entreprises qui se sont occupées de les faire venir en France. C'est notamment le cas d'Amor N. qui fut recruté en Tunisie pour effectuer un stage en France et qui n'eu rien à payer pour venir : « Non, pas du tout. Non non c'est l'Etat. Entre Etat et Etat. Rien à payer du tout. Je n'avais pas d'argent quand je suis parti. Juste un peu d'argent de poche comme on dit » mais également de Felix Koussinsa qui vient en France pour ses études et pour qui « le voyage était payé par le gouvernement congolais, régulièrement, normalement, donc il y avait pas de soucis quoi. C'est pas un voyage que j'ai initié moi même avec les moyens du bord, non, non, c'était organisé, on était un certain nombre d'étudiants qui avions été envoyés donc c'était vraiment dans les règles. »

²¹ BOURDIEU Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p.69-72



Locomotive à vapeur, année 1950, site découvrez.fr <http://www.decouvrez.fr/fr/-Paris/longueville-seine-et-marne-train-vapeur-revit-.html>

Une étape difficile

Toutefois, le voyage reste un moment particulier, notamment pour Olivia de Oliveira qui a quitté le Portugal en 1975 de manière illégale, ce qui est caractéristique de l'immigration portugaise. Elle eu donc recours au service d'un passeur pour voyager avec un groupe de 12 personnes en utilisant différents moyens de locomotions comme le car et le bateau. Elle se souvient d'un voyage long, un voyage qui a duré une semaine, c'était beaucoup plus de temps que ce qu'elle imaginait nécessaire pour venir en France. Mais le récit du voyage reste parfois compliqué pour les enquêtés, Daenam Oh répond difficilement à la question du voyage car « Quand même ça fait assez longtemps, et puis tout ça me parait tout simple sans doute, c'était il y a 7 ans... » Tout comme Olivia de Oliveira qui, lorsqu'elle est interrogée sur les conditions dans lesquelles elle a voyagé, répond « Ah non, c'était l'hiver donc il faisait froid mais bon, on nous donnait à manger donc... Je ne me rappelle plus très bien, ça fait longtemps déjà. Il y a des choses dont on se rappelle bien et d'autres qu'on oublie. » Francesca Sirna souligne que l'arrivée dans le pays d'immigration est souvent une partie difficile à raconter pour les immigrés qui préfèrent la cacher ou la transformer. La migration a parfois pu se faire dans des conditions difficiles que les enquêtés ont préférés taire ou modifiés²².

²² SIRNA Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode » in ATMANE Aggoun, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, p.18-19



Bateau d'immigrants tunisiens clandestins, <http://www.businessnews.com.tn/Naufage-d%E2%80%99une-embarcation-d%E2%80%99immigr%C3%A9s-tunisiens--Houcine-Jaziri-d%C3%A9p%C3%ACh%C3%A9-%C3%A0-Lampedusa,520,33317,4>

2. L'APPRENTISSAGE DE LA LANGUE FRANÇAISE

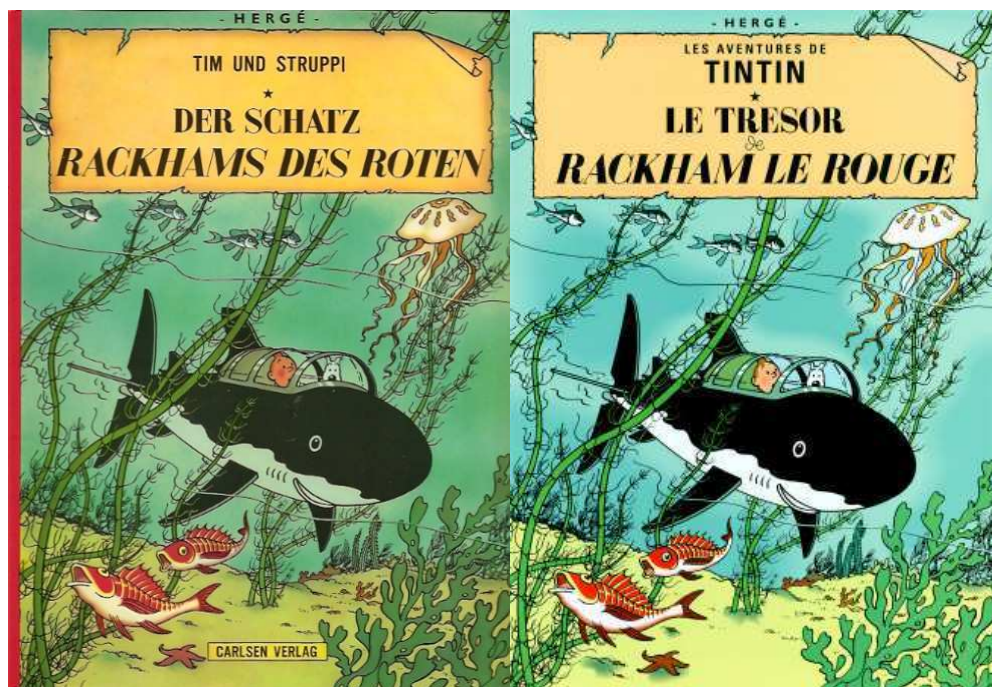
L'apprentissage de la langue française pour les immigrés constitue une partie importante de leur intégration. Les personnes interrogées sont issues de contextes linguistiques très différents : ce sont des francophones, germanophones, hispanophones, mais aussi arabophones et asiatiques, ce qui permet de constituer une bonne vue d'ensemble des différents vécus quant à l'apprentissage de la langue française et de son emploi. L'objectif de ce travail est de trouver des points communs, mais aussi des divergences dans le rapport qu'entretiennent les immigrés avec la langue française et son apprentissage. De plus, nous nous concentrerons aussi sur la persistance de l'utilisation de la langue maternelle et de son usage au quotidien dans la vie en France. Cette étude révèle l'usage dynamique des langues pour communiquer dans un pays étranger et rend compte des problèmes rencontrés lors de cette phase d'apprentissage mais aussi des méthodes élaborées afin de surpasser certains obstacles.

L'apprentissage linguistique: acquis et méthode d'assimilation de la langue française

A leur arrivée en France, les personnes interrogées ne disposaient pas toutes du même bagage linguistique en français. En effet, certaines le parlaient déjà puisqu'ils venaient de pays francophones : c'est le cas pour Marcelle D'Almeida du Bénin, Nawal Bab Hamed et Leila A. d'Algérie, ainsi que Felix Koussina du Congo et Amor M. de Tunisie. Dans leurs pays, ils avaient déjà pratiqué le français, que ce soit à l'école en Tunisie, ou en Algérie, comme le fait remarquer

Leila A. « j'ai fait l'école française, mon CM2, ma sixième, c'était l'école française, avant l'indépendance ». Parfois, les parents parlaient français à la maison comme chez Nawal Bab Hamed: « j'avais appris depuis le CM2, le français à l'école et que ma mère nous parlait pas mal moitié français/moitié algérien à la maison ». À cela s'ajoutent les personnes qui, avant de partir avaient déjà une certaine maîtrise de la langue car elles s'y étaient préparées. Walter Aguayo et Daneam Oh disposaient de quelques bases en français avant leur arrivée, qui n'étaient cependant pas suffisantes pour mener une conversation. Une troisième catégorie rassemble ceux qui ne maîtrisaient pas du tout le français à leur arrivée. Ceux-ci sont souvent venus en France pour y trouver du travail comme Rocco Almaturo ou Olivia De Oliveira qui ont appris sur le tas. Un cas atypique dans notre étude cependant, est celui de Jean Moder, qui est arrivé à l'âge de sept ans en Alsace. Il est le seul de notre corpus à avoir appris le français si jeune et à l'école en France.

Une fois ces catégories mises en avant, il est intéressant de voir par quelles méthodes le niveau de chaque groupe s'est amélioré. À part les francophones et Rocco Almaturo, tous les enquêtés ont pris des cours de langue, que ce soit à la faculté, à la mairie, ou bien des cours du soir. Cependant, pour ceux qui travaillaient, cette méthode ne convenait pas forcément, et ils l'ont abandonnée. Juan Carlos Mengual rapporte : « Au début du trimestre je me suis inscrit dans un cours de français du soir. (...) J'ai arrêté à cause de mes horaires de travail. (...) J'ai payé un cours et je venais très peu. ». Un cas particulier est celui de Jean Moder, qui, arrivé à l'âge de sept ans, a appris la langue à l'école, on l'a cependant fait redoubler et il a du apprendre le français à la fois en classe, mais aussi à la maison, dans des livres scolaires, le tout sous la surveillance de ses parents. Il reçu de l'aide de sa maitresse d'école, qui lui fit lire des bandes dessinées, qu'il connaissait aussi d'Allemagne, comme Le trésor de Rackham le Rouge ou encore Le secret de la licorne. Il désigne cette méthode comme une « porte d'entrée pour la littérature en français ».



Hergé : Der Schatz Rackhams des Roten et Le Trésor de Rackham le Rouge

De leur côté, ceux qui maîtrisaient déjà le français avant leur arrivée en France vont continuer à progresser par l'immersion dans leur nouvel environnement linguistique. Leurs problèmes étaient notamment liés à leurs accents ou les particularismes linguistiques, notamment pour Marcelle D'Almeida qui insiste sur le fait qu'« en Afrique on parle français, mais notre français ». Il leur manquait, pour la plupart, du vocabulaire comme le font remarquer Nawal Bab Hamed (« Par contre, j'avais pas le bagage lexical ») et de Marcelle D'Almeida (« il y a des mots qu'on ne comprend pas »). Mais ce sont pour eux des problèmes qu'ils ne développent pas, préférant en voir les bons côtés, comme Walter Aguayo qui explique qu'avoir un accent peut être tourné à son avantage. On peut déceler ici, un fait évoqué par Francisca Sirna, la difficulté qu'ont les enquêtés à s'exprimer sur leur mauvaises expériences et sur les problèmes qu'ils ont rencontrés²³. Ces problèmes linguistiques se résolvent au fur et à mesure, en lisant, regardant la télévision, en parlant avec des Français, tout comme le font eux aussi les immigrés sans pré acquis en français. Walter Aguayo explique qu'en « fréquentant plus de Français, en regardant la télé, en lisant un peu la presse » cela l'a fait progresser. De même, Juan Carlos Mengual raconte : « je regarde la télévision, la relation avec des amis m'aide, les voisins avec qui je parle un peu (...) les bouquins, écouter des musiques.».

La progression dans la langue étrangère se fait non seulement en fonction des méthodes d'apprentissage, mais aussi en fonction des besoins et des motivations à apprendre la langue. En effet, on constate que, pour certains, l'apprentissage de la langue n'est pas une priorité, notamment pour les personnes ayant un travail manuel comme Olivia de Oliveira qui travaillait

²³ Francesca Sirna, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode », dans A. Aggoun (dir.), *Enquêter auprès des migrants : Le chercheur et son terrain*, Paris, L'Harmattan, 2009, p.17

dans une ferme et avait des contacts avec d'autres Portugais à son travail et à son lieu d'habitation. On retrouve ce cas de figure chez Rocco Altamura, travaillant dans le bâtiment, qui explique que dans son quartier, surnommé la « Cour des Miracles », il ne parlait qu'italien et parce qu'à son travail « Il y avait aussi des Italiens. » Ainsi, le besoin d'approfondir ses connaissances dans la langue française se fait moins ressentir.

Les difficultés et les solutions pour les contourner

Cette habilité de se construire une vie en France sans savoir communiquer en français est surtout frappante en lisant les entretiens. Rocco Altamura par exemple a réussi à vivre, travailler, se marier et fonder une famille sans faire des efforts pour apprendre le français. C'est seulement lorsqu'il est poussé par ses enfants qu'il se met à apprendre à écrire, lire et parler en français. Si on considère la thèse de Botz, à propos de l'influence de l'interdépendance des habitus sur l'expérience d'un individu, on voit comment l'ancien habitus d'Altamura, en tant qu'ouvrier agricole, a eu un fort impact sur son choix d'apprendre ou non la langue française une fois en France.²⁴ Puisque l'alphabétisation n'était pas impérative dans sa vie quotidienne en Italie, ayant une importance beaucoup moins grande que le besoin de travailler par exemple, il n'est pas surprenant qu'il ne sentait pas une grande urgence à apprendre le Français de manière formelle. Même si le cas d'Altamura illustre donc une spécificité, due à l'interdépendance de ses deux habitus, il sert également à illustrer à quel point les immigrés pouvaient ressentir un écart linguistique entre eux et les autres Français d'une façon général, même après un séjour de plusieurs années. Même chez les francophones du groupe, comme Amor M. et Marcelle D'Almeida pour qui la langue n'était de fait pas un obstacle pour la communication en France, ils tombent, comme les autres immigrés non francophones, dans le discours du débrouillage. Amor signale qu'il n'a eu aucun problème linguistique, mais précise : « je me débrouillais ! ». Cette phrase implique qu'il avait tout de même des difficultés à communiquer. Ces mêmes problèmes se retrouvent chez Marcelle D'Almeida qui avoue que même si elle est francophone : « Jusqu'à maintenant je ne maîtrise pas encore bien. Ce n'est pas vraiment... Il y a les mots qu'on ne comprend pas. »

Les différences linguistiques ne représentent cependant pas toujours un problème. Pour quelques-uns de nos enquêtés avoir un accent ou être bilingue était surtout un avantage. Walter Aguayo se sert au début de sa manière différente de parler comme d'« une méthode » pour rencontrer des gens. Daneam Oh signale qu'il a l'impression d'être traité plus gentiment par les propriétaires arabes de la Guillotière parce qu'il n'est pas Français : « Quand je vais dans un magasin arabe ou un autre endroit, ils se rendent compte à cause de mon accent que je ne suis pas français et ils sont très aimables avec moi. » Apprendre le français est d'ailleurs présenté par Nawal Bab Hamed rétrospectivement comme un défi malgré ses difficultés : « c'était pas une corvée, c'était pas...une barrière c'était un... un défi, un plaisir. »

Si une certaine maladresse en français à l'oral pouvait susciter une réaction positive de la part

²⁴ Botz Gerhard, Pollak Michael, Glas-Larsson, Margareta, 'Survivre dans un camp de concentration,' Actes de la recherche en sciences sociales, (Vol. 41, février 1982, Le camp de concentration.) pp. 3-28

d'autres habitants et si l'apprentissage de la langue pouvait être perçu comme un sentiment de réussite, l'écart linguistique était souvent une source de frustration et de stress pour nos enquêtés, surtout au niveau administratif et scolaire. Le monde de l'administration pouvait paraître surtout incompréhensible pour des immigrés habitués à la langue de la vie quotidienne et l'étrangeté linguistique était aggravé par l'anormalité de la situation, les mots de Walter Aguayo se retrouvent reformulés dans plusieurs des enquêtes : « Déjà tu ne comprenais pas trop bien le français, et après tu ne connaissais pas trop comment ça se passait. » Le monde scolaire aussi aggravait les problèmes linguistiques évitables au quotidien. Nawal Bab Hamed, n'a pas seulement de bons souvenirs de son parcours scolaire. Un événement précis où elle a obtenu 0 sur 20 pour un examen en mathématiques, car elle a dû tout traduire en arabe pour faire les calculs, se démarque dans sa mémoire : « J'avais supplié le prof de me laisser, juste que je lui traduise ma copie, parce que j'avais tout juste. Mais il a rien voulu savoir. C'était quand même dur pour moi de savoir que j'avais les capacités pour réussir mon année mais que j'avais pas l'énergie de penser tout de suite en français... ». Même si maintenant elle présente sa pratique actuelle de la langue de façon positive ayant obtenu une position élevée dans l'administration régionale et maîtrisant plusieurs langues (l'arabe, l'anglais, le français, l'espagnol, et même le turc), cet incident reste présent dans son esprit. En effet, même pour ceux qui ont réussi à maîtriser le français plus tard, les difficultés linguistiques du début ne sont jamais oubliées. Par contre, les astuces et un certain « Système D » qui s'était mis en place sont tus par la majorité.

Pour contrecarrer ces problèmes et ces obstacles de communication dus à un manque de maîtrise de la langue, certaines techniques, astuces, voient en effet le jour. Jean Moder évoque « l'art du mime ». Pour communiquer avec ses camarades de classe, il utilisait les gestes : « Je mimais des choses, et puis je leur faisais aussi des discours en leur racontant en image, en leur mimant des films, des choses comme ça... ». Il y a aussi parfois la possibilité de mélanger les deux langues, avec des gens qui parlent aussi un peu la langue de l'enquêté, ainsi se créer une communication hybride, dans laquelle les deux participants agissent et partagent un savoir. Pour l'immigré, il s'agit alors d'apprendre des mots de vocabulaire français, et le Français va lui aussi connaître la traduction de tel ou tel mot. C'est cela que Juan Carlos Mengual nous parle lorsqu'il dit : « Alors, avec le peu de mots qu'ils parlent en castillan et le peu de mots que je parle en français, nous pouvons nous comprendre. ». Cette hybridité du discours se retrouve aussi dans les propos de Jean Moder : « Si on parlait français avec les gens, et qu'on ne trouvait pas le mot, on le disait en allemand et les Alsaciens comprenaient. Ils te le disaient en français avec leur accent inimitable. » Dans le cas de Jean Moder, la particularité régionale de l'Alsace joue un rôle important, dans le sens où son apprentissage linguistique se fit à la fois en français, mais aussi en alsacien. L'alsacien était aussi un vecteur intermédiaire entre le français et l'allemand, ce qui lui permit une transition plus aisée dans la communication avec les Alsaciens. De plus, le recours à l'aide de personnes maîtrisant la langue française pour des tâches administratives est fréquent. On fait souvent appel à des amis, des voisins, des « anciens qui connaissent les choses » (Olivia De Oliveira). La liaison sociale avec des personnes déjà adaptées à la langue, à la culture et au fonctionnement du pays, est récurrente dans les entretiens. Cela atteste d'une certaine solidarité à la fois inter et intracommunautaire mais aussi de voisinage, de réseaux, qui permet de faciliter l'arrivée dans le pays d'accueil.



Un téléphone arabe montrant les différences entre les chiffres arabes et occidentales:

Pour nos enquêtés chinois et arabophones ce n'est pas qu'une nouvelle langue qu'il faut apprendre en France, mais tout une manière d'écrire et de penser.

Le rapport avec la langue maternelle

Ces communautés linguistiques attestent d'une des manières dont l'individu continuait à utiliser activement sa langue maternelle dans sa vie quotidienne en France. Grâce aux rencontres sociales avec des compatriotes ou à l'installation dans une communauté d'immigrés, les enquêtés intégraient leur langue maternelle dans leur vie quotidienne sans parfois avoir le sentiment de l'avoir fait exprès. Pour certains, comme Olivia De Oliveira et Rocco Altamura, cette communauté linguistique composait une partie essentielle de leur expérience en France : ils travaillaient, se mariaient et vivaient dans une communauté de leurs compatriotes ou leurs descendants. Pour d'autres, cette continuité de côtoiement des compatriotes ou des gens qui parlaient leur langue maternelle avait également une grande importance dans leur vie quotidienne, mais ils ne le déclarent pas volontiers. Walter Aguayo par exemple, minimise d'abord l'importance de l'espagnol dans sa vie quotidienne, mais après quelques questions il avoue avoir « chercher des repères » à travers des amitiés avec d'autres hispanophones et d'avoir habité avec quelques hispanophones au début. Ayant progressé en français depuis leur arrivée, nos enquêtés semblent avoir du mal à se souvenir du rôle considérable que leur langue maternelle avait dans leur premiers mois en France. Jean Moder, par exemple, passe vite sur sa pratique de l'allemand, disant qu'après une année il était tout à fait francophone et ne parle pas de sa pratique de sa langue maternelle dans sa vie quotidienne en Alsace. Son besoin de continuer à parler allemand pendant ces premiers temps est pourtant évident. Sa famille a en effet choisi la région alsacienne en partie parce qu'on y parlait les deux langues et que sa mère, allemande, ne parlait pas français. À la maison, mais aussi ailleurs, Jean Moder a du continué à parler dans sa langue maternelle.

C'est peut-être l'évolution du rôle de la langue maternelle dans les vies de nos enquêtés qui les

mène à sous-estimer son importance à l'arrivée. On a déjà vu comment pour nos enquêtés il n'y avait pas une « rupture totale » (Daneam Oh) avec leur langue maternelle au moment de l'arrivée, mais la fonction de la langue maternelle dans la vie des enquêtés pouvait changer avec le temps. A l'extrême pour certains, comme Nawal Bab Hamed et Jean Moder, la langue maternelle pouvait se déconnecter de la vie quotidienne, dépassée par le français dans les interactions journalistiques. Nawal Bab Hamed minimise le rôle de l'arabe dans sa vie quotidienne mais elle s'intéresse beaucoup à la littérature arabe, d'une façon académique, et l'utilise comme un atout sur le marché du travail, proposant des cours d'arabe et des services de traduction. Ces liens montrent l'importance continue de sa langue maternelle dans sa vie mais dans un cadre différent à la plupart des immigrés entendus au cours des entretiens. Son utilisation de l'arabe comme un « plus » contraste clairement avec la pratique journalistique de la langue maternelle que recherchent Juan Carlos Mengual et Olivia De Oliviera. Toute interaction de Juan Carlos Mengual avec ses amis, ses voisins et sa communauté dépend de ses connaissances en espagnol afin de communiquer soit en castillan, soit dans une langue hybride franco-castillane.

L'habilité à déplacer la langue maternelle hors des exigences du quotidien comme le fait Nawal Bab Hamed ne vient pas seulement avec le temps - il faudrait noter qu'elle est arrivée en France plus tard que Juan Carlos Mengual - et que les parcours linguistiques de nos enquêtés varient beaucoup depuis leur arrivée. Pour Nawal Bab Hamed et Walter Aguayo l'utilisation du français dépasse celui de la langue maternelle, pour Olivia De Oliviera et Rocco Altamura, la langue maternelle reste essentielle pour communiquer avec leurs communautés respectives, tandis que Daneam Oh s'inquiète de se sentir dépasser par l'évolution de sa langue si jamais il rentrait en Corée. Pourtant, à travers les témoignages des enquêtés on aperçoit comment la langue maternelle joua, pour tous, un rôle primordial dans leurs vies ou dans leurs façons de penser au quotidien, même si ce rôle s'estompa avec le temps.

On a vu que, même issus de contextes différents, les problèmes liés à l'apprentissage et à la maîtrise de la langue ont été le plus souvent vécus avec difficulté. Les enquêtés ont dû s'adapter, en utilisant des méthodes qui parfois leur étaient propres. Cependant, on constate que de nombreux vécus et expériences sont partagés. Cette étude donne un aperçu des modes de vie et pratiques de la langue pour des personnes se déplaçant au quotidien d'une langue à l'autre. Il ne s'agit pas d'un processus linéaire, comme il est souvent présenté par les enquêtés - processus que l'on retrouve dans d'autres enquêtes et mis en relief par Bourdieu dans son article, L'illusion biographique, mais d'un apprentissage discontinu et parfois peu évoqué par les enquêtes.²⁵ La constatation que la langue française ne remplace pas la langue maternelle mais s'ajoute à un mode d'expression déjà acquis, renforce l'idée d'une construction hybride de culture, entre le pays d'origine et le pays d'accueil. Cet acquis de la langue peut aussi être interprété comme le reflet d'autres problématiques liées à l'intégration dans un pays étranger.

« Il était jeune, il a pris son billet d'avion. A l'époque c'était facile d'avoir son visa. Donc il est venu, il est parti de rien quoi. Il est venu s'installer en France. Il est parti de rien. Il a fait sa vie ici, il s'est marié. Il a eu des enfants et tout. Et comme beaucoup de familles qui viennent

²⁵ Cf. Pierre Bourdieu. 'L'illusion biographique', Actes de la recherche en sciences sociales. Vol. 62-63, juin 1986. pp. 69-72.

s'installer à l'étranger, on vient toujours dans une ville où il y a un pied-à-terre, et c'est pour ça qu'on est venu à Lyon. »

La trajectoire de l'oncle de Nabila B. semble correspondre au schéma que l'on se fait généralement de l'immigration en France. Pourtant la variété des témoignages dont nous disposons nous offre une autre vision, plus contrastée, plus complexe. Le rôle de la famille dans ces différentes trajectoires n'obéit pas aux mêmes logiques que pour l'oncle de Nabila B.. L'aspiration de l'individu à vivre en famille, n'a pas toujours la même force. Sur les onze personnes interrogées, toutes n'ont pas la même pression familiale. Le statut de chacun diffère selon leur sexe, leur rôle parental, fraternel, leur émancipation plus ou moins forte, etc. Dans cet ensemble disparate, la comparaison des trajectoires, des récits, permet de rechercher et d'expliquer les ressemblances et dissemblances que nous analyserons ici. D'abord en s'intéressant au rapport à la famille au moment du départ et ensuite à l'arrivée. Nous prendrons la famille au sens large, ne nous limitant pas au simple foyer en intégrant la famille « d'ici » et celle de « là-bas ». Celle fondée en France ou bien déjà présente au moment du départ, et celle restée dans le pays d'origine.

La famille face au départ

Par définition, immigrer entraîne de facto un rapport nouveau à la famille. Au-delà des différences notables entre les personnes interrogées, chacun de leur parcours modifie – au moins temporairement – la structure familiale. Le départ, de sa décision à sa mise en pratique, place l'individu dans une position inédite vis-à-vis de sa famille. Lorsque Rocco Altamura quitte son Italie natale en 1956, espérant pouvoir gagner sa vie en France, sa démarche peut s'apparenter à celle de Félix Koussinsa, arrivant à Lyon en 1984, afin de terminer ses études commencées au Congo. Dans ces deux exemples, le départ signifie directement l'éloignement physique de la famille ; tous deux célibataires, ils quittent leur pays pour la première fois. L'idée est bien explicitée par Félix Koussinsa : « Ah si, c'est difficile, c'est un arrachement mais ça c'est des choix et puis en même temps c'est une démarche. Quand on part comme ça on laisse quand même sa famille, c'est un déchirement, oui bien sûr. » Bien que le départ soit délibéré et réfléchi, il est vécu comme une souffrance, il vient modifier, pour un temps supposé court, le rapport entretenu avec la famille. C'est ainsi qu'ils évoquent, à demi-mot, la solitude à laquelle ils doivent faire face lors de ces premiers instants loin de leurs proches. A contrario, on constate que la démarche peut découler d'une volonté tout à fait délibérée de s'émanciper de l'emprise de la famille. Lorsque Olivia de Oliveira fait le choix de quitter le Portugal, on comprend que son envie est, en grande partie, de prendre ses distances avec son frère suite à une dispute. Son parcours est particulièrement illustratif des complexités articulant le rapport entre famille et immigration puisque s'éloignant de son frère, son premier réflexe est de prendre contact avec sa tante, installée en France, qu'elle rejoint en 1975. De même que tous les parcours sont uniques, toutes les familles sont différentes et ne s'appréhendent que dans leur diversité. Bien que les entretiens nous en donnent quelques exemples, il ne faut pas croire que l'immigration entraîne une cassure

systematique avec la famille.

Lorsque l'ethnologue Francisca Sirna écrit à propos de son enquête réalisée auprès des migrants italiens, elle réalise à quel point les itinéraires personnels des individus interrogés s'entremêlent : « Les raisons des départs étaient liés à "ce" que les autres membres de la famille, ou de l'entourage proche, avaient vécu (...) Tout se tenait ensemble : le destin des uns dépendait de celui des autres²⁶ ». Le constat est le même dès lors qu'on se penche sur les entretiens que nous avons réalisés. La décision de partir est souvent intimement liée à l'existence préalable de liens familiaux dans le pays d'arrivée. Dans ce cadre, partir n'engendre pas de rupture familiale, c'est même parfois l'inverse, la démarche de l'immigré tend à le rapprocher d'un membre de sa famille, déjà sur place. Le discours de Marcelle D'Almeida est particulièrement probant : « Moi franchement quand je suis au Bénin j'ai ma vie professionnelle. J'ai mon centre de coiffure avec une cinquantaine d'élèves. Donc ce qui m'a poussé de venir en France c'est mon père. » Alors que son père est installé dans la banlieue lyonnaise depuis quelques années, sa fille nous présente sa venue sous l'angle d'un rapprochement familial voulu par le père (lequel va même jusqu'à acheter un deuxième billet d'avion, sa fille n'ayant pas souhaité prendre le premier vol). Bien que d'autres aspects semblent avoir pu jouer un rôle déterminant dans la décision d'immigrer (notamment l'espoir de trouver du travail), l'explication mise en avant, qui renvoie au "postulat du sens de l'existence racontée²⁷", est ce besoin impérieux de répondre à la requête paternelle. À plusieurs reprises dans ces entretiens, on réalise que certains interrogés avaient déjà un membre de leur famille en France, sur lequel ils peuvent calquer leur parcours, et s'appuyer une fois arrivés. Que ce soit un frère, dans le cas de Amor M., ou bien un oncle, dans le cas Nabila B., leur existence va bel et bien conditionner le parcours migratoire. Arrivé de Tunisie, Amor M. rejoint la Savoie, après une première escale à Orléans, afin d'y retrouver son frère, installé avec sa femme. Loin de constituer une rupture familiale, sa démarche entraîne un renforcement des liens familiaux. Dans ces exemples, la famille peut être le moteur de l'immigration, au même titre que, bien souvent, c'est elle qui prend en charge les frais de transport, rendant possible une telle mobilité.

Faire des entretiens auprès d'individus isolés ne doit pas occulter le fait que leur démarche ait pu se faire dans un cadre plus large, celui de la famille. De fait, le départ peut également concerner une famille entière, famille appréhendée au sens nucléaire du terme. Dans ce cas précis, il y a forcément un éloignement de la famille étendue, mais l'immigration ne vient pas modifier la structure de la famille nucléaire, l'immigration se fait même pour préserver cette famille. Ainsi, Jean Moder n'a que de vagues souvenirs de son départ de Saulgau, puisqu'en 1953 il n'a que sept ans lorsque ses parents s'installent en Alsace. Bien que conscient du changement, celui-ci ne chamboule pas ses repères outre mesure, comme le laisse suggérer sa réponse, quand on lui demande comment s'est passé ce départ : « Très bien en fait car je partais avec ma maman

²⁶ Sirna Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p. 10.

²⁷ Bourdieu Pierre, « L'illusion biographique », *Actes de la Recherche en sciences sociales*, 62-63/1986, p. 69.

et mon papa. Et donc voilà. C'est à dire que quand on est petit on ne distingue pas, la première Heimat ça reste la mère. » La situation de Nabila B. peut paraître similaire puisqu'à propos de la décision de quitter son pays elle nous explique : « C'était un projet familial puisque, comme beaucoup de familles algériennes, celles qui pouvaient fuir les années 90 en Algérie et s'installer en France, ils le faisaient ». Le départ ne remet pas en cause le cocon familial puisque l'immigration se fait en famille, en réalité son but est même de préserver ce cocon familial, mis à mal par des menaces extérieures. Si dans les faits tout n'est pas aussi simple, dans la mesure où les départs ne sont pas groupés, mais s'adaptent aux impératifs de chacun (Nawel doit d'abord passer son Bac en France), la volonté initiale est de préserver la stabilité familiale. Dans quelques cas précis, le choix du départ peut ainsi être considéré comme un élément constitutif de la pérennité de la famille.



Famille d'immigrés se rendant dans le sud de la France. Photographie. (Izis, 1949)

Le départ que constitue l'immigration, dans un processus d'éloignement ou de rapprochement vis à vis de certains membres de la famille, modifie le rapport à la famille. Une fois arrivé, le migrant se trouve dans une posture nouvelle, et doit constituer de nouveaux liens, que ce soit avec la famille sédentaire restée au pays, ou avec le frère, la sœur, l'oncle, voire le père qu'il retrouve en France.

3. LA FAMILLE ET LES LIENS FAMILIAUX

se rapprocher de sa famille

Sur les onze témoignages, cinq interrogés disent avoir bénéficié de l'aide des membres de leur famille déjà installés en France. Leila A. et Nabila B., venues d'Algérie, Marcelle d'Almeida originaire du Bénin, Olivia Oliveira du Portugal et Amor A. de Tunisie. Cette présence familiale est d'ailleurs déterminante dans leur choix du pays d'accueil. Les autres n'avaient pas de famille présente sur place. Toujours sur l'ensemble des témoignages, cinq migrants ont fondé une famille dans le pays d'accueil. Rocco Altamura, Félix Koussinsa, Olivia de Oliveira, Amor M. et Jean Moder. La famille « d'ici », constituée après l'arrivée est d'ailleurs un moyen d'enracinement des individus en France. « Du moment où il y a eu les enfants après c'était fini de toute façon, ils ne pourraient pas aller vivre là-bas! » explique Amor M. Il est intéressant de voir les changements qui s'opèrent dans le rapport entre les personnes interrogées et leurs familles. Certains n'en ont pas du tout dans le pays d'accueil, d'autres si. Il y a ceux qui sont venus seuls et qui ont fondé un foyer par la suite et ceux qui sont venus avec leur famille. *Trois interrogés : Walter Aguayo, Juan Carlos Mengual et Danaem Oh étaient célibataires au moment du départ et ils le sont toujours. Ils n'ont pas d'attache familiale en France, donc pas de rapport avec une famille « d'ici ». Leurs témoignages traduisent tous les trois une certaine émancipation par rapport à leur famille restée dans le pays d'origine. « Je dois profiter maintenant que je suis célibataire, je n'ai pas de compromis avec une famille. Je ne peux pas vous dire demain, parce que je peux tomber amoureux et changer mes projets. »*

En ce qui concerne les huit autres témoignages, trois interrogés sont venus seuls et ont fondé leur famille en France. Le cas de Jean Moder est particulier puisqu'il est venu très jeune, à l'âge de sept ans, avec ses parents. Le processus d'enracinement s'est donc fait de façon différente. Bien que les parcours de Rocco Altamura et de Felix Koussinsa soient différents, tout deux sont venus dans « l'illusion du provisoire²⁸ » et tout deux sont restés. Le hasard des rencontres et les choix de vie ont fait qu'ils ont fini par fonder leur propre famille en France. « Et pendant que j'étais étudiant j'ai rencontré celle qui est mon épouse aujourd'hui, on a commencé à vivre ensemble et l'année où j'étais à l'INSA, elle est tombée enceinte de notre premier enfant. » ; « Une fois que je me suis marié ici, pour moi c'était fini ! ».

²⁸ Sayad Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité, 1. L'illusion du provisoire*, Paris, Éditions Raisons d'2006, 218 pages.



MÉMOIRES D'IMMIGRÉS, L'HÉRITAGE MAGHRÉBIN. FILM DOCUMENTAIRE (YAMINA BENGUIGUI, 1997)

Avoir un membre de sa famille installé en France est une source de réconfort, au même titre que cela offre au migrant un logement temporaire, comme nous l'explique Amor M.: « Ah une fois que j'ai rejoint la famille ça change tout, j'étais mieux ! Au départ, j'ai logé chez mon frère, pendant un mois, peut-être un peu plus, juste pour dépanner quoi, après j'ai dû trouver un « chez-moi » quand même, obligé, je n'allais pas rester chez lui ! » On trouve toujours une certaine solidarité familiale, bien qu'elle puisse être fragilisée lorsque se pose le problème de l'hébergement par exemple. « J'ai logé chez mon frère, pendant un mois, peut-être un peu plus, juste pour dépanner quoi, après j'ai dû trouver un « chez-moi » ; « ma mère elle est venue s'installer avec ma sœur, chez mon oncle, quelques mois. Ça s'est pas bien passé, parce que c'était lourd quand même d'héberger la... c'est son frère, quoi, mais c'est quand même dur d'avoir deux adultes en plus à la maison. Pour sa femme, c'était pas facile. Donc avec le recul, on se dit que ça pouvait qu'éclater, mais sur le coup ça a été dur jusqu'au moment où il l'a jeté dehors. Donc, elle a eu quelques mois où elle a habité chez lui avec ma soeur et puis à un moment donné, il l'a quasiment mise à la porte. »

Enfin, quatre personnes interrogées sont venues s'installer avec une famille et dans chacun des cas, l'équilibre familial s'en trouve changé. « Depuis qu'ils sont en France, mes parents, ils ont très peu d'amis, ils vivent dans la bulle familiale », nous dit Nabila B.. En insistant plus loin : « c'est vraiment dans le repli familial ». Le témoignage de Nabila B. sur sa propre famille nous livre quelques clés de réflexion sur le rapport intergénérationnel entre les membres de la famille : « C'est intéressant parce que, dans les mouvements de migration, souvent, les parents sont plus tolérants et plus ouverts que leurs enfants de deuxième génération qui viennent s'installer. Et ça aussi, ça m'a toujours intrigué. Quand je vois que dans des familles où il y a trois générations qui existent, qui cohabitent en France. C'est les parents qui refusent aux filles de porter le voile et c'est les filles qui décident de porter le voile. Et là concrètement, je le vois dans ma famille où ma mère et mon père sont très, enfin... revendiquent la liberté des femmes et tout ça. Et j'ai une sœur qui, plus ça avance dans le temps, plus elle s'accroche à la religion. ».

Dans ces familles d'immigrés au sein desquelles grandissent des enfants ballottés entre

deux pays, on trouve un certain nombre de points communs. Entre autre, l'impossibilité pour les enfants de retourner vivre dans le pays de leur parents : « Alors quoi ? Je ne vais pas laisser mes enfants ici, je ne vais pas ramener mes enfants là-bas... Ils sont nés là, ont grandi là, ils sont habitués à la vie d'ici. Ils ne pourraient pas vivre là-bas, » ; « Moi je vois leur avenir ici parce qu'ils [ses enfants] sont nés ici. » Le cas d'Olivia Oliveira fait exception: « J'ai une fille qui est partie s'installer là-bas alors comme ça, je pourrais la voir, elle et mon petit-fils. ».

Maintenir un lien entre « ici » et « là-bas »

Le départ de l'individu change le rapport qu'il a avec les membres de sa famille restés dans le pays d'origine. Dans les cas de Juan Carlos Mengual et de Rocco Altamura, l'arrivée implique l'envoi d'argent pour subvenir aux besoins de la famille, leur statut au sein du groupe familial change. « Lui [frère émigré aux États-Unis] est américain, il travaille en Allemagne, sa famille est en Colombie et il doit subvenir aux besoins de sa famille. C'est une situation très délicate. Alors c'est très difficile. Il voudrait être en Colombie avec ma sœur, mais il sait qu'il n'y a pas de travail en ce moment. » La migration est ici dictée par un facteur économique. Les liens de solidarité familiale restent forts. On note dans chaque entretien, de façon plus ou moins marquée, le souci de conserver et d'entretenir le lien familial.

L'évolution des moyens de communication transforme la fréquence et l'intensité des échanges : « C'était beaucoup par courrier c'est vrai, plusieurs courriers dans la semaine, on essayait d'écrire le plus possible, avec un délais de cinq à dix jours quoi. Mais on était en contact plus souvent par courrier, bon aujourd'hui forcément c'est le téléphone puis l'internet. » ; « L'écriture, les lettres, par la poste. Et puis, après, il y a eu le téléphone et alors ça nous a sauvé beaucoup, le téléphone. » Maintenant, qu'est-ce qui se communique à la famille ? Dans le cas de Rocco Altamura, on note un souci de ne pas parler des problèmes qu'il rencontre. À la question « Est-ce que vous leur communiquiez vos soucis, votre tristesse ? », il répond : « Je leur disais pas trop, non, parce que déjà ma mère, elle était... elle voulait pas que je vienne ici. ». Selon Abdelmalek Sayad, on observe chez les immigrants, une certaine « difficulté de parler de leur conditions de vie aux membres de la famille ». Ainsi, « par le biais du mensonge, le « mythe » du migrant se construit au sein de la communauté d'origine²⁹. » D'où les représentations tronquées de la famille d'origine sur le pays d'immigration. Ce schéma n'est pas systématique, Amor. M. par exemple se garde bien de faire venir sa famille en France: « Le reste de ma famille je leur disais « restez là-bas » (rires) « Il ne faut pas venir ! Vous êtes bien tous ensemble là-bas ! »

Enfin, l'entretien du lien familial se fait également par des retours ponctuels et temporaires au sein du pays d'origine. Un retour pendant les vacances, ou un court séjour, ne représentent évidemment pas les mêmes enjeux, et sont envisagés différemment qu'un retour définitif au pays d'origine. Pourtant, tous ne rentrent pas, pour certains, retourner dans le pays natal apparaît

²⁹ Sayad Abdelmalek, *op. cit.*, p. 50.

compliqué. M. Amor dit qu'il n'y est pas retourné pendant douze ans. Leila A., quant à elle, a mis quatre à cinq années à y retourner, et n'y va pas régulièrement. Ses filles ont chacune leur démarche : « Eh bien la grande, elle a pu aller voir ses grands parents, elle a eu plus de contacts, par contre Laura, elle, y est allée une fois, elle était jeune et depuis elle n'y est plus retournée. » Melle Bab Hamed qui, comme nous l'avons vu, voulait rentrer en Algérie la première année, est rentrée trois fois en treize ans : « - Et tu retournes régulièrement en Algérie ? - Ça fait six ans que j'y suis pas allé. - Mais tu y es retournée régulièrement pendant une période ? - Depuis que je suis en France, j'y suis allée trois fois. Pas tant que ça. Oui, sur treize ans, pas tant que ça. » Pour les autres, le retour est comme un rituel, il se fait chaque année, dans le but de rendre visite à la famille sédentaire. Mrs Altamura et Koussinsa y retournent pendant les vacances, pour eux cela semble normal, ils ont leur vie en France, mais sont encore étroitement liés avec leur famille restée au pays. Tout comme Jean Moder qui rentre également dans son pays natal pour les vacances. Quant à Mme De Oliveira elle n'est pas encore retournée au Portugal pour un court séjour, mais elle envisage d'y passer la moitié de l'année.

L'immigration, du départ à l'arrivée, de sa prise de décision à ses modalités de mise en œuvre, entraîne le migrant à repenser le rapport qu'il entretient avec sa famille. L'éventail des situations étudiées est relativement large. Dans le cas des jeunes migrants célibataires, le départ signifie souvent la distension du lien familial, alors que d'autres immigreront en famille (au sens nucléaire), dans le but de maintenir sa cohésion. Quoi qu'il en soit, quitter son pays, c'est toujours s'éloigner d'une partie de sa famille sédentaire (même au sens de famille étendue). L'enjeu, une fois arrivé en France, est donc de maintenir un lien avec cette famille, malgré un éloignement géographique conséquent (courrier, téléphone, visites régulières), au même titre que le rapprochement éventuel avec un membre de la famille déjà installé en France va modifier le rapport entretenu avec lui.

4. LE LOGEMENT

Hébergé-e-s ou en location ?

Certaines et certains des enquêté-e-s ont été hébergé-e-s chez des membres de leurs familles, souvent d'une manière provisoire, avant de pouvoir trouver un logement autonome. Généralement ce sont des immigré-e-s qui sont arrivé-e-s en France sans avoir un emploi déjà « assuré » avant leur départ. Par exemple Marcelle d'Almeida, qui est arrivée sous la pression de son père, est restée chez lui pendant un an; Leila A., magistrate au Tribunal pénal, qui a quitté l'Algérie en 1997, craignant une vengeance des islamistes, s'est installée pendant les premiers deux ans chez son frère; Nabila B. a rejoint sa mère et sa sœur qui étaient déjà hébergées par un oncle en France.

Le rôle des réseaux familiaux ou amicaux est très important, même pour celles et ceux qui sont venu-e-s en raison de poursuite des études ou de recherche d'un travail. Par exemple, Rocco Altamura a passé ses dix premières années en France chez une famille italienne; arrivé à Lyon

pour faire des études, Felix Koussinsa, avant de louer un studio, est hébergé chez un ami pendant le premier mois.

D'ailleurs, il y a celles et ceux qui sont arrivé-e-s sans n'avoir eu aucune connaissance personnelle en France, ce qui les a obligé-e-s à utiliser d'autres « points d'appui » afin de trouver un logement. Soit par une recherche sur place (Walter Aguayo), soit par l'utilisation des services d'une agence médiatrice (Daenam Oh). Seulement un enquêté a eu un logement prévu auparavant son arrivée: Amor M. est venu dans le cadre d'un accord dans le domaine du recrutement de travailleurs entre la France et la Tunisie.

Un logement payé ou gratuit ? Aidé-e-s par des associations ou pas ?

Les enquêté-e-s qui ont été hébergé-e-s chez un membre de leur propre famille ne disent pas s'ils ont payé une sorte de « loyer » à leurs proches. D'autres types de contribution pour les dépenses du foyer ne sont pas évoqués dans les entretiens. Seul Rocco Altamura note : « J'étais pas leur enfant, j'étais pas son enfant. Mais... Ils me faisaient payer ma pension, il fallait faire le ménage, il fallait faire les commissions, il fallait faire ci... » Olivia de Oliveira, qui a été hébergée près de la ferme où elle travaillait, a dû également payer le logement qui lui a été trouvé par son employeur.

En général, la plupart des enquêté-e-s font référence à une pression financière par rapport aux dépenses liées au logement. Walter Aguayo estime que la période de recherche d'un foyer était « très stressant[e] » à cause du coût du séjour à l'hôtel où il était initialement logé; Marcelle D'Almeida exclame: « Oui... et ça coûte cher!! » à propos du petit studio qui elle a loué avec son mari; Leila A. raconte qu'elle a eu des difficultés même avant, quand elle vivait chez son frère: « C'est sûr que c'était difficile, en tout cas matériellement, parce qu'on avait pas de salaire. »

Grâce au travail qu'elle a trouvé, Nabila B. est sortie d'« une situation financière assez compliquée » et elle a obtenu son indépendance, ce que lui a permis de déménager : « Pour mes 20 ans, 21 ans, j'ai pris mon premier appartement et j'ai habité dans le 3ème ou j'ai payé mon appartement, j'ai bossé pour payer mon appart, mes études, tout ça. » Olivia De Oliveira explique que « le mois passait tellement vite, il fallait payer tout de suite 200 francs mais ça va, on était bien. »

Certaines et certains des enquêté-e-s ont cependant profité de l'aide qui leur a été offerte par des associations ou des organismes sociaux une fois qu'ils ont quitté les logements de leurs familles. Il y a différents niveaux d'aide : Marcelle D'Almeida a obtenu un foyer CCAS gratuit, tandis que Leila A. a reçu « une petite aide par la mairie pour pouvoir payer un peu le loyer »; la famille de Nabila B. a été aidée par plusieurs associations « par exemple, Aralis pour le logement, le Secours populaire pour les vêtements et puis la nourriture tout ça »; Felix Koussinsa a profité des services d'« un organisme » pour trouver un foyer, aussi bien que du support du CROUS qui a « des adresses, de résidences qui pouvaient éventuellement nous loger. »

Les conditions de logement

Les premiers logements sont décrits comme très « basiques » et certaines et certains des enquêté-e-s remarquent aussi des conditions d'habitat « difficiles ». Ce sont surtout les meubles

et l'équipement qui sont rudimentaires. Felix Koussinsa parle de son petit studio «où il y avait le minimum requis c'est à dire que j'avais mon lit, j'avais un petit coin pour travailler, un petit coin pour me faire à manger, enfin, un petit studio banal.» Olivia De Oliveira explique que « à l'époque, il n'y avait pas beaucoup de salles de bain, il y avait une grande bassine, on faisait chauffer de l'eau dans une casserole et on se lavait comme ça. Les toilettes étaient dans un petit coin dehors mais on n'avait pas l'électricité encore là-bas. Et puis je suis venue à Lyon et les toilettes étaient dans le couloir pour 2 ou 3 appartements et il n'y avait pas de douche non plus. Il y avait 1 ou 2 pièces, ça dépendait de l'argent qu'on gagnait. » En outre, le mauvais état du bâtiment posait également des problèmes: Marcelle D'Almeida raconte que son logement était « la peine » et encore: « C'est petit, c'est en bas au rez-de-chaussée mais en hiver si tu fais comme ça (elle effleure le mur) y a que de l'eau. Il fait vraiment froid. C'est vraiment ... comme on a pas les papiers... On peut rien dire quoi. On a loué ça et on habitait là. »



L'habitat précaire, 2009

Arrivé en 1956, Rocco Altamura fait une référence générale aux conditions d'habitat de cette époque en évoquant un problème très répandu, le « confinement » : « Et je dormais avec ses enfants parce qu'il y avait pas une chambre à part. Parce qu'à cette époque les appartements... c'était pas comme maintenant que chacun a sa chambre. Avant, avec deux chambres... ça suffisait pour tous! ». Plus récemment, Daenam Oh a ressenti aussi un manque d'espace dans la résidence universitaire: « J'avais une chambre seul. »



Chambre au CROUS, 2009

La plupart des enquêté-e-s ont vécu dans des espaces très étroits et souvent sans aucune intimité. Olivia De Oliveira témoigne: « Oui, nous étions 2 ou 3 copines par appartements. Mais il n'y avait jamais de problème, on s'entendait très bien, c'était tous des Portugais. » Ensuite, Amor M. insiste aussi sur le manque d'espace privé : « Oui, oui, comme à l'école ! Comment on dit... Comme un internat quoi ! » Le récit de Rocco Altamura démontre bien cet aspect: « On était à trois dans un lit. Dans une pièce à trois ».

Pour certaines et certains le premier logement a permis de connaître un esprit de convivialité. Daenam Oh raconte : « Ah oui, si, voilà, dans la résidence en fait, j'ai pu rencontrer quelques Français. Parce qu'en plus il y a la cuisine commune, à chaque étage, pendant que je prépare le repas j'ai pu rencontrer quelques français du même étage, c'était des petites connaissances, mais qui n'ont pas duré. » Walter Aguayo a eu une expérience semblable: « En fait c'était une sorte de logement provisionnel pour plein de monde en fait. D'abord quand je suis arrivé il y avait une Espagnole, deux Françaises et moi. Par la suite les deux Françaises étaient parties et il y a une Française qui est arrivée, et une autre Espagnole qui est arrivée aussi. »

Le logement s'améliore au fur et à mesure du « couler » de la vie des enquêté-e-s. Ce processus d'amélioration peut être encouragé par la naissance d'un nouveau membre de la famille (Marcelle D'Almeida), la cohabitation avec un conjoint-e (Felix Koussinsa) ou encore le résultat de l'augmentation des ressources financières (Nabila B.).

Le caractère hétérogène des parcours individuels des étrangères et des étrangers n'empêche pas une analyse commune de la recherche d'un logement, on peut ainsi retrouver des critères d'analyse communs qui nous amène à enquêter chaque situation particulière.

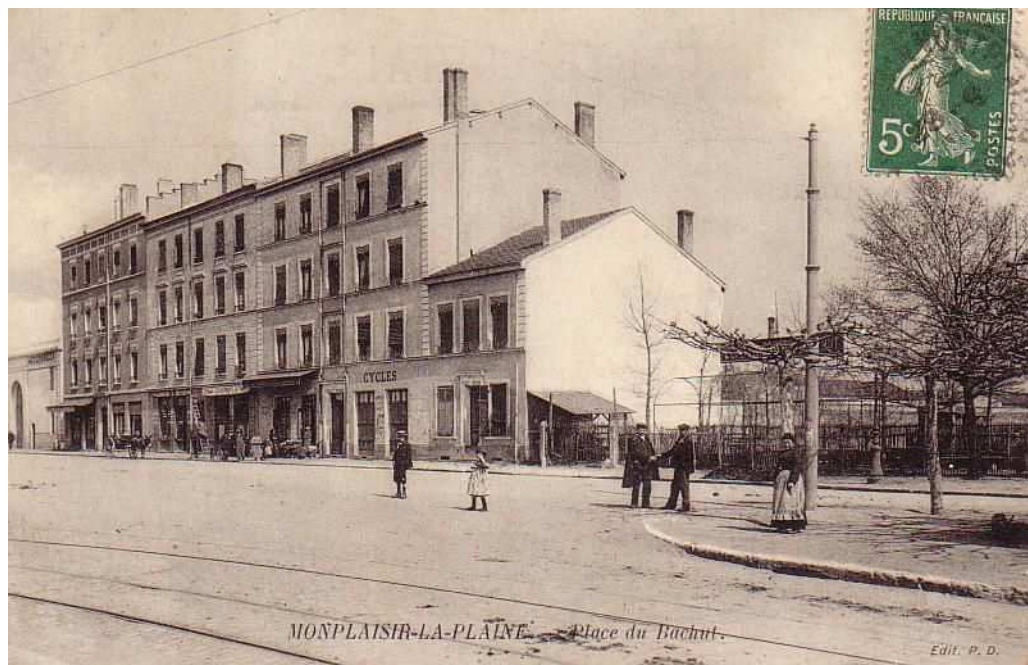
Il faut d'abord préciser que, comme les années d'entrée en France sont différentes de l'un à l'autre, les conditions du logement et les moyens utilisés pour le trouver ou encore les aides changent beaucoup. Les étudiants ont trouvé, pour la plupart, des appartements dans des immeubles mis à la disposition des universitaires. Les jeunes en général, encadré-e-s déjà dans différents types de travail et de stage, ont aussi pu trouver une habitation par le biais d'un

« bouche-à-oreille » avec leurs collègues. Les premiers appartements, bien que petits, sont dans les cas étudiés « décents ». On dirait que les colocations ou les maisons pour les étudiant-e-s produisent une très forte internationalité, alors que, les étrangères et les étrangers émigré-e-s entre les années '50 et '70 ou les couches les plus pauvres d'immigré-e-s restent enfermées (aussi pour ce qui concerne le quartier où se trouve leur logement) entre leurs compatriotes.

Dans les dernières années, l'assistance sociale étatique semble être plus présente dans les aides au logement en attribuant des appartements aux immigrés. Par contre, avant, pendant les années '50, à confirmation de certains entretiens, l'État n'avait pas encore mis en place ce type d'aide.

Les années '50 et '70'

Rocco Altamura, qui est arrivé à Lyon en 1956, dénonce l'absence, à cette époque, de l'État dans les aides aux étrangères et étrangers: « [...] maintenant il y a beaucoup d'associations, beaucoup d'aides pour tous, même la mairie, même l'État, tout ça... Mais avant, jamais personne. » Pendant les premiers temps il est hébergé chez une famille italienne qui était originaire de sa même ville. Il explique que dans les années 1950 l'arrondissement où se trouve ce logement, le 8ème, est un quartier habité surtout par des Italiens: « En plus, bon, dans le quartier où on habitait, parce que vous savez, comme à l'heure actuelle, les Algériens, les Africains, si on veut, du Nord, ils vont tous ensemble. Où il y en a un, il y a les autres qui arrivent. Et nous, c'était pareil, à cette époque. Il y avait, où j'habitais, à Monplaisir-La-Plaine, là-bas vers la rue Heyrieux, c'était que des Italiens. [...] en plus, c'était dans une cour et on appelait même la Cour des Miracles. Parce que, bon, c'était vraiment... il y avait que des Italiens et il y avait deux français et que ces français étaient à peu près comme nous, quoi... et puis ils nous aimaient bien. »



Monplaisir-La Plaine, place du Bachut

Il raconte que, pendant les premiers temps marqués par une profonde pauvreté, il dormait dans un lit avec les enfants de la couple qui l'avait accueilli. Ici on a relevé la difficulté de revenir sur propre passé de migrant, souvent difficile et caché parce que vécu comme honteux. Cela fait penser à l'article de Francesca Sirna³⁰ qui décrit les lettres envoyées par les migrants à leurs épouses restées au pays d'origine. Ces correspondances semblent ne pas s'en tenir aux faits. Peut-être à cause des situations trop dures, les migrants n'arrivent pas à les raconter à la famille lointaine. À ce propos, Rocco Altamura nous dit: « Je leur disais pas trop, non, parce que déjà ma mère, elle était... elle voulait pas que je vienne ici. Alors, je lui disais jamais que j'étais... puis, en plus, bon après... au début quand j'allais, je ne gagnait pas beaucoup d'argent parce que j'allais tous les ans pour les vacances en Italie. Mais, ensuite, il a dû que, bon, j'ai gagné ma vie [...]. »

Toute autre est la situation de Jean Moder, arrivé en France avec ses parents en 1953 à l'âge de 7 ans. Il avait, lors de son arrivée, déjà un logement trouvé à l'avance par son père. Il s'agissait d'une ferme avec un grand jardin à Ittenheim, en Alsace: « Oui, c'était une ferme qui appartenait à de riches paysans. C'était une de leur propriété et apparemment ils louaient les deux étages séparément en faisant quelques aménagements genre WC etc.. Et c'était très bien, il y avait un immense jardin, dont on avait la jouissance et puis plein de dépendances, des granges, des fenils ; un royaume pour un gamin. »

Olivia de Oliveira quitte son pays illégalement à cause du régime de Salazar qui sanctionnait les citoyennes et les citoyens qui quittaient le Portugal pour aller vivre ailleurs. Elle arrive en France en 1975 aidée par ses tantes qui déjà habitaient en France et qui lui trouvent un travail, c'est donc cet emploi qui lui permet d'avoir un logement: le patron s'était engagé à trouver un appartement payant à ses employé-e-s étranger-e-s. Olivia de Oliveira partageait ce logement avec des collègues dans sa même situation.

Le milieu où elle va résider est, encore une fois, peuplé par des étrangères, en effet les colocataires de Madame de Oliveira sont toutes Portugaises. Quand on lui demande des précisions sur la décence du premier logement, elle se concentre sur les toilettes qui, dans son premier logement, étaient dehors de l'appartement et sans électricité. Dans un deuxième logement, il y en avait mais dans le couloir chaque 2 ou 3 appartements: « A l'époque, il n'y avait pas beaucoup de salles de bain, il y avait une grande bassine, on faisait chauffer de l'eau dans une casserole et on se lavait comme ça. Les toilettes étaient dans un petit coin dehors mais on n'avait pas l'électricité encore là-bas. Et puis je suis venue à Lyon et les toilettes étaient dans le couloir pour 2 ou 3 appartements et il n'y avait pas de douche non plus. Il y avait 1 ou 2 pièces, ça dépendait de l'argent qu'on gagnait. On avait une petite cuisine et une petite chambre mais le mois passait tellement vite, il fallait payer tout de suite 200 francs mais ça va, on était bien. » Malgré les conditions d'habitat très difficiles, Mme Oliveira est plutôt plutôt positif par rapport au logement (« mais ça va, on était bien »). Cela fait penser à l'article de Pierre Bourdieu³¹ qui

³⁰ Francesca Sirna, « L'enquête biographique : réflexions sur la méthode », dans Atmane Aggoun, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, page 18-19.

³¹ Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », in: *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 62-63, juin 1986.

voit l'histoire racontée par une personne comme une reconstruction subjective. Cette reconstruction du passé est fondée plutôt sur la manière dont on voudrait, consciemment ou inconsciemment, transmettre notre histoire.

les années récentes

En arrivant aux années plus récentes, Marcelle d'Almeida, Béninoise, arrivée en France en 2000, parle de son premier foyer obtenu avec l'aide de la mairie de Lyon et d'une assistante sociale. Elle avait compris non seulement le logement mais aussi la nourriture: « [...] je suis partie dans un foyer CCAS [Centre Communal d'Action Sociale]. C'est la mairie qui m'a attribué ce foyer avec l'assistante sociale. Donc je suis restée là. Je paie rien du tout. Ils me donnent à manger aussi parce qu'il y a un petit restaurant. Je mange là, j'ai mon petit studio avec ma fille. » Dans un deuxième temps, elle décrit le premier studio qu'elle loue avec son mari sans papiers, Béninois lui aussi, comme un espace étroit et très mal tenu. Les premiers logements des immigré-e-s se présentent généralement comme des habitations qu'on pourrait définir de « passage », des foyers temporaires en attente d'un logement stable.

Comme on l'a déjà noté, souvent, pendant les premières semaines dès l'arrivée, les étrangères et les étrangers ont été hébergé-e-s par des membres de la famille, des amis, des connaissances déjà installés sur Lyon. C'est toujours le cas de Marcelle d'Almeida mais aussi de Leila A. qui reste pendant deux années hébergée avec ses deux filles chez son frère à Paris. Elle souligne la difficulté de s'adapter à un nouveau domicile, surtout dans une situation financière instable: « C'est un petit peu difficile, parce que quand même, avec deux enfants comme ça en bas âge, et puis moi je ne travaillais pas, donc de temps en temps, j'avais une sœur qui était gérante d'une parfumerie, donc j'allais lui donner un coup de main. Et puis pour gérer les enfants, c'était pas très évident, pour leurs devoirs. Dès fois j'étais obligée de téléphoner pour savoir s'il y avait une difficulté ou quoi donc d'essayer de régler ça par téléphone. Quand je rentrais, je regardais les cartables, je vérifiais si les devoirs étaient bien faits. C'est sûr que c'était difficile, en tout cas matériellement, parce qu'on avait pas de salaire, on avait une petite aide, par la mairie pour pouvoir payer un peu le loyer, voilà c'était quand même... difficile. »

Dans un deuxième temps, elle aussi reçoit un logement par la mairie, mais cette fois-ci de la ville d'Annecy, et des aides financières qui lui permet de payer une partie du loyer. L'entretien avec Leila A. démontre aussi que des contrats de travail déclarés, ou encore mieux, des contrats de travail à durée indéterminée, permettent l'obtention d'aides financières pour le logement plus aisément de la part des étrangères et des étrangers.

De même, Nawel Bab Hamel, Algérienne naturalisée et arrivée en France en 1999, est accueillie à Lyon par un membre de sa famille, plus précisément par sa mère: « Et puis finalement, elle a pu avoir des contrats déclarés ce qui lui a permis d'obtenir un appartement et nous accueillir, mon père et moi, quand on est arrivés en 1999, dans des conditions un peu confortables. » Elle parle aussi d'un aide reçu par Aralis, association qui aide les personnes en difficulté en leur proposant un logement qu'on peut définir « transitoire ».

Une possibilité d'aide pour ce qui concerne les différents types de démarches administrative

auxquelles les nouvelles et nouveaux arrivé-e-s doivent faire face, consiste dans les accords entre l'Université du pays de départ et l'Université française qui peuvent prévoir des « facilités » avant le départ. Félix Koussinsa, Congolais naturalisé arrivé en France en 1983, nous explique que tout a été géré par l'Ambassade de son pays en France. Le groupe d'étudiant-e-s dont il faisait partie a été accueilli par des fonctionnaires et accompagné dans des chambres d'hôtel déjà payées. Son premier logement consistait en un petit studio. Par le biais du CROUS, il est entré en contact avec un « organisme » qui gérait des foyers pour les travailleurs immigrés. Dans le studio, très petit, qui se trouvait à Saint Fons, dans le sud de Lyon, il y avait que le strict nécessaire: « Oui oui j'avais une chambre, un petit studio quoi où il y avait le minimum requis c'est à dire que j'avais mon lit, j'avais un petit coin pour travailler, un petit coin pour me faire à manger, enfin, un petit studio banal. Après évidemment quand ma situation professionnelle a évolué, après je me suis mis, comme tout le monde, à chercher un logement décent parce que je commençais à cohabiter avec ma copine, qui est devenu mon épouse. »

On voit aussi à le recours à des agences qui prennent soin de l'installation des immigré-e-s, agences payantes présentes soit dans les pays d'origine, soit dans les pays d'arrivée, dans ce cas la France. Comme le montre l'exemple de Daenam Oh, coréen, qui nous parle d'une agence en Corée qui lui a trouvé un logement dans une résidence universitaire à Lyon, avant son arrivée: « [...] il y a une agence, en Corée, qui a trouvé à ma place, bon après en frais c'était une commission de sous, et après cette agence là a trouvé déjà un établissement pour la langue, et après le logement aussi, ce n'est pas moi qui ai pris toutes les démarches. »

Dans ces premiers logements, on se rend compte qu'il y a presque que des étranger-e-s qui partagent les mêmes expériences de nouvelles et nouveaux arrivé-e-s. Même s'il est d'une autre génération, le logement d'Amor M., Tunisien arrivé en France en 1970, était déjà prévu dès son départ de la Tunisie dans un cadre d'accord entre les deux pays (Tunisie et France). Il s'agissait d'un logement de travail, dans le cadre de sa formation de maçon: « Oui, oui comme à l'école! Comment on dit... Comme un internat quoi! » Et après il reprend: « Des pièces pour deux personnes oui. Deux lits. On ne choisissait pas avec qui on était, on était repartis selon nos numéros! Mais je vous dit y'avait tous les métiers, et toutes les nationalités dans ce centre, mêmes des Français, des Algériens, des Marocains... » Donc toujours intéressant le contexte « multiethnique » de ces logements et dans ce cas particulier, Amor M. souligne la variété des professions présentes.

5. LES RELATIONS AVEC LE VOISINAGE ET LES ASSOCIATIONS.

Les réponses pour les rapports au voisinage et aux associations sont diverses. Les enquêtés ont des parcours différents les uns des autres. Dans un premier temps nous analyserons d'abord le témoignage des premiers arrivants en France : Rocco Altamura, Olivia Oliveira et Jean Moder, puis nous poursuivrons avec le voisinage aujourd'hui. Selon les personnes interviewées c'est un voisinage froid, on est indifférent. Enfin il y a le rapport avec les associations. Aussi les opinions sont divergentes. Il y a ceux qui refusent de l'aide parce que ils ont de la famille en France ou maîtrisent la langue, donc ne ressentent pas le besoin d'aide comme WALTER AGUAYO,

LEILA A, Rocco Altamura, Amor M.. Puis il y a ceux qui ont besoin de plus s'intégrer dans la société et avoir du contact avec les Français comme : Nabila B., Félix Koussina, Daenam Oh, Marcelle d'Almeida.

Les rapports avec les communautés d'origine

Lorsqu'on arrive en France après-guerre, on a tendance à rester en groupe. On habite dans les mêmes quartiers, on fréquente les mêmes personnes. Il existe une solidarité entre groupes de la même ethnie. Pourquoi reste-t-on dans ces groupes ? Nous voyons apparaître cela dans les témoignages d'Olivia de Oliveira, et de Rocco Altamura par exemple. Selon Rocco Altamura, arrivé en 1956, *On était solidaire, surtout... il y avait beaucoup d'Italiens*. Selon Olivia Oliveira, arrivée en 1975, le contact est d'entraide. C'était essentiellement une aide administrative parce qu'il était très difficile de se débrouiller seul. Le témoignage de Jean Moder est un peu vague vis-à-vis de la relation avec les voisins, parce qu'il est arrivé assez jeune en France, à l'âge de 7 ans, et ses souvenirs concernent surtout ce qu'il a vécu à l'école.

Selon eux, les Français qu'ils connaissaient étaient gentils et accessibles. Mais malgré le groupe de la même ethnie et des gens vivant plus ou moins dans les mêmes conditions, bien qu'il y avait cette ouverture plus facile entre les individus, la relation entre eux néanmoins, n'était pas plus, quoi. C'est pas parce qu'il me manquait à manger, qu'on me donnait à manger non plus! Ça... chacun dans son coin et si on avait besoin d'un conseil, bon, on lui donnait un conseil mais c'est tout, ça s'arrêtait là. Je n'ai jamais tendu la main! Parce qu'à cette époque, ça n'existait pas de tendre la main, raconte Rocco Altamura.

Le rapport entre voisins d'autrefois était surtout une relation d'entraide en raison des problèmes d'une époque difficile. Or, avec le temps, on peut constater une évolution négative de ce rapport de voisinage. Selon les personnes interrogées, il existe aujourd'hui un sentiment de solitude, d'indifférence, de silence. Marcelle D'Almeida, Béninoise nous dit qu'il « y avait des voisins mais ...Y'a pas ... si je le vois, je le salue, à peine il me dit bonjour ». Juan Carlos Mengual : « J'ai très peu de communication avec mes voisins. Parfois je trouve des voisins dans l'ascenseur. On se dit bonjour, on fait un petit sourire et c'est tout. Au moins, on dit bonjour avec éducation. Les autres ont des contacts surtout avec leur famille. Leila A., algérienne, habite dans une résidence, « donc il y avait pas mal d'enfants qui partaient le matin donc on partait ensemble, je les accompagnais à l'école, ça me permettait de discuter aussi des fois... voilà ». Tous les interviewés n'ont pas de contact avec leur voisin. On se dit bonjour ou bonsoir et c'est tout. Il n'existe pas de communication ni de convivialité. Selon Juan Carlos Mengual « les gens sont sociables, au moins on se dit bonjour ».

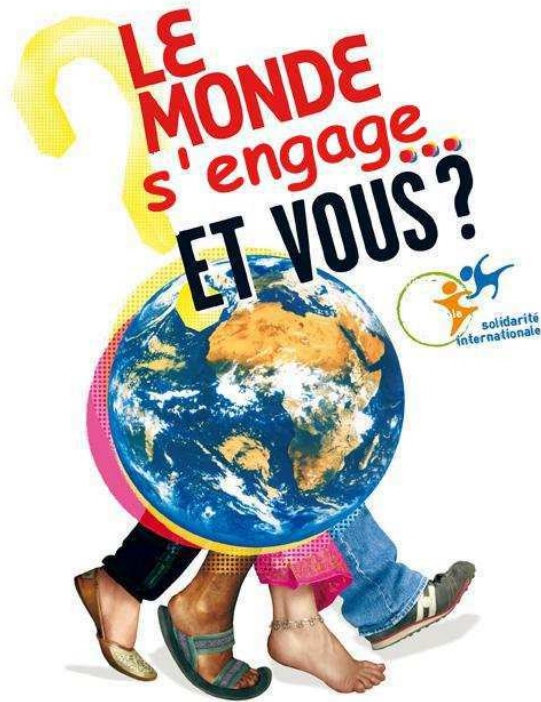
Le rôle des associations dans l'intégration de ses nouveaux arrivants en France.

Bien qu'il y ait beaucoup d'associations en France, nous dénotons dans les témoignages de quelques personnes interviewées un certain refus de chercher de l'aide de ces associations. On refuse de l'aide parce que l'on connaît des personnes déjà installées en France, ou, même parce que l'on maîtrise la langue. On préfère faire soit même. Selon LEILA A. « j'ai tout fait par moi-même, j'ai fait les recherches par moi-même. J'allais à l'ANPE directement pour les offres

d'emploi, quand il y en avait une qui m'intéressait j'appelais, je me présentais, j'ai fait mes démarches toute seule ». On ne cherche pas les associations mais cela ne résulte pas d'un manque d'information ou d'intérêt. D'autres n'ont jamais cherché une association comme Rocco Altamura par exemple. Il nous dit qu'*Il y avait juste la Mission Catholique mais là, il fallait aller tous les jours à la messe ! Aussi, grâce au soutien de la cellule familiale, on ne ressent pas ce besoin d'aller vers les associations.* AMOR M : « Non non, aucun. Hé j'avais mon frère ici ! Pas besoin. Non mais aucun contact, puis vous savez je ne sais même pas si ça existait, j'ai jamais vraiment cherché non plus. Mon frangin m'aidait parfois pour trouver du boulot parce qu'il connaissait tel patron. Il me présentait, et ça marchait comme ça! »

Quelques-uns ont ressenti le besoin de s'intégrer dans la société et sont devenus bénévoles dans des associations. Par le biais des associations, on s'intègre plus facilement : FÉLIX KOUSSINSA : « Alors après, moi, une fois ici, parfois je me suis investi dans le milieu associatif. Par exemple, l'association des ressortissants Congolais, qui existait il y a une quinzaine d'années, j'en étais membre, et j'ai même exercé le secrétariat général de cette association. C'était plus une association de retrouvailles, d'entraide un petit peu, plutôt que d'être chacun dans son coin, c'est le moment où on peut voir quelques compatriotes, on peut parler des mêmes choses, des mêmes vécus. Petit à petit je me suis ouvert en allant vers l'association à laquelle j'ai adhéree, même si c'était du bénévolat, c'était l'association des Petits frères des pauvres, pour les personnes âgées, mais voilà mon premier repère c'était d'abord la faculté, puis l'association et d'autres contacts ». DAENAM OH nous dit que « ces associations sont utilisées aussi comme outil culturel et canal pour faire des connaissances et des rencontres. Dans le cas de Juan Carlos Mengual, son église est une association et il l'utilise comme une ressource spirituelle et comme un réseau de communication et d'intégration sociale.

Ce qu'on aime aussi, c'est l'accueil dans ces associations françaises. L'accueil est très chaleureux. En raison du manque de main d'œuvre et surtout parce que c'est un travail bénévole, on est ouvert et aimable avec tous ceux qui veulent y participer. Selon le témoignage de Marcelle d'Almeida, elle cherche l'association ATD quart-monde « pour sortir de cette solitude c'est l'association ATD quart-monde. On commence à faire les réunions, les ateliers, Tout le temps je suis au local, tout le temps. Je suis volontaire pour aller nettoyer le local, pour pouvoir un peu enlever les soucis dans ma tête. ... »



NABILA B.³², l'Algérienne nous dit que « Du coup je me suis pas mal investie, j'étais bénévole au Secours populaire ou j'aidais pas mal, déjà comme une forme de remerciement, par rapport à ce qu'ils ont fait pour nous. Des cours de soutien scolaire, des sorties d'été, tout ça... Là où je pouvais mettre en place, enfin, donner du temps de bénévolat pour l'association, pour faire vivre des temps de solidarité en France, je le faisais. »

³² NABILA B., Algérienne naturalisée, née à Dijon (France) en 1981, arrivée en 1999



Les petits frères des Pauvres

La famille des
personnes âgées seules

Ces associations sont des lieux de rassemblement culturel, de partage, d'apprentissage, d'aide alimentaire, de confort spirituel. C'est comme une deuxième famille qu'on retrouve loin de chez soi. Marcelle d'Almeida a été « aidée pour faire les démarches administratives pour obtenir un titre de séjour pour rester en France et ils m'ont aidé pour pouvoir aller en vacances. C'est eux qui financent pour que je sorte un peu. Et ils m'ont beaucoup aidé pour que je rentre dans le système européen. Comment il faut faire telle démarche, pour envoyer un courrier, ils m'ont expliqué beaucoup de choses... »

Racisme et ostracisme

Lorsque l'on aborde la question de l'immigration, un des sujets les plus fréquemment mis en avant est celui du racisme ou des rapports entre les « communautés », fréquemment présentés par les médias comme naturellement conflictuels. Dans les pages qui suivent, nous allons essayer, à travers l'analyse des entretiens composant notre corpus, de percevoir la réalité de ce racisme « ordinaire ». Nous pourrons ainsi évaluer son poids relatif dans la vie quotidienne, ses modes d'expression et ses différentes motivations. Nous traiterons aussi de la façon dont il est perçu et présenté par les témoins.

La forme d'expression la plus fréquente dans ces témoignages est le racisme des particuliers, Français « moyens » exprimant leur mépris ou leur rejet des immigrés par différents moyens. Le plus simple étant l'insulte xénophobe lancée dans la rue ou sur le lieu de travail, comme ces "macar (macaroni) lancés à Rocco Altamura par certains de ces collègues de chantier d'origine française à la fin des années 1950 : "Eh bien, il m'a... on se faisait insulter comme... il y a eu tous les immigrés, ça c'est la logique."

Cela peut aussi prendre la forme de "remarques" à caractère raciste, comme celles subies par Amor M. à Orléans dans la fin des années 1960, ou des formes plus originales comme ce père

demandant à ce que sa fille ne s'assoit pas à coté de celle de Leila A., fraîchement arrivée d'Algérie : "Et un jour le papa de cette petite fait un mot à sa maîtresse, donc dans le carnet de correspondance de sa fille en lui demandant que sa fille ne s'assoie plus à coté de la mienne... [...] je pense que le père, enfin d'après ce que j'ai compris était un petit peu... raciste [...]."

Si ces actes de racisme sont ressentis comme insultants par les intéressés, ils n'ont en général pas de conséquences plus lourdes sur leurs vies. Ce qui n'est pas le cas du racisme provenant de personnes se trouvant en situation de pouvoir sur les interrogés. Deux témoins ont ainsi signalés avoir eu des difficultés à trouver du travail à cause de leurs origines. C'est le cas de Nabila B. : "[...] quand je proposais ma candidature à une entreprise et qu'on donnait mon nom, j'entendais en face : « Ah bon, mais est-ce qu'on peut lui faire confiance ? » [...] Là, je comprenais que tout allait bien jusqu'à... c'était mon nom."

Cette sélection non avouée sur des bases d'origines nationales se retrouve aussi dans la recherche d'un logement, certains propriétaires étant plus que réticents à louer leur appartement à des étrangers. C'est ce qui est arrivée à Nabila B. : "Si, si, j'ai eu des problèmes pour mes recherches d'appartements. Là, j'ai eu des barrières, beaucoup de barrières... L'appartement était disponible, dès que je donnais mon nom, il était plus disponible. " C'est aussi ce qui est arrivé à Walter Aguayo qui, ayant rendez-vous pour visiter un appartement, ne trouva personne sur place, le propriétaire ayant changé d'avis : "A la fin le Monsieur a avoué qu'il ne comprenait pas trop ce que je disais et que grosso modo il ne voulait pas me louer l'appartement parce qu'il a entendu mon accent et il a avoué qu'il ne voulait pas me louer l'appartement, point. C'est tout. " Pour Marcelle d'Almeida, c'est au moment de faire valider son permis de conduire obtenu au Bénin que des problèmes sont apparus. Obligée de repasser son permis dans une auto-école française, elle est victime du racisme d'un moniteur qui recule pendant trois ans son examen, qu'elle finit par rater. D'après elle, à cause de ce même racisme : "Je vois que vraiment c'est un raciste. Excusez-moi, c'est un problème de racisme. Du fait des manières qu'ils ont fait jusqu'à la fin, je vois que franchement ma tête leur plait pas. "

Ce racisme quotidien se retrouve aussi dans la façon dont sont accueillis les étrangers dans les administrations. Cela se déroule la plupart du temps dans des conditions extrêmement inconfortables, comme dans le cas des procédures de naturalisation ou de régularisation des titres de séjour. Celles-ci sont caractérisées, dans beaucoup de témoignages, par des files d'attente longues de plusieurs heures devant les préfectures, s'achevant souvent par un pur et simple renvoi chez soi, comme dans le cas de Leila d'Almeida : "Il y avait une queue et si tu ne fais pas parti des premiers ... parce qu'ils arrivent le matin à 9h... il faut que tu sois là à deux heures, trois heures du matin. Parce qu'ils prennent par vagues et si l'heure a sonné ils te disent « les autres retournez chez vous ! ». " Ou de Nabila B. : " Oui, j'ai souvent accompagné ma mère pour faire la queue pendant des heures à la préfecture pour obtenir des documents. [...] Et puis parce que je voyais comment ça fonctionnait pour les autres personnes, qui venaient de loin, qui avaient des enfants en bas age, qui devaient faire la queue avec leurs enfants, qui venaient dormir dans leurs voitures à 4h, 5h du matin pour être là les premiers à faire la queue. "

Ces démarches administratives marquent aussi certains témoins par le mauvais accueil qui est fait aux étrangers par les fonctionnaires. Nabila B., par exemple, se rappelle de ces moments : "Des temps interminables, un mauvais traitement, de la part de la préfecture, des étrangers. Ils te parlent mal, ils te renseignent pas correctement. "

Les « motivations » de la xenophobie

Les motivations qui sous-tendent ces actes racistes sont multiples. A coté du racisme aujourd'hui le plus courant, celui qui vise les personnes d'origine africaine, maghrébine ou arabe, d'autres cas sont présents dans les témoignages recueillis. Soit qu'il s'agisse de racismes autrefois courants, mais marginaux aujourd'hui, tel le racisme anti-italien, extrêmement présent des années 20 aux années 60. Dans le cas de Rocco Altamura, ce racisme visant les « macaronis » est encore renforcé par la proximité des années de guerre. L'homme qui l'insulte est en effet un vétéran mutilé du Corps Expéditionnaire Français en Italie, qui supporte difficilement de voir venir en France des anciens ennemis : "À cette époque, surtout sur le travail, il y en avait beaucoup qu'ils étaient racistes et surtout ceux qu'ils avaient été à la guerre, qu'ils ont été à Montecassino et qu'ils se sont fait tabasser, enfin, ils étaient venus pour aider à libérer l'Italie d'Hitler, enfin, des Allemands, de Mussolini, alors, ils étaient pas contents... on me disait: « Salut Macar, tu viens ici maintenant travailler, et moi, je me suis... j'ai perdu mon œil là-bas! »

Le cas du petit Jean Moder est plus original. En effet, celui-ci, venu d'Allemagne et arrivé en Alsace à la fin des années 1940, ne se fait pas traiter de « boche » mais est stigmatisé comme « catholique », c'est-à-dire étranger pour le village à majorité protestante ou sa famille s'est installée : " Oui, alors curieusement j'ai pas été agressé parce que j'étais Allemand, ce que craignait ma mère évidemment, j'ai été agressé parce que j'étais réputé ne pas être protestant. [...] Et ma maman a observé de la fenêtre que je me battais avec quelqu'un. Et puis je suis rentré et j'ai dis : « il m'a traité de catholique ». Etonnant non ? "

On peut aussi signaler, parmi les cas atypiques, la xénophobie régionaliste en Savoie qui reste présente dans les souvenirs d'Amor M. : "Ah ici ce n'était pas la même chose [qu'à Orléans], je reconnais. Beaucoup de regards, comme une sorte de concurrence mais ce n'était pas tant le fait que je sois immigré, c'est surtout lié au fait que je n'étais pas Savoyard vous comprenez. Je ne suis pas Mauriennais. " Plus intéressant, peut-être, est le cas des tensions entre Italiens du nord et Italiens du Mezzogiorno³³, ces tensions étant importées en France par les migrants comme le signale Rocco Altamura : " [...] il y avait pas mal de... déjà avec les Italiens qu'il y avait ici, surtout des Italiens du Nord, parce qu'il y avait beaucoup de monde de Venice, Belluno, Trieste, Turin, tout ça... Aoste, tout ça, Turin, Perugia, il y avait aussi du monde, je me souviens, bon, même eux, on avait déjà des frictions avec parce que même quand on était avec des Italiens, c'était: « Terron! » [...] Et c'est une autre Italie, encore maintenant. Comme moi, je leur disait: « Polentone! » e compagna (etc.) à cette époque, bon, vous voyez, déjà entre Italiens il y avait déjà problèmes. Comment voulez vous que j'ai pas des problèmes avec les Français? " On peut analyser cette transposition de préjugés nationaux vers le pays d'immigration, à la fois comme une survivance normale de préjugés établis dans le pays d'origine. La solidarité plus large entre immigrés (de la même origine ou pas³⁴) ne se manifestant que plus tard.

³³ Région comprenant la partie méridionale de la péninsule italienne, ainsi que la Sicile et la Sardaigne.

³⁴ Voir le témoignage de Juan Mengual, dans lequel il parle d'une forme de solidarité ou tout au moins de complicité entre immigrés se reconnaissant comme tels : "Quand je vais dans un magasin arabe ou un autre endroit, ils se rendent compte à cause de mon accent que je ne suis pas français et ils sont très aimables avec moi. "

Une négation du racisme?

Un phénomène intéressant à observer est la minimisation assez fréquente des actes de racisme par les témoins interrogés (on peut rapprocher ce phénomène de celui de la minimisation des souffrances subies décrite par Francesca Sirna dans son enquête sur des immigrés italiens de Marseille³⁵). Il peut s'agir d'une négation pure et simple de tout acte de racisme, comme c'est le cas pour Olivia De Oliveira, Portugaise arrivée en France en 1975, et qui déclare n'avoir "jamais" été victime d'actes racistes, ou de Juan mengual qui affirme n'avoir jamais été discriminé : "Il y a une différence à cause de mon accent, ça c'est sûr, mais je pense que c'est normal de partout dans le monde. Je ne me suis jamais senti discriminé. Jamais je n'ai eu cette expérience ici en France, et j'espère ne jamais l'avoir. Au contraire, il y a beaucoup de respect. Je n'ai rien à dire par rapport à cette question. "

Dans d'autres cas, il peut s'agir d'une reconnaissance du phénomène après avoir plusieurs fois abordé la question, comme ce fut le cas avec Nabila B. : "Franchement, personnellement, j'en ai vu autour de moi, mais moi, personnellement, j'ai pas vécu, beaucoup... spécialement du racisme. [...] Si, si, j'ai eu des problèmes pour mes recherches d'appartements. Là, j'ai eu des barrières, beaucoup de barrières... " Une autre façon de minimiser le phénomène est de désigner les actes racistes par un autre nom, c'est ce qu'a fait la même Nabila B. : " [des attitudes] malveillantes, pas racistes forcément, mais malveillantes. Malveillantes, dénigrantes... Voilà, pas racistes mais dénigrantes. "

Le cas de Daenam est aussi à signaler. En effet, il signale lors de l'entretien qu'il a probablement mal interprété l'attitude certains employés du CROUS, pensant à cette époque là que les problèmes qu'il rencontrait s'expliquaient par le racisme de ces employés. Affirmation qu'il remet en cause durant l'entretien : "Mais je pense si, quand il y a quelque chose du Crous, en tout cas de l'école, de l'administration, je pense forcément que je l'ai pris contre moi, personnellement, je l'ai pris comme un acte raciste forcément. [...] En fait c'était par moment, au début quand même je l'avais peut être pris personnellement, peut être manque de communication, même encore des fois je m'énerve mais de moins en moins, quand même de cette raison raciale. [...] En fait maintenant face à ce type d'injustice j'arrive à me dire que c'est un problème de l'administration et que ce n'est pas contre moi."

On peut avancer plusieurs pistes d'explication à ces attitudes. Tout d'abord, la plus simple est de considérer que les témoins disent la vérité, c'est-à-dire qu'ils n'ont vraiment pas été témoins d'actes ou d'attitudes racistes au cours de leur présence en France. Cela est peut-être valable pour certains, mais pour les autres, l'explication la plus probable est celle d'une minimisation consciente ou inconsciente des phénomènes racistes auxquels ils ont pu être confrontés. Cela peut s'expliquer par le désir de se conformer au discours dominant sur la France, terre accueillante, ou encore par une volonté d'intégration poussée au point de nier inconsciemment les actes de discrimination dont on a pu être victime. Le premier cas est le plus probable en ce qui concerne le témoignage de Nabila B., qui est particulièrement bien « intégrée »³⁶. Il est même intéressant de

³⁵ Francesca Sirna, *L'enquête biographique, réflexions sur la méthode*, in. Atmanne Aggoun (dir.), *Le chercheur et son terrain*, Paris, L'Harmattan, 2009.

³⁶ Nabila B. est élue municipale au Grand Lyon.

souligner qu'elle a fait remarquer au cours de l'entretien que son statut d'immigrée l'avait même peut-être aidée à s'intégrer dans le cadre de son parti politique : "Et puis ce que je dis souvent, en plaisantant, ce que j'avais la triple peine, j'étais jeune, femme, et maghrébine, donc c'était [rires] c'était plutôt confortable de venir adhérer dans ce cadre-là."

6. LES RAPPORTS À LA RELIGION

Comparé à d'autres thématiques, il est assez remarquable de constater le peu de place accordé à la religion dans les entretiens à de rares exceptions près. Pourtant la question religieuse prise comme un « système d'interprétation du monde et d'action symbolique sur lui »³⁷ est un facteur important à prendre en compte dans l'analyse des situations d'immigration dans la mesure où la société française contemporaine, sécularisée et déchristianisée, très accrochée à des traditions laïques et républicaines, offre a priori un rapport au religieux différent de celui des sociétés d'origine. Ce sont potentiellement autant de lignes de fractures à analyser et il est intéressant de voir dans quelle mesure elle constitue un point d'appui d'ordre moral et spirituel, mais aussi pratique pour les migrants. La religion peut leur permettre (ou pas) de faire la jointure entre deux cultures et d'éclairer cette situation de l'entre-deux qui les soumet parfois à des tiraillements identitaires. Les positionnements religieux nous permettent de distinguer deux groupes de migrants: un groupe restreint des athées ou de ceux qui évacuent la religion (Walter A., Nawel B.) et un groupe plus large et plus hétéroclite de huit individus qui ont un rapport assez distancié avec la religion.

Il est à noter que, sur les onze témoins, seul Juan Carlos M. place réellement la religion au centre de ses préoccupations. En tout, nous avons trois témoins de culture musulmane, deux protestants, et six de culture catholique.

Notre préoccupation sera de repérer les discontinuités dans le champ religieux induites par la situation de migration. Pour se faire, nous distinguerons quelques sous-thématiques qui apparaissent à la lecture des entretiens: les questions liées à la pratique religieuse et donc des conditions sociales de cette pratique dans le pays d'accueil (travail, lieux de cultes etc.), la religion vécue comme un fil conducteur, un mode de vie (avec une dimension spirituelle et philosophique marquée), et enfin la religion reliée aux questions politiques et sociétales (laïcité, citoyenneté et féminisme).

La religion comme fil conducteur

Dans quelle mesure la religion est assimilée par certains à un choix de vie, un engagement

³⁷ RAPHAËL, Freddy, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », dans *Annales. Économie, Sociétés, Civilisations*, 35^e année, n.1, 1980, p.141. Certes, cette formule renvoie aux sociétés dites traditionnelles et à la pensée de C. Lévi-Strauss mais garde sa pertinence même dans nos sociétés modernes (voir les travaux de Max Weber sur le protestantisme) et postmodernes (voir le poids des systèmes de pensée évangéliste dans la société américaine actuelle).

spirituel et moral fort qui surplombe bien d'autres aspects de la vie sociale ? En d'autres termes, la religion est-elle, pour certains de nos migrants, ce fil rouge qui guide la vie des hommes ? Nous sommes ici dans une thématique de la continuité, d'un engagement personnel qui traverse les vicissitudes de la vie.

Félix K., Congolais âgé de 42 ans, se présente comme étant un catholique très pratiquant. Mais il ne donne aucune indication qui nous permet de voir si sa pratique relève d'une simple habitude sociale ou si elle découle de convictions religieuses profondément ancrées. Pour autant, à l'inverse de beaucoup d'autres témoignages, il ne déclare pas avoir une quelconque difficulté à concilier « vie spirituelle » et vie professionnelle. Pour lui il y a une continuité évidente dans ses pratiques religieuses.

Juan Carlos M., Colombien âgé de 39 ans et protestant, est le seul à rattacher la religion à un « style de vie » en tant que tel - « Un rapport personnel avec Dieu ». Sa foi, il la proclame et il la présente comme inaltérable, hors du temps et des aléas de la vie. « L'endroit où je pratique ma foi est de partout où je suis. Parce que ça fait partie de ma vie ». La migration, à le comprendre, ne change en aucune manière les fondements de la foi et, à peine les conditions sociales de la pratique, les églises évangéliques sud-américaines ayant une implantation en France. Juan Carlos a aussi, et c'est significatif, des « rêves que Dieu a mis dans mon cœur, servir Dieu » et qui conditionnent la question du retour dans son premier pays d'accueil, l'Espagne, où son travail dans les missions évangéliques est inachevé. Ainsi, son parcours migratoire est-il conditionné, pas exclusivement, certes, par des considérations religieuses qu'il place haut dans ses valeurs personnelles.



Église Réformée évangélique dans le 7^e arrondissement de Lyon³⁸

Ce thème de la religion comme mode de vie se retrouve également chez Daenam Oh, Coréen de 33 ans et protestant, mais avec une conception de la spiritualité différente, nettement plus philosophique qu'attachée à la croyance d'un Dieu incarné « Bon après c'était une vision un peu différente par rapport à la religion personnelle, parce pour moi c'est quelque chose de l'ordre philosophique, en tout cas du mode de vie pour moi, pour moi c'est plus important ça que la raison d'un être divin, je le crois, mais c'est plus le mode de vie qui compte, j'y tiens beaucoup. ». La religion chrétienne dépasse certes les cadres nationaux mais les façons de vivre sa foi sont

³⁸ Photo disponible sur le site : <http://ereylon.blogspot.com/media/01/00/163362184.jpg>

multiples et Daenam exprime une vision « culturaliste » de la pratique religieuse et semble vouloir ainsi se rattacher à sa culture d'origine. « Hum... oui ça me ressource, en tout cas c'était important d'être dans cette ambiance pour me rappeler aussi ce mode de vie mais, évidemment c'est important d'être dans cette communauté qui partage les mêmes valeurs »

Athéisme

Deux témoins se réclament de l'athéisme. Toutefois, la négation ou l'évacuation des questions religieuses prend des chemins bien différents dans les deux cas. Walter A., Équatorien âgé de 26 ans, se déclare athée depuis longtemps et assimile la religion à un « problème de plus » qu'il faut gérer en tant qu'immigré. Il la juge encombrante sans apporter de précisions et l'évacue de sa vie sans autre forme de procès.

Le cas de Nawel B., Algérienne de 61 ans, est plus complexe. Son athéisme est le fruit d'une réaction, d'une résistance à la pression des islamistes quand elle était en Algérie. Cela se traduit non pas par une simple distanciation du phénomène religieux mais par un athéisme qui prend initialement la forme d'une « révolte » d'adolescente. « Mais ce qui m'a rendu athée, c'était la condition de vie en Algérie, les conditions de terrorisme, pour moi... On m'a toujours appris que Dieu, il est omniprésent, il suffit qu'il ordonne que la chose soit pour qu'elle soit... Je me disais comment ce dieu-là peut laisser faire des massacres comme ça. Et notamment pour des gens qui ont rien demandé, pour des bébés... Enfin, il s'est passé des choses horribles, en Algérie... Des bébés égorgés, des femmes enceintes égorgées, éventrées, des choses si horribles, tellement horribles que je me suis dit : s'il y a un dieu qui existe et qui laisse faire ça, ben j'ai pas envie d'y croire [rires]. »

Puis elle est passée progressivement à un athéisme assumé, vécu comme le fruit d'« un cheminement intellectuel. » « Je le vis pas comme un tabou du tout, parce que mes parents le savent, ma famille le sait. [...] On débat beaucoup de religions, avec mes parents, je suis très à l'aise sur ces questions-là. » Mais cette maturation s'est produite en France, si l'on prend en compte la chronologie, et épouse un cycle long d'études, peut-être propice à cette mise à distance de la religion : « puis après c'était un processus intellectuel de comprendre les religions, pourquoi je suis athée, de comprendre mon athéisme. »

La religion comme pratique sociale

Au niveau des pratiques religieuses, un certain nombre de discontinuités peuvent être observées. Un certain nombre de témoins se déclarent croyants, pratiquants dans le pays d'origine mais non-pratiquants en France.

C'est le cas de Rocco A., Italien, 73 ans. La pratique religieuse, en particulier le rendez-vous dominical était vécu en Italie sous le mode de « l'obligation ». Ainsi, le fait d'être accaparé par le travail en France est la justification à son manque de pratique. Aussi peut-on supposer que l'obligation dominicale en Italie, apparemment vécue comme une contrainte, ne l'a pas spécifiquement encouragé à poursuivre à l'arrivée dans le pays d'accueil ?

Marcelle D., 39 ans, Béninoise et catholique³⁹, est peu prolixe sur la question religieuse. Elle se dit pratiquante mais reconnaît ne plus pouvoir aller à la messe en France. « Oui mais comme je travaille beaucoup maintenant j'arrive plus à aller à la messe le dimanche. Oui ... voilà ! Mais là maintenant je travaille aussi le dimanche un sur deux la journée et tous les dimanches je finis à des (dix ?) heures le soir donc je ne peux pas y aller. » Nous ne savons pas s'il elle regrette ce fait. En comparaison avec la société française, la pratique religieuse est plus développée au Bénin et de façon générale, en Afrique subsaharienne⁴⁰. Participer à une cérémonie religieuse là-bas est une façon d'« être ensemble » très différente des pratiques culturelles françaises plus centrées sur le recueillement de l'individu⁴¹.

En tous cas la pratique dominicale semble avoir été, si l'on s'en tient à ses dires, considérablement bousculée, non pas tant par les exigences de la vie moderne et les nouvelles pratiques sociales du pays d'accueil, mais bien par une expérience aiguë de la précarité. Le travail déclaré - auxiliaire de vie et aide à domicile - et non déclaré - coiffeuse à domicile -, ne lui permet pas d'assister aux offices religieux le dimanche. Notons que Marcelle D. s'est tournée vers une association laïque - A.T.D. (Agir Tous pour la Dignité) Quart Monde - et non vers des réseaux catholiques d'entraide, comme Secours catholique par exemple, très populaire parmi la diaspora africaine. Il est dommage que la question de ce choix ou de ce non-choix n'ait pas été posée.

Amor M., Tunisien de 66 ans, est musulman. Sa pratique n'est pas intégrale : il ne va pas à la mosquée (en ce sens, l'absence de lieu de culte à son arrivée en France n'a pas été, pour lui, une préoccupation). Cependant, il pratique le jeûne du mois de Ramadan et ne mange pas de porc. Dans son témoignage, c'est au niveau de ces deux pratiques constitutives de son mode de vie, qu'Amor va rencontrer des problèmes, en particulier au niveau de son travail, bien qu'avec le temps, il admet une amélioration dans l'attitude de ses patrons (demande aux restaurants de servir un autre plat dans le cas où il y aurait du porc, etc.).

³⁹ Ses enfants sont baptisés, ce qui n'apparaît pas explicitement dans l'entretien retranscrit.

⁴⁰ Sur l'importance du fait religieux en Afrique contemporaine, la bibliographie est importante (voir en particulier les travaux de Claude Prudhomme). Au Bénin, l'islam, le catholicisme, les religions traditionnelles sont présentes mais le pentecôtisme, l'évangélisme se taillent la part du lion (40% en 2009 selon *Le Monde Diplomatique*, *L'Atlas 2010*, [s. l.], Armand Colin, 2009, p.192). Sur le processus de déchristianisation en France, nous avons pu assister à un colloque en novembre 2011 à l'ISH sur les « les matériaux Boulard, Trente ans après » qui rendent compte des processus de déchristianisation par des approches sérielles et spatiales.

⁴¹ Il est fort possible, mais cela n'est qu'une hypothèse, qu'elle n'ait pu y trouver son compte pour échapper à l'isolement dont elle se plaint à plusieurs reprises.



Pose de la première pierre de la Grande mosquée de Lyon, le 14 juin 1992⁴²

Pour Olivia D., Portugaise âgée de 62 ans, la pratique de la religion catholique est peu abordée. Là aussi, l'argument du travail qui entrave la fréquentation dominicale est évoqué : « On ne pensait qu'à travailler, on ne pensait pas à aller à la messe ».

Leïla A., Algérienne de 32 ans, est muette sur sa pratique religieuse, la question ne lui ayant pas été posée directement. En conséquence, nous ignorons si son parcours migratoire a modifié, ou non, sa pratique religieuse.

Ce thème de la religion vécue comme une pratique sociale se trouve mieux explicité par Nawel B. mais elle se rapporte exclusivement à ses parents « Eux c'est une forme de croyance, très sociale, très pratiques sociales, dans l'image sociale finalement. Parce que voilà... Comme beaucoup de croyants finalement, c'est plus une question d'image sociale qu'une vraie question de croyance profonde, voilà ». Ainsi la question du hallal est évoquée et illustre bien que la religion vécue par ses parents est le fruit d'une tradition plus que d'une conviction religieuse solidement ancrée : « Ils en faisaient pas une maladie, quand il y en a, y en a, quand y en a pas, ils font sans. Des fois, ils ont mangé non hallal parce qu'ils étaient invités par des amis qui cuisinaient pas hallal. Eux, ils achètent hallal mais quand y en a pas, ils ne sont pas non plus bornés par rapport à ça. »

Ceux qui pratiquaient avant et qui continuent de pratiquer à leur arrivée en France ne sont finalement pas nombreux. On y trouve évidemment Juan Carlos M., pour qui la migration n'a pas constitué du tout une rupture dans sa pratique religieuse. Pour Daenam O. il est à noter qu'il fréquente en France, des églises à la fois françaises et coréennes. Avec Félix K., nous sommes également dans la continuité. Il se déclare « croyant, pratiquant, catholique » et précise : « la religion je la pratiquais déjà chez moi donc il y a pas eu de soucis de ce côté-là. ». Mais aucun élément dans ces entretiens ne nous permet de déceler une évolution dans les pratiques religieuses, fruit d'un inévitable processus d'acculturation, ce qui ne veut pas dire bien sûr qu'il n'en ait pas eu.

⁴² Photo disponible sur le site de la Grande mosquée de Lyon : <http://www.mosquee-lyon.org/galerie/#album=24/photo=989>

Les pratiques culturelles permettent aussi de restaurer le lien avec la société d'origine. Daenam O. évoque sa fréquentation d'une église protestante coréenne à Grenoble, qui donnait lieu à des échanges avec des personnes de sa communauté d'origine. Selon ses propres termes, « C'est important de trouver un équilibre en terme de culture ». Ainsi, l'appel à des références culturelles de son pays d'origine participe à son épanouissement dans la société d'accueil, références culturelles retrouvées au sein de sa pratique religieuse.



Église coréenne de Lyon, située dans le 7^e arrondissement⁴³

Retrouver les références de son pays d'origine, ce fut le cas également pour Olivia D. Bien qu'elle se déclare catholique croyante mais pas particulièrement pratiquante, elle rappelle que c'est un curé portugais qui les a mariés, son mari et elle, et que les messes étaient prononcées en portugais. Ainsi, nous retrouvons là l'idée d'une religion mise en lien, de manière plus ou moins prononcée, avec des références culturelles (qu'il s'agisse de traditions diverses ou de la langue tout simplement) du pays d'origine.

A l'inverse, le culte permet aussi le lien avec la société d'accueil et peut faciliter l'intégration. Ainsi Daenam souligne qu'à « Saint Etienne en fréquentant une église protestante française ça [lui] donnait l'occasion de rencontrer, de côtoyer, des français ».

Religion et politique

Dans quelques entretiens la religion prend parfois des couleurs politiques dans la mesure où elle contribue à positionner les groupes et les individus face à des enjeux de société.

Leïla A., se dépeint comme issue d'un milieu familial « ouvert » en matière religieuse : « [Nous n'avons] jamais vécu dans un milieu fermé, très religieux, très pratiquant... » Au début,

⁴³ Photo disponible sur le site du Grand temple de Lyon : <http://www.grandtemple.fr/%EB%A6%AC%EC%98%B9-%ED%95%9C%EC%9D%B8-%EA%B5%90%ED%9A%8C-eglise-coreenne-de-lyon/>

elle associe clairement la question de la religion et de l'islam à l'intégration. « À l'époque, comme on dit l'Algérie était française, donc on avait des camarades français, des amis français avec lesquels on a toujours eu des contacts, donc on parle français, mes parents parlent français sans problème, voilà donc je suis peut-être plus imprégnée de la culture française que... voilà. Très, très imprégnée, c'est pour ça, là... avec tous ces changements [en Algérie], j'ai beaucoup de mal, j'ai beaucoup de mal, comme je vois tous ces problèmes religieux... »⁴⁴. Notons que, pour elle, l'intégration s'est faite en Algérie et qu'elle passe par la langue et le contact avec des Français. « Moi l'intégration ne me concerne pas. Parce que j'ai toujours baigné dans un milieu français [en Algérie] ».

On observe une imbrication du politique et du religieux à travers l'évocation du port du foulard « [Le foulard était] un moyen de pression, ils ont réussi à faire peur aux femmes. Celles qui ne le portaient pas, franchement elles résistaient ! ». Leïla A. nous donne une lecture critique de la montée de l'islam dit radical en Algérie qu'elle assimile à une « régression » pour les femmes. « Quand on pense que quand même des femmes se sont battues, continuent de se battre, ne serait-ce que pour faire changer le cours de la famille... voilà, alors que d'autres plongent dans un obscurantisme pas possible... voilà ». Ses préoccupations féministes sont à mettre en relation avec son haut niveau d'éducation et sa profession de juriste, une position sociale relativement élevée mais risquée en Algérie. Notons que les crispations religieuses, même si elle les rejette, ne sont pas directement évoquées dans sa décision d'émigrer ; c'est bien l'insécurité de cette période qui l'a poussée à partir. En définitive, elle défend une position laïque, ancrée dans la défense des droits des femmes sans toutefois rejeter sa religion.

Mais si la question du départ de Leïla de son pays d'origine n'est pas directement liée à la question religieuse, la question du retour l'est. « Et puis c'était surtout pour mes filles. Il était hors de question qu'elles évoluent dans un milieu pareil. C'était beaucoup plus pour elles après que pour moi. Parce que je me disais : « c'est impossible ». Avec ce changement comme ça, ça serait trop difficile pour elles, d'autant plus qu'elles n'ont jamais vécu, aussi bien avec leur père qu'avec moi, et même l'entourage, elles n'ont jamais vécu dans un milieu fermé, très religieux, très pratiquant... Donc je ne les voyais pas évoluer... voilà, elles auraient été malheureuses. »

Ces thématiques se retrouvent avec Nawel B., elle aussi d'origine algérienne, mais arrivée en France plus jeune. Du fait de la culture laïque de ses parents, à laquelle elle se rattache, elle déclare : « Ils étaient dans l'enseignement, tous les deux, mon père était directeur d'école, ma mère dans l'enseignement, puis après elle s'est mise au foyer parce que c'était trop dur pour elle de sortir, de gérer les problèmes de société. C'est une femme assez féministe, elle refusait de se soumettre à l'ordre établi par les islamistes intégristes en Algérie, donc elle a fait le choix de rester, à un moment donné, à la maison, de plus sortir. [...] Les algériens des années 1970 ont une culture très laïque, et donc mes parents, ils font partie de cette génération-là. Intellectuellement, ils étaient assez ouverts sur le monde et ça a jamais été pour eux une barrière la religion, et puis, ils sont très peu pratiquants, voire pas pratiquants. » Lorsque Nawel B. fait allusion au féminisme, aux valeurs de laïcité, c'est à ses parents qu'elle se réfère : « ma mère et mon père

⁴⁴ Les « problèmes religieux » qu'elle évoque sont bien entendus reliés à la période de la guerre civile en algérie dans les années 1990.

sont très, enfin... revendiquent la liberté des femmes et tout ça. »

Très significativement, elle introduit même une fracture familiale profonde en évoquant la pratique religieuse de ses sœurs : « Mes deux sœurs sont pratiquantes. Bizarrement, mes parents sont plus détachés de la religion que mes sœurs. Là aussi, c'est intéressant parce que, dans les mouvements de migration, souvent, les parents sont plus tolérants et plus ouverts que leurs enfants de deuxième génération qui viennent s'installer. Et ça aussi, ça m'a toujours intrigué. Quand je vois que dans des familles où il y a trois générations qui existent, qui cohabitent en France. C'est les parents qui refusent aux filles de porter le voile et c'est les filles qui décident de porter le voile. [...] j'ai une sœur qui, plus ça avance dans le temps, plus elle s'accroche à la religion. »

Ce phénomène de rupture au sein de sa famille est évoquée aussi par Leïla à propos de ses belles-sœurs mais qui sont elles restées en Algérie : « Je vois par exemple mes belles sœurs là, qui ne portaient pas le... le foulard, ne l'ont jamais porté malgré tout ce qui s'est passé. Et puis là, elles me disaient, ça faisait à peine deux mois, elle me dit « parce que je me sens gênée, tout le monde le porte, toi tu es là au milieu... » Vous voyez un peu! ».

Cette fracture en matière religieuse n'est pas seulement générationnelle, elle opère aussi au sein de la fratrie puisque elle divise aussi les sœurs. D'autre part, on observe que les phénomènes de crispation religieuse ne se font pas dans un cadre social exclusivement Algérien ou Français et dépassent donc les cadres nationaux. Les positionnements religieux sont divers au sein d'une même communauté mais aussi d'une même famille. Et il serait peut-être abusif de conclure avec Nawel que la génération des parents est plus « laïque » que celle d'aujourd'hui : n'est-elle pas elle-même avec Leïla de vivants contre-exemples ? Enfin ces divergences de trajectoire ne semblent pas conditionnées par la situation de déracinement (à les écouter très relatif d'ailleurs) car chaque individu réagit à sa manière propre à un contexte social donné. Quand Nawel évoque ces « publicités de lingerie [qu'elle n'avait] jamais vu en Algérie » on devine aisément que ses sœurs ou d'autres individus du même milieu pourraient les interpréter différemment (Déprivation ou au contraire libération...).

Enfin, il est assez remarquable de relever des crispations identitaires articulées autour des questions religieuses pour Jean M., 66 ans, Allemand né catholique. Son témoignage est le seul cas d'« intolérance » religieuse vécue par nos onze témoins. Il se retrouve émigré en Alsace à l'âge de sept ans dans une période où les cicatrices de la guerre étaient vives. Ses liens avec la population alsacienne passaient par l'usage de la langue allemande et des connivences d'ordre historique - « ils étaient pro-allemands ». Pourtant, les conflits étaient réels quand il était jeune (bagarre, insultes). La ligne de fracture identitaire ne passait pas par la nationalité mais par la religion. L'antagonisme entre protestants et catholiques était fort et s'exprimait principalement dans les cours de récréation. Notons que Jean M. a été baptisé catholique et est né d'un père protestant et d'une mère initialement catholique, puis qui s'est tournée vers l'anthroposophie.⁴⁵

Juan Carlos quant à lui a une vision de la laïcité personnelle où le politique et le religieux sont profondément mêlés. « Par contre je pense qu'il y a beaucoup de limites ici en France par

⁴⁵ Spiritualité née au début du XXe siècle à l'initiative de Rudolph Steiner et visant à expliquer de manière scientifique des phénomènes spirituels.

rapport à l'évangélisme. On devrait avoir le droit d'avoir des émissions de radio, des émissions de télévision. Pouvoir prêcher à beaucoup plus du monde. Ici il y a beaucoup de limites. On devrait pouvoir aller sur des places publiques pour prêcher la parole de Dieu et la bonne nouvelle. Faire un concert chrétien dans un stade de football, à Bellecour, dans une place centrale. Pour pouvoir aider tous les gens qui ont besoin d'être consolés. Pour leur annoncer que Jésus Christ est la vérité et la vie. Alors je pense qu'on pourrait aller plus loin mais on est très limité ». Le prosélytisme de « stade » de la religion évangélique qu'il professe se heurte avec une certaine tradition laïque française où les religions ne doivent point trop s'afficher. Par exemple, il regrette qu'il n'y ait pas d'émissions de radio et de télévision qui puissent « amener la parole de Dieu dans chaque coin de la France. A tous les niveaux sociaux, gouvernementaux, politiques. ». Il voit d'abord la laïcité comme un cadre légal « Nous avons le droit de culte. Reconnu par le gouvernement. Nous avons des droits. C'est par rapport la loi de 1901. Le droit d'association. », cadre dans lequel il peut vivre sa foi et « travailler pour le royaume de Dieu ».

Pour conclure, bien qu'assez peu présent dans les questions des enquêteurs, le thème de la religion est néanmoins un thème important dans le parcours de nos migrants. Se référant à l'intime pour certains, à la philosophie pour d'autres, et même au rejet pour les quelques interrogés athées, la religion occupe une place non négligeable dans l'intégration et l'épanouissement des migrants dans le pays d'accueil. Si, comme nous l'avons vu, la religion est perçue, dans certaines trajectoires, comme étant un véritable mode de vie, elle n'en demeure pas moins le reflet de pratiques sociales que nous devons prendre en compte. Aussi, le thème de la religion se lie, d'une certaine façon, à des questions culturelles, politiques et sociétales plus larges. Enfin, pour une minorité de nos interrogés, la religion sert parfois, toute proportion gardée, de vecteur de rapprochement entre la société d'origine et la société d'accueil. Les phénomènes de continuité et de discontinuité dans les parcours migratoires étudiés diffèrent, par définition, d'une trajectoire à l'autre, et se caractérisent selon un tas de paramètres complexes, pas seulement rattachés à la seule question religieuse (éducation, vécu personnel, statut social, âge, etc.). Bref la religion n'est qu'un aspect de ces « identités multiples », qui constituent un véritable répertoire stratégique qui peut être mobilisé pour faire face à des situations sociales parfois déstabilisantes. Ainsi l'identité religieuse est un processus et non une donnée figée. Plutôt que de d'enfermer les individus dans leur particularismes de façade il conviendrait d'opter pour une approche plus « configurationnelle » qui rend compte de situations sociales mouvantes et multiples qui échappent aux individus et qui les façonne à leur insu⁴⁶. En réaction, les individus agissent et échappent souvent aux déterminismes sociaux que l'on serait tenté de voir à l'œuvre.

7. RETOURNER AU PAYS ?

La façon dont s'envisage le retour, et comment il peut évoluer à travers le temps, est révélatrice de nombreux points importants : comment le/la migrant-e s'adapte-il/elle au nouveau pays où il/elle est vit ? Y a-t-il des faits de la vie qui les décident à rester ? Etc. Un des points clé de

⁴⁶ Elias Norbert, *Qu'est-ce-que la sociologie ?*, [s. l.], Pocket, 2003.

l'article de Pierre Bourdieu (cité ci-dessus) est, également, la notion de trajectoire de vie : il ne faut pas seulement restituer les événements de la vie de l'enquêté-e mais aussi comprendre/resituer les mécanismes qui conduisent la personne à faire tel ou tel choix. 47 Aussi, même si nous n'avons pas interrogé les autres membres de la famille des enquêtés, il faut être sensible au fait que les choix de vie faits par des individus sont également, dans certains cas, liés à leur famille. Il faut alors prendre en compte la trajectoire de vie de la famille dans son ensemble : le parcours des uns est forcément lié à celui des autres : c'est l'un des points importants de l'article de F.Sirna : « le destin des uns dépendait de celui des autres »⁴⁸. C'est ce qu'on retrouve dans les situations où une famille est construite, et où, donc, le retour est envisagé autrement.

A travers les entretiens plusieurs profils se dessinent, des liens peuvent être faits entre eux : certains sont dans le désir d'un retour, qui peut être difficile à réaliser, pour d'autres cette question est réglée et ne pose pas, du moins plus, de « problème », ou alors le retour fait craindre certaines choses comme le fait de ne plus pouvoir retourner au pays, de peur qu'il ait changé/ou d'avoir trop changé, comme si un décalage se creuse entre le pays d'origine et le migrant.

Cette problématique du retour est révélatrice des liens de continuité ou de discontinuité créés, ou que le migrant crée avec son pays d'origine : comment être en lien avec le pays duquel on part : peut-on être lié à lui ? Il faut bien évidemment relier la question du retour à celle du départ : certains entretiens révèlent un départ qui est traumatique, et donc le retour ne peut être envisagé⁴⁹. Enfin il semble aussi qu'il existe des différences en fonction de la génération (de l'âge) du migrant : un-e jeune adulte qui n'a pas d'enfants, n'envisage pas le retour de la même façon qu'une personne qui a construit sa famille dans le pays dans lequel il/elle a migré, ou alors d'une personne âgée qui est davantage dans la nostalgie du pays d'origine. Nous allons donc mettre en lumière ces différents parcours et regards vis-à-vis d'un retour éventuel dans le pays d'origine, comment il est envisagé et s'il est ou non remis en question.

- Un retour désiré, envisagé mais dans certains cas difficile à réaliser :

Dans les entretiens cet aspect de retour voulu mais qui semble pour le moment impossible à réaliser revient à plusieurs reprises, la façon dont est envisagé le retour, désiré, révèle bien qu'il ne s'agit que d'une projection, dans le sens que les enquêtés parle de leur désir de retourner dans leur pays d'origine mais que le projet n'est pas encore concret. On peut parler du « mythe » du retour, qui est idéalisé, c'est aussi ce que révélait le documentaire de Yamina Benguigui⁵⁰. Olivia

⁴⁷ :« C'est dire qu'on ne peut comprendre une trajectoire [...] qu'à condition d'avoir préalablement construit les états successifs du champ dans lequel elle s'est déroulée, donc l'ensemble des relations objectives qui ont uni l'agent considéré [...] à l'ensemble des autres agents engagés dans le même champ et affrontés au même espace des possibles » Bourdieu cf article ci-dessus.

⁴⁸ Francesca Sirna, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode », dans Aggoun Atmane, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, 164 pages, p.9-30, cf p.10.

⁴⁹ Voir l'entretien de Leila A.

⁵⁰ Yamina Benguigui, *Mémoires d'immigrés, l'héritage maghrébin*, documentaire sorti en 1998.

De Oliveira, retraitée, venue en France pour trouver du travail, souhaite pouvoir acheter une maison au Portugal, et vivre six mois en France, six mois là bas (on peut parler d'un retour « en alternance » puisqu'il n'est pas question de quitter totalement la France.) « Oui, on y pensait toujours. On se disait qu'on allait voir si on allait gagner assez d'argent pour acheter une maison là-bas et puis finalement on est resté mais j'ai des amis qui viennent de rentrer et qui m'ont dit : « non, non, moi je ne veux pas rester ici en France parce que je préfère le Portugal ». Nous, on disait la même chose et finalement on est toujours là. : Mais vous envisagez encore de retourner au Portugal ? Oui, 6 mois là-bas, 6 mois ici. L'été en France et l'hiver au Portugal comme ça on est toujours au chaud. »

Dans l'entretien d'Amor M., sa femme partage ce même désir de pouvoir vivre en alternance dans les deux pays : « mais ma femme voudrait bien repartir elle... Comme les oiseaux, faire quelques mois là-bas, quelques mois ici ». Ces deux positions montrent bien le désir d'être en lien avec le pays d'origine mais également qu'est pris en compte le fait qu'une vie en France est construite, les deux migrantes ne veulent pas quitter la France définitivement. Marcelle D'Almeida quant à elle, souhaite aussi retourner dans son pays, au Bénin, car elle y construit une maison, elle est consciente que ses enfants doivent rester ici mais elle souhaite vraiment rentrer car elle n'est pas bien en France, c'est aussi lié à son expérience, vécu comme un traumatisme, du permis qu'elle n'a jamais eu, elle n'est pas que dans la nostalgie du pays d'origine. « Je veux pas rester ici. Ah non non non. Déjà le problème de permis, la France ... En tous cas moi, je veux pas faire ma vie ici. Je veux rentrer chez moi. Je veux même pas leur retraite. Dès que les enfants vont grandir et puis je rentre chez moi. »

Juan Carlos Mengual envisage et désire également rentrer, plus tard, dans son pays natal, la Colombie. Mais avant il aimerait retourner en Espagne pour finir quelque chose là bas, et profiter du fait de voyager tant qu'il n'a pas de famille. Il désire économiser pour pouvoir rentrer en Colombie définitivement : « Mon désir est de rentrer en Colombie et de rester là-bas. Mais avant de rentrer en Colombie je dois réaliser quelques rêves(...) Mon plus grand désir est de rentrer définitivement en Colombie, mais avant j'irai en Espagne. Je dois profiter maintenant que je suis célibataire, je n'ai pas de compromis avec une famille. »

Ces témoignages mettent en lumière un désir commun de retourner au pays, mais aussi des différences qui sont liées à la génération des migrants, au fait d'avoir une famille ou non : le retour n'est pas rêvé de la même manière, en fonction de l'âge etc. Les personnes plus âgées semblent davantage dans la nostalgie du pays d'origine, avec le désir d'y construire une maison. Freddy Raphaël, dans son article⁵¹, évoque les difficultés vécues par la première génération, qui sont moins vécues par les enfants, issus de la deuxième génération : « Lorsqu'il s'agit d'immigrés, la première génération, souvent désemparée, portant l'indestructible empreinte de la culture d'origine et incapable de faire siens les standards de la culture refuge, ne vit pas la même expérience que ses enfants qui peuvent être partagés entre deux codes culturels incompatibles ou opter résolument pour l'un d'eux. »

⁵¹ Raphaël Freddy, « Le travail de la mémoire et les limites de l'histoire orale », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 35^e année, N. 1, 1980. pp. 127-145.



Maison typique du Bénin, Routard.com http://www.routard.com/photos/benin/31714-maison_sur_pilotis.htm



Lyon, Quais de Saône, Site Lyon vu d'ici. <http://www.dockouest.com/blog/galerie-photos>

- Un retour pendant un temps envisagé mais dont la perspective a évolué.

C'est notamment le cas d'Amor M., un retour est à demi envisagé (on se rend bien compte que la question est difficile, ambiguë) mais les faits de la vie rattrapent les migrants : dans le pays où ils

vivent, ils construisent leur vie, et notamment une famille : « Non, je savais que je resterai là. J'ai du travail, je gagne ma vie, ok je reste. Sauf que quand même, je me disais « bon si je continue à gagner comme ça, l'année prochaine je rentre, je monte un commerce »... Je disais ça, mais à chaque fois, chaque année, je n'avais pas assez d'argent alors j'en recommençais une... Puis du moment où y'a eu les enfants après c'était fini de toute façon, ils ne pourraient pas aller vivre là-bas ! (...) Je reviens à l'idée du retour en Tunisie... Tout à l'heure vous me disiez qu'à partir du moment où vos enfants sont nés, la question ne se posait même plus... Exact. Ben oui, mes enfants ils sont nés en France, je me suis dit c'est fini, faut qu'ils restent là. Alors quoi ? Je ne vais pas laisser mes enfants ici, je ne vais pas ramener mes enfants là-bas... » Ce témoignage démontre bien que dès qu'une vie familiale se construit en France le retour ne peut être envisagé, car les parents veulent alors que leurs enfants vivent en France, là où ils sont nés, pour ne pas les dépayser.

Cet aspect se retrouve dans le témoignage de Rocco Altamura qui pense revenir en France, mais sa position évolue dès qu'il commence à gagner sa vie, que son entreprise marche et qu'il rencontre sa future femme : la question de l'insertion/réussite professionnelle remet aussi en cause le retour au pays, tout comme la question économique. « *Oui, là, maintenant, pour moi... Une fois que je me suis marié ici, pour moi c'était fini! Je n'ai plus voulu rentrer, moi... j'ai fait toute ma vie ici...* » C'est aussi le cas de Félix Koussinsa, qui vient en France pour faire un DEA, mais qui finalement reste pour sa thèse, puis parce qu'il obtient un poste d'ATER, en parallèle sa vie familiale se construit aussi, il rencontre sa future femme, qui attend rapidement un enfant : « Et bien voilà, au fur et à mesure, je commençais à construire ma vie professionnelle ici, je n'avais même plus l'idée de repartir en fait. C'est pas que je veuille pas repartir mais je me suis dit, à partir du moment où j'occupe un emploi ici, et que j'ai un statut, bon, je n'ai pas eu l'idée de repartir au Congo. »

A travers ces témoignages, ces personnes semblent « en paix » avec le fait de rester en France, c'est un choix, ils décident de rester là où ils construisent leur vie professionnelle, personnelle et familiale, ce qui marque un réel tournant dans la façon dont ils envisagent le retour. Félix Koussinsa envisage peut être le retour à sa retraite « peut-être un jour à ma retraite oui, pourquoi pas. Mais pas pendant que je suis en pleine activité, c'est pas possible. On voit bien ici que l'âge, le moment de la retraite joue sur un retour éventuel, comme on le voit avec Olivia De Oliveira, il semble que le retour est envisagé différemment aussi selon les différents cycles de vie : le moment où l'on construit sa vie familiale, celui de la retraite... Il faut aussi rappeler qu'il ne s'agit que d'une projection, qu'ils ne savent pas forcément comment leur vie vont évoluer : « bien ma foi, on ne sait pas de quoi demain est fait » (Félix Koussinsa).

Nawell Bab Hamed, qui quitte l'Algérie avec son père, pour rejoindre une partie de sa famille, change elle aussi de point de vue vis-à-vis du retour en Algérie, mais pour d'autres raisons. Ayant du mal à s'adapter en France, elle désire fortement rentrer en Algérie car son pays d'origine lui manque, elle attend l'été pour y retourner « (...) Et j'ai vécu toute la première année avec l'attente de repartir pendant l'été en Algérie(...) » Mais une fois revenue là bas, elle veut revenir en France: « Et puis quand je suis retourné en Algérie (...) mais je me suis rapidement rendu compte de la chance que j'avais d'être en France, (...) L'été en Algérie, ça a été le déclic pour moi, pour me projeter en France, de m'investir du coup dans les choses après. » Elle envisage peut être de vivre ailleurs, mais que ce soit un départ choisi, désiré, et non contraint : « Revivre un peu

l'expérience de l'exil, mais d'un exil plutôt choisi, plutôt... pas un exil où il y a une question de survie qui se joue... Parce que quand même en Algérie, c'était un exil forcé parce qu'il y avait une [41'46'] question de vie ou de mort, quelque part. Là, si je quitte la France, ce n'est pas une question de vie où de mort, c'est une question de plaisir. Un exil volontaire, choisi. »

Jean Moder, représente une autre situation puisqu'il part, enfant, avec ses parents. Il retourne en Souabe régulièrement, et étant enfant, il ne pense, pas revenir « J'allais chez mes grands parents à Saulgau(...) Mais je ne me souviens pas avoir eu envie de revivre chez mes grands-parents pour fuir mon pays d'adoption.» Il a pensé pendant un temps, à un retour, mais qui finalement ne produit pas. « J'y ai pensé mais pour quoi faire ? Mes diplômes français n'étaient pas valables en Allemagne. Donc j'aurais du changer de métier. Je ne me voyais pas faire autre chose qu'enseigner. Il reste aussi parce qu'il a une famille, et parce que la France ressemble à son pays d'origine : « Oui bien sûr mais bon c'est sûr que l'on recherche un endroit qui ressemble à son lieu d'origine. » Dans son entretien il fait référence à la Heimat⁵² « Oui bien sûr ! Après quand tu crées une famille, quand tu as une famille, c'est toi qui deviens la Heimat, accessoirement les enfants s'attachent aussi à leur sol. » Devenant la Heimat, Jean Moder peut alors rester dans le pays, qu'il nomme « pays d'adoption ».

Un retour au pays inenvisageable :

Lié en parti à un traumatisme : Leila A. dans son témoignage exprime clairement qu'elle n'a jamais voulu retourner en Algérie, c'est bien évidemment lié à la raison de son départ puisque elle était en danger de mort dans son pays, si le départ a été traumatique, le retour est difficilement envisageable, mais également parce qu'elle a des enfants en France (une raison déjà évoquée et analysée ci-dessus.) « Franchement, l'idée du retour, vu la situation, on avait pas cette intention. Vu que la situation ne s'améliorait pas en plus. Et puis c'était surtout pour mes filles. Il était hors de question qu'elles évoluent dans un milieu pareil. C'était beaucoup plus pour elles après que pour moi. Parce que je me disais: « c'est impossible ». (...) Et aujourd'hui vous n'envisagez pas de retour? Votre vie est là, en France? Moi oui, très honnêtement oui. »

Lié à un changement : Walter Aguayo ne sait pas s'il va rester en France ou non, peut être retournera-t-il en Espagne, mais il sait qu'il ne peut pas rentrer en Equateur. La question du retour dans son cas est aussi lié au fait qu'il a plusieurs fois changé de pays et qu'il n'a pas encore de famille, ce qui change forcément le point de vue par rapport au retour. «Maintenant, tu penses que tu resteras en France pour toute ta vie? Je ne sais pas, mais non, peut-être pas pour toute ma vie mais je ne sais pas pour combien de temps en fait. Je n'envisage pas dans le court terme de rentrer en Espagne. Mais quand on parle d'un retour définitif en Équateur ce n'est pas possible : « Oui parce que ça fait tellement longtemps que je ne suis pas allé en Équateur! C'est un pays qui a beaucoup changé pendant la dernière dizaine d'années et moi je pense que je sentirais vraiment dépaysé si j'allais là-bas. Tout a changé. Là-bas je ne sais pas si je m'y retrouverais plus ». Pour le moment le retour en Espagne n'est pas envisagé car la situation n'est pas propice, c'est aussi lié au fait de trouver un travail, il reste en France car il en a un : comme

⁵² Comme le définit Maude Fagot dans son entretien : « S'il fallait le traduire, on utiliserait l'expression « chez-soi ». Il est majoritairement lié à un lieu d'origine, auquel on est émotionnellement lié et dans lequel on se sent bien. »

nous l'avons vu auparavant, la question de la situation économique influe réellement sur le fait de pouvoir retourner au pays d'origine ou on. Mais il explique bien qu'il n'envisage pas de rentrer en Équateur car il pense que ce pays a trop changé et qu'il a changé aussi, les problématiques de continuité/discontinuité reviennent ici : comment être en lien avec son pays d'origine si il y a rupture, coupure?

Un retour qui fait douter :

Comme nous l'avons vu ci-dessus certain-es enquêté-es, même s'il n'y a rien de fixé, arrivent à prononcer sur l'idée de retour. La situation de Daenam Oh recoupe des éléments déjà vus auparavant : comme Daenam Oh n'a pas de famille (une femme et des enfants.) Il fait ses études et souhaite trouver un travail, en France, par la suite. Envisager un retour en Corée du Sud est pour lui difficile à évoquer. Comme Walter Aguayo, il a peur d'être confronté à un décalage entre le pays d'origine et ce qu'il est devenu, mais il appréhende également d'être vu comme une personne qui aurait trop changée, et donc qui serait devenue étrangère : « Je sais pas si c'est à cause de ça que j'ai peur de ce retour mais voilà ce décalage, je sais pas comment je le vivrais, comment il sera vécu par les autres, je pense c'est toujours ça que j'appréhende. Quand même je pense c'est terrible d'être vu, par les coréens, comme moi aussi, comme quelqu'un d'étranger. » Il dit même que, pour lui, envisager ce retour devient un élément stressant : »du coup voilà je me sens un peu pressé. Oui pressé dans le sens que ça met la pression, que ça stresse tu veux dire ? Oui c'est ça. »

Le retour pendant les vacances, un court séjour ne représente pas, évidemment, les mêmes enjeux, et est envisagé différemment qu'un retour définitif au pays d'origine par Daenam Oh qui explique bien que quand il retourne en Corée pour un court séjour cela ne l'inquiète pas : « Voilà je suis en France, je reviens pour les vacances mais voilà si je rentre, si je vis je pense que c'est une autre réalité(...) et puis c'était en passage, en vacances. »



Aéroport Saint Exupéry, Lyon. Site officiel de la mairie du 5eme,
http://www.mairie5.lyon.fr/vdl/sections/fr/arrondissements/5arrdt/vivre_dans_le_5eme/deplacements__trans/aeroport3941

Comme nous avons pu le voir, les questions du voyage, du départ et du retour possible des immigrés révèlent des situations multiples. Les raisons qui poussent les personnes interrogées à quitter leur pays sont multiples, certains partent pour des raisons économiques, d'autres pour poursuivre leurs études tandis que certains ne se sentent plus en sécurité chez eux. Mais quelque soit les raisons de leur départ, le voyage reste un moment particulier chez les individus, souvent ressenti comme un déracinement, une rupture dont il peut être difficile de parler⁵³. Les premières impressions de la France qu'ont été rapportées par les enquêtés traduisent cette rupture qu'ils ont connu par un sentiment de solitude, sentiment d'autant plus fort que plusieurs d'entre eux sont venus seul. On a également pu constater que les pays d'origines des immigrants évoluaient dans le temps notamment grâce au progrès techniques ce qui permet à des individus originaire de pays éloignés de la France, comme la Corée du Sud, de pouvoir venir s'y installer. Toutefois, une fois arrivé, la question du retour se pose alors aux immigrés qui l'envisagent de manière différente notamment selon les motivations de départ. Ainsi, une personne qui fuit son pays pour se réfugier en France n'envisage pas son éventuel retour de la même façon qu'un individu qui est venu pour travailler ou étudier et pour qui, la venue en France pouvait être un projet limité dans le temps. De plus, la question du retour évolue au sein des individus eux-mêmes au cours du temps, en fonction des rapports sociaux qu'ils ont pu créer en France.

⁵³ SIRNA Francesca, « L'enquête biographique. Réflexion sur la méthode » in ATMANE Aggoun, *Enquêter auprès des migrants. Le chercheur et son terrain*, L'Harmattan, 2009, p.9-30